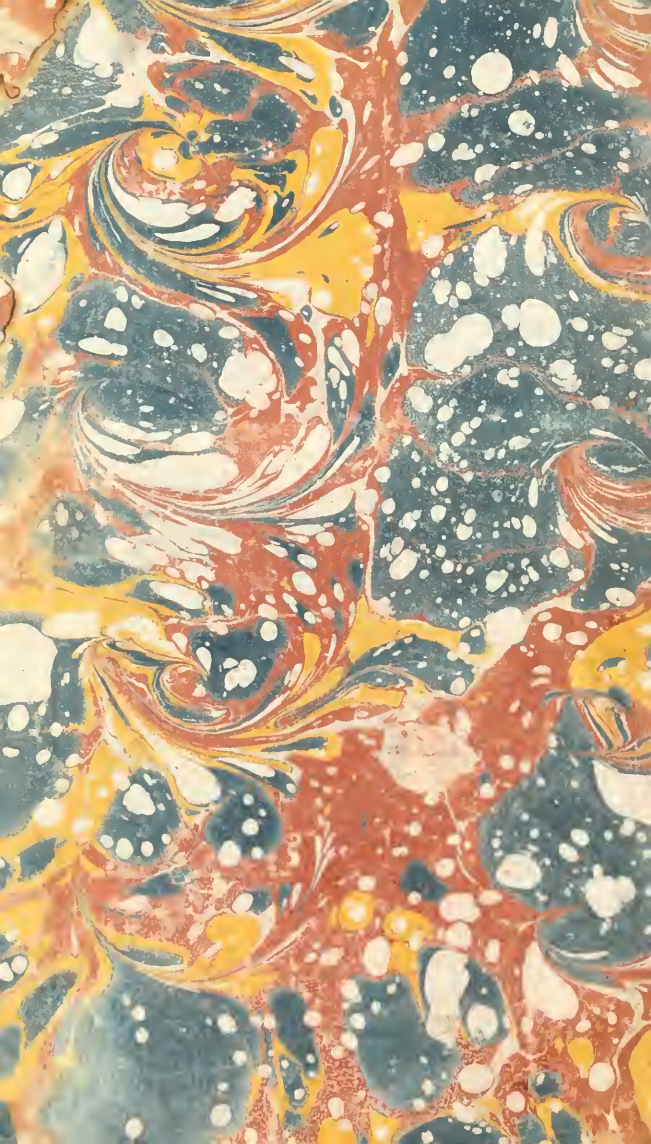
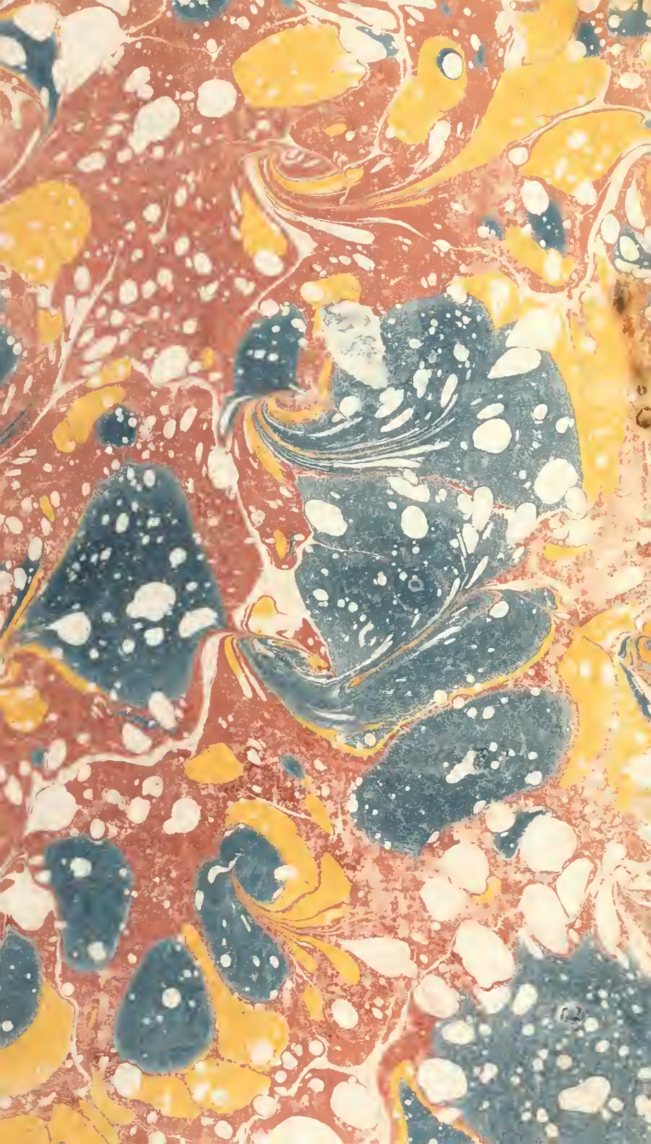


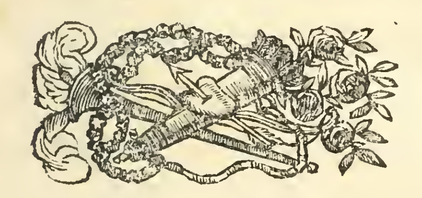




HISTOIRE
DE SOPHIE
DE FRANCOURT,

PAR MONSIEUR ***.

PREMIERE PARTIE.

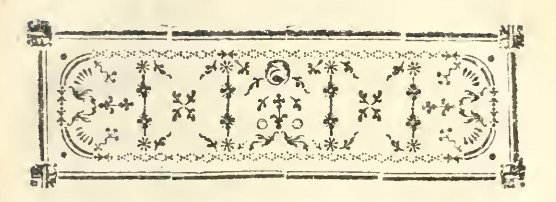


A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image de Saint Joseph.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE.

POURQUOI les Romans ont-ils tant d'ennemis & de défenſeurs, dont le zèle obſtiné ſe ſignale ſans ceſſe pour & contre ? On voit des gens de mérite embraſſer avec chaleur l'un & l'autre parti. N'eſt-ce pas faute de s'entendre que la diſpute continue ?

Le mot *Roman*, terme générique, s'applique à tant

d'ouvrages d'un genre différent, que ce titre à un livre ne devroit certainement le faire adopter, ni rejetter; & je penſe que, pour éviter de prononcer injuſtement, (ce qui arrive preſque toujours quand le jugement eſt trop général,) il faudroit partager dans des claſſes ſéparées les différens ouvrages qu'on nomme Romans.

Les anciens livres de Chevalerie, enfans d'une imagination trop vive pour ſe plier au joug de la vraiſemblance,

ont été les premiers qu'on a connus ſous ce titre.

Les Romans hiſtoriques ont ſuivi ; & ſi on en a banni les enchanteurs & les géants pourfendus, le merveilleux du ſentiment y a été conſervé.

Les Romans moraux ont paru enſuite ; mais l'envie que quelques-uns de leurs auteurs avoient d'exciter le rire des lecteurs, les a faits ſouvent produire ſur la ſcène des objets qui n'inſpiroient que du dégoût ou du mépris à la bonne compagnie.

Les Romans voluptueux ont auſſi trouvé place. La fraîcheur des images, la vivacité du coloris, & l'attrait invincible qui porte l'homme au plaiſir, leur a procuré des lecteurs.

Quelques eſprits moins réglés, voyant le ſuccès de ces ouvrages, ont crû pouvoir prétendre à des ſuccès plus grands encore, ſi, dans des productions plus libres, ils preſentoient à découvert les tableaux que des mains délicates avoient couvert juſqu'alors d'une gaze épaiſſe,

& le nombre d'acheteurs que le goût de débauche a procuré à leurs livres, les a, d'après leur façon de penser, amplement dédommagés du mépris qu'ils inspiroient aux honnêtes gens.

Comme ces écrits, par la disette des titres propres, étoient rangés dans la classe des Romans, bien des gens sont partis du scandale qu'ils causoient pour s'élever indistinctement contre tout ce qui porte ce titre générique.

En vain les le Sage, les

Prévoſt, les Marivaux, les Fénélons, &c. ont-ils dans leurs utiles & agréables productions, preſenté un tableau fidèle & inſtructif des mœurs, développé le jeu des différens reſſorts du cœur humain, la marche & le progrès des paſſions, fait connoître les fruits aimables de la vertu & les ſuites toujours honteuſes du vice, ſans jamais tremper leurs pinceaux dans des couleurs que la décence & l'honnêteté déſavouaſſent? Leurs livres ſont des Ro-

mâns, dès-là ils ſont condamnables. Préjugé barbare, qui confond les leçons d'honnêteté avec celles de la débauche ! Ah ! ſecouons ſon joug honteux, abandonnons au mépris les ouvrages que la vertu déſavoue & dont la ſageſſe eſt offenſée ; mais ne refuſons pas notre eſtime à ceux qui reſpirent la ſaine morale. Faiſons plus ; pour diriger ſûrement notre jugement, examinons avec un œil philoſophique les différens genres d'étude qui

peuvent fixer l'attention du ſage.

L'étude qui le conduit à la connoiſſance du cœur humain, de ſes paſſions, de ſes affections, de ſes ſentimens, qui le met à portée de calculer avec l'échelle de la raiſon & de la morale les différens degrés du vice & de la vertu, ne doit-elle pas avoir la préférence ?

Mais, dira-t'on, pourquoi recourir à des fictions, pour en recevoir ces importantes inſtructions ? n'avons-nous pas des traités

de morale ? Hé ! l'eſprit humain peut-il, au printems de l'âge, ſe plier à une étude auſſi ſéche ? il eſt frapé par l'amertume & le dégoût de la médecine, & n'appercevant pas les eſprits ſalubres qu'elle renferme, il repouſſe la main qui la lui preſente, & refuſe de la prendre. L'homme a beſoin d'être conduit au bien par l'attrait du plaiſir. Les exemples, juſtement appliqués, peuvent ſeuls lui faire goûter des préceptes qui, ſans cela, lui paroîtroient arides.

Mais, reprendra-t'on encore : l'Hiſtoire offre de ces exemples ſans nombre : pourquoi les aller chercher ailleurs ? L'Hiſtoire !... de quelle utilité peut-elle être pour les mœurs ? Que de ſcélérats heureux, que d'uſurpateurs ne nous preſente-t'elle pas jouiſſant en paix dans une longue vieilleſſe des fruits fortunés de leurs crimes ? combien de fois la brigue, l'impoſture, la perfidie, la trahiſon, le meurtre, le viol, la profanation n'ont-ils pas été les de-

grés qui, du ſein de la baſſeſſe, ont élevé d'heureux criminels au rang des Monarques ? Que de grands hommes, pour avoir élevé une voix généreuſe contre le vice triomphant, ont trouvé la mort la plus cruelle dans des ſupplices infamans, après avoir longtems langui dans une dure captivité !

Tout ouvrage utile aux mœurs doit rendre la vertu aimable même au ſein de la perſécution, & le vice à charge aux vicieux, même

au milieu des ſuccès. La vérité hiſtorique s'oppoſe invinciblement à ce que les faſtes de l'univers jouiſſent de cet avantage moral. Ce n'eſt donc que par le ſecours des fictions qu'une ame honnête peut former le cœur de ſès lecteurs. Maître de ſon ſujet, un auteur peut alors, par le concours d'événemens tiſſus avec la plus exacte vraiſemblance, effeuiller l'ame de ſes acteurs; faire voir le vertueux perſécuté, recevant dans les momens où il deſ-

cend en lui-même, la confolation inaltérable qui naît de la certitude d'avoir fait ce qu'il a dû, il peut montrer le déchirement du remords dans le cœur de celui qui réuffit par de mauvaifes voies, & encore ce fuccès ne doit être que momentané. Il peut enfin prouver cette maxime fi importante pour la propagation des mœurs,

Les Dieux dans notre cœur lifent
mieux que nous-mêmes :
Pour laiffer impunis de funèbres
complots,

Ils ne languiſſent point dans un
honteux repos :
Leur bonté peut ſouvent ſuſpendre
leur juſtice.
Mais tôt ou tard le crime eſt ſuivi
du ſupplice.

Eudoxe, Tragédie, 1765.

Ainſi le lecteur ſouhaitant d'être heureux, (c'eſt le vœu de l'humanité ;) & voyant que l'ame ne goûte un repos fortuné, que quand elle eſt exempte de remords, s'accoutume par ſon propre intérêt à fuir le mal & à pratiquer la vertu. Voilà le point de vûe ſur

lequel je crois qu'on doit considérer le Roman moral. C'est ce qui m'a engagé à écrire celui-ci. Je suis loin de me flatter d'avoir pleinement réussi, mais j'ose au moins assurer qu'il ne peut porter qu'à l'amour de la vertu.

Nota. J'ai cru, dans les conversations qui se trouvent dans cet ouvrage, devoir adopter la méthode dont M. de Marmontel a donné l'exemple dans ses Contes moraux, pour sup-

primer la rebutante répétition des *dit-il* & des *dit-elle.*



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans la premiére Partie.



On trouve chez le même Libraire : Eudoxe , *Tragédie du même Auteur.*

HISTOIR



HISTOIRE DE SOPHIE DE FRANCOURT.

CHAPITRE I.

La probité nuit quelquefois aux gens en place.

L'HOMME vertueux & ſans reproches, joint rarement à la droiture de ſon caractére le liant néceſſaire pour ne ſe pas faire d'ennemis : & le propre des ames baſſes, qui, pour le malheur de l'humanité forment le plus grand nombre, eſt de ne pouvoir ſe refuſer à la haine pour la probité ſévére qui s'envelopant dans ſon innocence, ne connoît de

devoirs que ceux de bon citoyen, de ſujet fidèle & d'homme compatiſſant ; & néglige d'encenser le vice en faveur. Le Comte de Francourt en fit la cruelle expérience.

Les ſervices ſignalés qu'il avoit rendus à ſa patrie & à ſon Roi, en leur prodiguant ſon ſang en cent occaſions, lui avoient fait obtenir le grade de lieutenant général, & le commandement de T....

Il y trouva à ſon arrivée de nombreux abus qui lui parurent contraires aux intérêts du Roi & au bonheur de ſes peuples ; il employa pour les réformer, l'autorité qui lui étoit confiée.

Par malheur, le bien public ſe trouva ſouvent en opoſition avec des intérêts particuliers. Pluſieurs de ceux dont le nouveau commandant venoit de réprimer l'avidité, en portérent des plaintes améres au Duc de K.... gouverneur de la Province, par le canal de quelques domeſtiques & d'une comédienne qui avoient toute ſa confiance. Ces plaintes furent écoutées ; & ſans entrer dans aucun éxamen, le Duc blâma la conduite de Francourt, & lui écrivit ſur le champ en termes peu meſurés qu'il eût à laiſſer les choſes dans l'état où il les avoit trouvées.

Le Comte de Francourt qui auroit crû

ſe rendre coupable en négligeant de tenir la main à l'éxécution des loix, & au maintien des ordonnances, continua toujours à ſuivre le plan qu'il s'étoit propoſé. Il répondit ſeulement au gouverneur qu'on lui en avoit impoſé, qu'il ſe renfermoit dans les devoirs de ſa charge, & qu'il ne s'en écarteroit jamais.

Le gouverneur montra cette réponſe à l'Actrice qui régloit ſes volontés. Elle s'offença de cette réſiſtance, & le menaça, s'il ne rendoit *juſtice* à ſon couſin *l'employé*, de prêter l'oreille aux propoſitions d'un jeune Milord fraîchement débarqué dans ſes foyers, qui vouloit la charger de ſon éducation. Cette menace fit trembler le Duc, & il recrivit ſur le champ à Francourt avec plus de hauteur que la premiere fois; & il eut la lâcheté de prévenir en ſecret le Miniſtre contre lui.

Francourt pour qui le ton de menace étoit nouveau, ſans rien changer à ſa conduite, mit de la fierté dans ſes réponſes; & leur correſpondance ayant continué avec aigreur, le gouverneur ne ménagea plus rien pour perdre cet homme incommode dont la vertu trop auſtére ne ſavoit pas ſacrifier les devoirs de ſa place à l'intérêt du couſin d'une Actrice.

Tout dépend du point de vue ſous lequel on préſente les choſes: la fermeté &

la conſtance du Comte de Francourt furent nommées tyrannie & entêtement; ſa ſévérité, véxation; & ſon éxactitude petiteſſe minutieuſe: mais ſes lettres furent produites comme le comble de la rébellion & de l'eſprit d'indépendance. Son adverſaire avoit d'autant plus d'avantage ſur lui, que Francourt ſûr de la droiture de ſa conduite avoit négligé d'inſtruire le Miniſtre de cette altercation.

Cependant la comédienne & ſes protégés faiſant jouer dans l'obſcurité tous les reſſorts de la calomnie, parvinrent à former contre le reſpectable Commandant un corps d'accuſation ſi grave, qu'on expédia un ordre pour le faire arrêter.

Quelques-uns de ſes amis qui en eurent avis, coururent l'en inſtruire; & malgré ſa réſiſtance, le forcérent à ſe retirer chez l'étranger, en attendant que la fauſſeté des crimes qu'on lui ſupoſoit fût reconnue.

L'indignation, & la colere l'agitoient avec violence; mais la fermeté inſéparable de l'innocence auroit rendu le calme à ſon ame; ſi un ſentiment plus vif n'y avoit porté le déchirement de la douleur.

Il avoit une fille, fruit unique de ſa tendre union avec une épouſe reſpectable dont il pleuroit la perte depuis trois ans, Sophie, c'eſt ſon nom, avoit atteint ſa ſeiziéme année; elle réuniſſoit tous les

charmes de la figure; mais la candeur, la bonté, la nobleſſe qui brilloient dans ſes yeux, y ajoûtoient un nouvel éclat : & ſon ame enrichie de toutes les qualités qui inſpirent le reſpect & l'attachement la rendoit encore plus chére quand on la connoiſſoit mieux. Quel ſuplice pour un pere tendre, que de ſe ſéparer d'un objet ſi juſtement aimé, dans le tems où le feu de l'âge & le tumulte des paſſions alloient lui rendre ſes conſeils ſi néceſſaires !

Plus ſurpris qu'accablé de ſes propres malheurs, il ne verſoit des larmes que ſur le ſort de ſa fille : d'abord il vouloit l'emmener avec lui ; mais la crainte qu'elle ne ſuccombât à la fatigue d'un voyage pénible lui fit bientôt rejetter cette idée : il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre : ſa tendreſſe lui faiſoit former vingt projets différens que la même tendreſſe lui faiſoit abandonner l'inſtant d'après. Ses amis s'efforcerent de calmer ſes craintes, & lui promirent de conduire Mlle. de Francourt à Paris, au Couvent de * * *

Il baigna cette chére fille de ſes larmes, & lui dit avant de s'arracher de ſes bras : » la vertu, ma chére Sophie, ne met » pas à l'abri de la perſécution ; mais le » ſentiment de notre propre innocence » nous fait aiſément ſuporter les revers ; » mettez votre bonheur en vous-même ; » que la pureté de votre conſcience ſoit à

» jamais votre consolatrice : lorsque dans
» le silence de la nuit, on peut se dire :
» je ne me suis point attiré mes malheurs, les traits du chagrin s'émoussent, & la supériorité qu'on trouve en soi sur l'injustice qui cherche à nous oprimer, tend à notre ame son ressort & nous met au-dessus de l'infortune.
» Votre mere dont vos traits me rapellent les charmes ne fut jamais dans le cas de connoître les remords ; pour moi, jamais mon cœur ne m'a reproché une fausseté ni une injustice volontaire. Soyez digne de nous, ma chére Sophie, que votre conduite soit ma justification. Faites qu'on dise en vous admirant, les parens d'un objet aussi parfait étoient sans doute respectables ; adieu ma chére... ma tendre fille.... adieu : il faut que je vous quitte.

Il étoit dans sa chaise, elle étoit déja partie, & ses yeux cherchoient encore sa fille.

Sophie absorbée de douleur, resta quelque-tems immobile à le regarder fuir, dès qu'elle l'eut perdu de vue, ses larmes, ses sanglots eurent un libre cours. » O mon pere, s'écrioit-elle d'une voix entre-coupée, levant les mains & les yeux au ciel. » O le plus juste des hommes ! quels » barbares vous arrachent de mes bras ?... » Dieux ! la calomnie ose vous flétrir !...

» Il n'eſt donc plus rien de ſacré.

Ses amis reſpecterent ces premiers accès de douleur, & bien-tôt après ils l'arracherent d'un lieu où tout lui retraçoit les malheurs du Comte de Francourt, & ils la conduiſirent à Paris où elle entra au couvent, pendant que ſon pere continuoit ſa route vers la Hollande ou il fut rendu dans peu.

CHAPITRE II.

Viſite chez une parente. Bibliothéque d'une femme du bon ton.

LA Marquiſe de Carliſe, couſine de Sophie, habitoit Paris : elle ſe hâta de l'aller voir à ſon couvent dès qu'elle y fut ; c'étoit une femme de vingt-ſept à vingt-huit ans : deux grands yeux noirs & perçants animoient ſa figure, qui ſans être réguliere, plaiſoit par *l'enſemble*, & par le jeu de ſa phiſionomie. Elle étoit toute art ; & de fréquens caprices empêchoient de trouver en elle cette monotonie que nos élégans reprochent aux Femmes qui malheureuſement ne ſont que reſpectables. Elle étoit veuve depuis huit mois, & s'ennuyoit fort de l'étiquette qui interdit pendant une année tous les plaiſirs tu-

multueux à celles que la mort d'un époux vient d'affranchir du joug importun qui les asservissoit à sa censure. Elle se conformoit cependant à l'usage, tâchant de se dédommager les soirs dans des sociétés gaies & libres, de la contrainte que son deuil lui imposoit.

Sophie la reçut avec l'aimable empressement de son âge ; son caractére étoit trop doux & trop franc pour qu'elle ne se livrât pas à ses prévenances.

La Marquise enchantée de la figure de sa cousine, & de la douceur qu'elle faisoit voir, crut que sa société seroit un grand adoucissement à l'ennui qu'elle éprouvoit ; & dès la seconde visite qu'elle lui fit, elle l'invita à la suivre à la campagne où ses affaires l'apelloient pour trois ou quatre mois. Sophie ne put accepter, ne voulant pas s'éloigner de la retraite que son pere lui avoit indiquée, & dans laquelle il lui adresseroit sûrement ses lettres, s'il pouvoit risquer de lui écrire : mais elle lui promit qu'à son retour elle iroit avec empressement passer quelques jours avec elle à son hôtel.

Madame de Carlise ne put s'offenser de ce refus. Elle fit le voyage projetté, revint, renouvella ses instances ; & sa belle cousine s'y rendit. Ayant prévenu la supérieure de l'absence qu'elle alloit faire, elle sortit du couvent avec la Marquise qui la

conduifit chez elle.

Sophie trouva dans l'apartement qui lui étoit deftiné toutes les commodités les plus voluptueufes & les plus recherchées. La Marquife jouiffoit de la furprife de fa jeune parente à chaque meuble élégant qu'elle remarquoit, & elle lui en expliquoit l'ufage.

Un clavecin qu'elle aperçut dans un boudoir attenant fa chambre à coucher, fut ce qui la flatta le plus : elle ne put fe refufer au defir de mettre les mains fur le clavier, la légereté & l'intelligence avec lefquelles elle en touchoit, fraperent la Marquife qui, pour lui prouver qu'elle n'étoit pas non plus dépourvue de talents, la pria de lui accompagner quelques ariettes nouvelles & fublimes du célébre Philidor, qu'elle chanta avec autant de goût que de précifion.

Un foupé délicat affaifonné par les vives faillies de la Marquife, termina agréablement cette foirée.

Sophie fe retira enchantée de fa coufine, elle paffa une partie de la nuit à fe féliciter de fa liaifon avec une parente auffi aimable, & à s'étonner de ce que fon pere ne l'avoit pas cultivée davantage dans les voyages qu'il avoit fait à Paris avant de fe rendre à fon commandement.

Le lendemain, à peine étoit-elle levée que la Marquife entra chez elle ; » hé

» bien, lui dit-elle, mignonne, comment
» ont été les songes de cette nuit ? à votre
» âge, avec cette *mine*, on doit n'en avoir
» que d'agréables. Il étoit impossible, ré-
» pondit Sophie, qu'ils ne le fussent pas,
» ayant l'esprit & le cœur remplis de tou-
» tes vos bontés. -- Ah ! point de grands
» mots, ma Reine, nous avons, j'espé-
» re, plus d'un jour à vivre ensemble ;
» bannissons la cérémonie de notre com-
» merce : je suis gaie, je suis vive, j'aime
» le plaisir, & point du tout les *phrases*,
» le tems qu'on employe à en faire est un
» larcin fait à l'amusement. Ah ça, voyons
» ne vous manque-t'il rien ? car il faut
» que je vous quitte ; mon coëffeur m'at-
» tend, j'ai un million de visites à faire,
» & il faut bien se mettre en état de pa-
» roître décemment, il y a assez long-
» tems que mon deuil me force à végéter
» loin des humains. --- Puisque vous me le
» permettez.... -- Ah finissons ; je ne
» permets pas les complimens. -- Hé
» bien, je n'en ferai plus, repliqua So-
phie, » mais je vous serois infiniment
» obligée, si vous pouviez me procurer
» quelques livres pour m'occuper. -- Que
» je suis étourdie ! j'ai oublié de vous mon-
» trer hier cette petite armoire dans la
» boiserie : elle en est remplie, ils sont
» charmans, j'en ai fait moi-même la col-
» lection. »

A ces mots la Marquise embrassa Sophie & la quitta. Dès qu'elle fut sortie, sa cousine courut à la bibliothéque : Tanzaï, le Sopha, Grigri, Angola & quelques autres livres du même genre se présenterent à elle : leurs titres lui étoient aussi inconnus que la matiére qu'ils traitoient : elle étoit indécise sur le choix ; l'élégance de la relieure de Sopha & son titre de conte moral lui firent obtenir la préférence ; » c'est sans doute, dit-elle, un livre » précieux, puisqu'on a tant soigné l'en» velope. »

Sophie élevée sous les yeux de parens peu usagés qui préféroient le style simple & mâle de la vertu, aux graces du persiflage, n'avoit pas le goût assez formé pour sentir tout le mérite de ce badinage précieux. A peine en eût-elle parcouru quelques pages, qu'elle referma le livre avec humeur, & en chercha inutilement quelques autres dont les principes eussent plus d'analogie avec ceux qui avoient servi de base à son éducation.

Voyant sa recherche vaine, elle fut à son claveffin se dédommager du vuide que le défaut de lecture faisoit dans sa matinée.

Sa toilette occupa ensuite quelques-uns de ses momens ; ils furent courts, la nature avoit trop fait pour elle, pour que les secours de l'art lui fussent nécessaires.

CHAPITRE III.

Converſation de toilette, ajuſtemens de deux Quadrilles, & autres choſes importantes.

ETant habillée, Sophie paſſa dans l'apartement de la Marquiſe; elle la trouva devant ſon miroir la tête encore chargée d'une forêt de papillotes.

» Comment? dit celle-ci en la voyant, » déja toute arrangée! vous n'avez pas » fait je le vois, une longue lecture. Non, » Madame, répondit Mlle. de Francourt » en rougiſſant, » n'ayant trouvé aucuns » livres à ma portée -- A votre portée eſt » excellent.... Comment tout de bon? -- » Aſſurément, Madame, & je vous prie » d'en être perſuadée; -- N'importe, mon » cœur, il faut les lire pour vous mettre » à la portée de tout le monde; je vous » recomman le ſur tout Angola: il eſt di» vin. -- Mais.... - Laiſſez-vous condui» re, couſine, laiſſez-vous conduire, il faut » ſçavoir un peu de tout dans le mon» de, & ſur-tout ſe mettre au ton des ſo» ciétés. Vous auriez l'air de n'avoir rien » vû. On n'attend pas, je crois, Mada» me, beaucoup d'expérience d'une per» ſonne de mon âge.- Fi donc, mon cœur,

» voulez-vous jouer la prude? Ah! croyez-
» moi, laiſſez ce travers à celles qui n'ont
» que ce rôle pour être quelqu'un dans la
» ſociété. - Cependant la décence... --Ah!
» je reconnois bien là les préjugés gothi-
» ques du bon homme Francourt. Peti-
» teſſe de génie!... il faut vous mettre au-
» deſſus de cela, il faut vous former, ma
» Reine, vous avez tout pour vous; c'eſt
» réellement, « ajoûta-t'elle en ſe tour-
nant vers ſes femmes, » c'eſt un dia-
» mant au ſortir de la mine. » Vous êtes,
repliqua la femme de chambre, bien capa-
» ble de le brillanter. «

Sophie interdite d'un langage auſſi nou-
veau pour elle, ne ſçavoit que répondre;
lorſque la converſation fut interrompuë
par l'arrivée d'un laquais qui vint annon-
cer la marchande de modes.

» Qu'on la faſſe entrer, » s'écria la
» Marquiſe, » hé bon jour, ma chère
» Madame Faveur, continua-t'elle, ap-
» portez-vous mon ajuſtement roſe pour
» le matin? Oui, Madame, répondit la
» marchande, mais pour vous contenter,
» toutes mes apprentiſſes ſont ſur les
» dents. - Comment donc? - j'ai eu à
» garnir les habits de deux quadrilles pour
» le bal de cette nuit; il m'a fallu tout quit-
» ter. - Deux quadrilles!..... pour cette
» nuit?... Oui, Madame, & des plus élé-
» gants.... il n'eſt encore ſorti rien de

» pareil de ma boutique. -- Pour le bal
» de cette nuit !.... -- Oui, Madame,
» l'un eſt zinzolin & argent avec des
» écharpes de gaze verd pomme, ratta-
» chées par des agraffes de marcaſſites....
» ah c'eſt d'un éclat...., d'un galant....-- Ef-
» fectivement cela doit-être charmant. --
» Le ſecond eſt bien plus riche, il eſt verd
» céladon & or, & les écharpes nacarat,
» c'eſt le coup d'œil le plus brillant,.... on
» en eſt éblouii. -- Et c'eſt abſolument pour
» ce ſoir, Madame Faveur? -- Oui,
» Madame, ſans faute, -- Et mon mau-
» dit deuil qui n'eſt pas encore fini.-- C'eſt
» bien dommage, épondit la marchande,
» vous perdez le plus beau ſpectacle....--
» Mais ne pourrois-je pas aller au bal *in-*
» *cognito*? -- Aſſurément; cela ſera-t'il
» bien décent, Madame Faveur? -- En
» vous maſquant juſqu'aux dents...... --
» Comment encore? - En chauve-ſouris
» par exemple. -- Oui, vous avez raiſon :...
» Mais c'eſt auſſi fu euſement ſans pré-
» tention :... qu'en dites-vous, ma chére
» Sophie? Comme je n'ai jamais été au
» bal, » répondit-elle, » mon avis ne
» peut pas être d'un grand poids : mais je
» penſe que ſi vous hazardez cette dé-
» marche, l'habit qui vous cachera le plus
» ſera le meilleur. -- Hé bien, je me dé-
» cide pour la chauve-ſouris, reprit la
» Marquiſe. Madame Faveur, il m'en

» faut deux habits complets pour ce soir,
» mais bien ajustés au moins. » La mar-
» chande lui promit qu'elle seroit conten-
» te, & se retira.

» Comment ? dit alors Madame de
» Carlise, vous n'avez jamais été au bal,
» ma chére amie ? J'étois trop jeune, ré-
» pondit Sophie, pour goûter de pareils
» plaisirs, quand j'ai eu le malheur de per-
» dre ma mere : -- Mais depuis, que n'y
» avez-vous été ? N'aviez-vous pas quel-
» que amie, quelque parente à laquelle
» votre pere pût vous confier ? -- Il ne
» me l'a jamais proposé ; & je n'ai pas
» crû convenable de lui en faire la deman-
» de. -- Consolez-vous, cousine, nous ré-
» parerons le tems perdu. Ne point aller
» au bal !....ce n'est pas vivre; nous irons
» ensemble ; quand vous serez avec moi,
» personne ne pourra y trouver à redire.

» Madame, reprit Sophie, je profiterai
» avec empressement d'une offre aussi obli-
» geante, dès que la tournure des affaires
» de mon pere me permettra de prendre
» part à de pareils amusemens. -- Com-
» ment ! parce que votre pere s'est fait
» des ennemis par une sévérité déplacée,
» qu'il a été contraint de quitter le pays,
» il faut que vous vous enterriez toute vi-
» ve ! quelle idée ?.... une jolie femme
» existe pour le pouvoir ; remplissez votre
» destination..... demain vous me direz

» comment vous aurez trouvé le bal. --
» En vérité, Madame, il n'eſt pas poſſi-
» ble... -- d'aller au bal.... Où donc eſt la
» difficulté ? nous ferons enſemble; mais
» ſi l'on vient à ſçavoir... -- On ne le ſçau-
» ra pas. Mon deuil n'eſt pas encore fini,
» j'ai des meſures à garder. -- Je crains...--
» Croyez que je ne manque pas de pru-
» dence, nous ſortirons par la porte du
» jardin, une remiſe nous y attendra,
» (je ne veux pas qu'on reconnoiſſe ma
» voiture :) nous aurons un laquais ſans
» livrée, nous arriverons au bal, nous
» nous y amuſerons d'autant plus que per-
» ſonne ne ſoupçonnant que nous y ſoyons,
» nous pourrons perſiffler à outrance ;
» nous reviendrons de même, & jamais
» on ne pourra ſe douter que nous ſoyons
» ſorties.

Sophie eut beau combattre la fantaiſie de ſa couſine, elle ne put la faire changer d'idée, ni même en obtenir qu'elle la diſpenſât de l'accompagner.

Elle commença alors à ſe repentir de ſa facilité qu'elle avoit eue de quitter ſon couvent pour venir chez elle ; le terme de huit jours qu'elle lui avoit promis d'y reſter, lui paroiſſoit de huit ſiécles : elle auroit voulu pouvoir rejoindre auſſi-tôt ſes Religieuſes, mais elle fut retenuë par la crainte de ſe faire une ennemie irréconciliable de Madame de Carliſe par un pareil éclat.

CHAPITRE IV.

Portrait de gens qu'on reverra ſouvent.

ON ne peut peindre les inquiétudes dont Mademoiſelle de Francourt fut agitée pendant toute la journée.

L'après-midi ſur les ſix heures, la Marquiſe ayant fini ſa toilette, lui propoſa de venir avec elle chez Madame Dormont tante maternelle de Sophie, & qui n'étoit de retour de ſa terre que depuis peu de jours. Elle y conſentit, ne voulant pas manquer à une parente auſſi proche, quoiqu'elle eût toujours été peu liée avec le Comte de Francourt.

Elles montérent en carroſſe, & arrivérent chez Madame Dormont.

C'étoit une femme de quarante & quelques années, petite & fraîche encore, graces à ſon embonpoint exceſſif. Son viſage rond avoit eu de l'agrément, avant que cet embonpoint en eût doublé le diamettre ; elle n'avoit point eu d'enfans avec Monſieur Dormont riche financier, qui l'avait laiſſée veuve depuis deux ans avec des biens immenſes. Son eſprit auſſi épais que ſa taille, avoit contracté une nouvelle bourſouflure, de la fortune conſidérable dont

elle jouiſſoit ; bonne femme d'ailleurs, elle aimoit ſes chiens, ſon médecin, ſon cuiſinier, & tous ceux qui, par leur état, lui pouvoient être de quelque utilité.

Quand Madame de Carliſe & Sophie entrérent, lorſque les chiens lui permirent de parler. » Hé bon jour donc, Mar» quiſe, » lui dit-elle affectueuſement, » en vérité, le petit deuil vous ſied à ravir.

La marquiſe lui preſenta Sophie.

» Comment? dit-elle, la fille de ce bour» ru de Francourt! hé mais, elle eſt vrai» ment fort bien; tournez-vous, petite, » que je voye votre taille. Elle eſt aſſez » bien priſe; depuis quand eſt-elle dans » ce pays-ci?

» Madame » répondit Sophie déconcertée tant par le ton de la queſtion, que par la pirouette que ſa tante lui avoit fait faire pour la mieux examiner; j'y ſuis depuis que la calomnie a forcé mon malheureux pere de quitter le royaume.

» La calomnie! » reprit Madame Dormont avec un ſous-rire de mépris. » Fran» court eſt un étourdi, qui ne trouve ja» mais rien de bien; & quand il a dit *mon* » *honneur,... mon devoir*, il croit que cela » ſuffit. C'eſt bien la façon de faire ſon » chemin! ſi Monſieur Dormont avoit » voulu croire ſes ſots avis, il ne m'auroit » pas laiſſé trente mille livres de rente, & » j'ai pourtant beaucoup plus du double...

» haça, voyons, poursuivit-elle, pour
» quel état penchez-vous ? est-ce pour le
» voile, ou pour un mari ? hé là,.... ne
» rougissez pas : il est vrai que vous n'êtes
» pas riche, vous n'avez au plus que huit
» mille livres de rente du chef de votre
» mere ; & pour le bien de votre pere,
» il ne faut pas y compter, il sera sûre-
» ment confisqué après sa sottise.

» Madame », interrompit Sophie indignée, » ménagez de grace la vertu
» malheureuse, & songez que mon pere
» est votre beaufrere. -- C'est justement
» quand j'y songe que l'humeur me prend,
» si ma sœur se fût attachée au solide,
» qu'elle eût épousé comme moi un hom-
» me riche, vous seriez dans une passe
» toute différente : mais ce qui est fait,
» est fait. Je n'ai point d'enfans, & je
» puis vous faire du bien après moi ; mais
» il faut quitter les idées romanesques de
» votre pere, & vous laisser conduire. --
» Mais, Madame, mon pere a l'estime pu-
» blique, sa probité, sa valeur sont re-
» connues, &.... -- Il est bien question,
» Mademoiselle, de probité, de valeur !
» ne jette-t'il pas un beau coton ?... En-
» fin, Sophie, c'est à vous de voir si vous
» voulez que je sois votre tante :... où de-
» meurez-vous ?

» Sophie, reprit la Marquise, est de-
» puis hier chez moi : elle étoit pension-

» naire au couvent de ***. où je compte
» rentrer ces jours-ci » interrompit vi-
» vement Sophie.

» Quelle idée ! reprit brusquement
» Madame Dormont, est-ce avec ces bé-
» guines que vous vous formerez ? Ce
» n'est que dans le monde, Mademoisel-
» le, que vous pourrez vous défaire de
» cette maussaderie provinciale, & vous
» rendre un peu presentable. -- mais,
» Madame, j'y suis par ordre de mon
» pere... -- & vous en sortirez par le
» mien, ma niéce. Réellement sa figure
» me plaît, ce seroit un meurtre de la lais-
» ser végéter dans un cloître : j'en ferai
» mon affaire vis-à-vis de Francourt. »

Cette conversation fut alors interrompue au grand contentement de Mademoiselle de Francourt par l'arrivée du Comte de Fierval, il est bon d'en tracer ici le portrait.

Fierval pouvoit avoir cinquante ans; ses traits étoient assez bien quoiqu'il eût l'œil couvert, & rarement le regard fixe : son caractere étoit naturellement dur : mais un grand usage du monde lui avoit appris à se plier aux circonstances : exigeant à l'excès avec les gens qui dépendoient de lui, souple avec ceux dont il avoit besoin, mettant un prix infini au plus leger service qu'il rendoit, & en attendant une reconnoissance sans bornes; insolent avec ses in-

férieurs, faux, diffimulé, intéreffé jufqu'à l'avarice, & faftueux néanmoins dans les occafions d'éclat, tel étoit exactement le Comte de Fierval.

Des gens qui fe prétendoient inftruits, affuroient que du vivant même de Monfieur Dormont, fa liaifon avoit été intime avec la femme, & que fon veuvage avoit encore refferré leur union; en effet, elle lui avoit donné auffi-tôt un appartement voifin du fien, dans un hôtel immenfe qu'elle avoit loué depuis peu. On difoit cependant que l'ardeur de la Dame fe ralentiffoit depuis qu'elle avoit vû le Marquis Dorville, jeune homme de mérite, d'une figure interreffante, & diftingué au fervice par plufieurs actions d'éclat, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, & qu'il ne fût encore que capitaine de dragons. Il étoit neveu & pupile de Fierval, qui fans fe douter de l'impreffion qu'il feroit fur la tante de Sophie, l'avoit prefenté chez elle, & lui avoit donné un logement au-deffus du fien.

» Venez, Comte, » dit Madame Dormont à Fierval en le voyant entrer : » venez que je vous faffe faire connoiffance » avec une petite parente qui m'arrive de » province. Ain?...comment la trouvez-» vous?... un peu gauche; n'eft-ce pas?... » trop droite;.. allons, petite, levez les » yeux; elle eft timide à l'excès; mais

» nous lui donnerons de l'assurance.

On peut juger combien de semblables propos embarrassoient Sophie ; elle rougissoit, elle pâlissoit, & ne sçavoit quelle contenance tenir.

» Quand on ressemble à Mademoiselle, » répondit négligemment Fierval : » la timidité n'est certainement pas placée .. » Puis ayant fait un leger salut à Madame de Carlise & à Sophie, il fut s'asseoir auprès de la grosse veuve.

» Que faites-vous donc de votre neveu ? » lui demanda-t'elle, j'ai peur qu'il ne se » dérange. Il y a un siecle que je ne l'ai » vû, & Paris est terrible pour la jeunes» se. » Puis reparlant de Sophie, » Sça» vez-vous bien qu'elle est mon héritiere ?

» Assurément elle est charmante, » reprit Fierval d'un ton passionné, & il debita un fratras de complimens avec une rapidité qui surprit d'autant plus Sophie, qu'il fît l'éloge de son esprit, quoiqu'elle n'eût pas ouvert la bouche depuis son arrivée ; rougir fut toute sa réponse.

Heureusement pour elle, la Marquise peut-être ennuyée d'un encens qui ne fumoit pas pour elle, se leva alors, & prit congé de Madame Dormont, qui répéta à sa niéce qu'elle vouloit absolument qu'elle ne rentrât pas au couvent, & qu'elle exigeoit qu'elle vint loger dans son hôtel, où elle alloit lui faire préparer un appartement.

Madame de Carlile & Sophie sortirent ; & Madame Dormont resta seule avec Fierval.

Sçavez-vous bien, » dit elle au Comte, » que ma niéce est réellement jolie ? -- » Infiniment, Madame : je trouve même qu'elle a beaucoup de vos traits. -- » Trouvez-vous ? il me semble pourtant » que j'avois à son âge plus de phisionomie.... j'en veux faire un bon parti, & » réparer les étourderies de son père. -- » Rien n'est plus généreux : auriez-vous » déja quelques vues pour son établissement ? -- Non, pas encore ; mais je » chercherai.

Ne trouvez-vous pas aussi, dit le Comte, en la regardant en dessous & fouillant en quelque façon dans ses yeux pour y découvrir le secret de son ame : » Ne » trouvez-vous pas que Dorville a beaucoup de mon air ? -- Hé mais. . oui, ... » assez.... cependant.... -- Oh j'étois au » moins aussi-bien que lui à vingt-cinq » ans. -- Mais que voulez-vous dire, » Comte ? - Ne me devinez-vous pas ? -- » Quoi, reprit elle aigrement, vous voudriez les marier ensemble ? -- Fi donc, » ils sont trop jeunes l'un pour l'autre : -- » & trop peu à leur aise. -- Quelle est » donc votre idée ? » ceci fut dit d'un ton plus radouci » A quoi bon dissimuler ? » reprit Fierval, » nous sommes, si

» je ne me trompe, dans la même posi-
» tion. -- Expliquez-vous.

» Vous êtes sûre de ma flâme pour » vous, & je ne doute point du retour. Oui, » repartit-elle froidement; » nous » sommes tendrement attachés l'un à l'au- » tre. » Le contraste de la déclaration avec le ton dont elle étoit prononcée, n'échappa pas au Comte, qui, voyant que le cœur de Madame Dormont entroit dans ses vues, lui répliqua: » Est-il donc étran- » ge que nous aimions nos portraits? la » belle Sophie vous ressemble à s'y mé- » prendre. -- Vous avez raison, Dorville » est votre tableau vivant. -- Hé bien, ma » chére, épousons nos images. -- En vé- » rité, Comte, vous êtes charmant: j'a- » vois confusément la même idée... mais... » je n'osois la développer. La pudeur..... » la constance... -- Fi donc, nous avons » trop d'usage pour être esclaves de ces » miséres-là. De plus, nous nous aime- » rons toujours dans nos neveux. -- Il est » vrai. Ah Comte, que je vous embrasse. »

Il obéït, & ils se donnérent réciproquement un baiser, dont ils n'étoient l'objet ni l'un ni l'autre.

» Quel sort, reprit Fierval, comptez- » vous faire à votre portrait? Il mérite » une riche bordure. -- Elle a déja huit » mille livres de rente, j'y joindrai cent » mille francs en la mariant. -- Cent mille francs!

» francs ! Madame, une niéce unique ! » qui vous reſſemble ! ah ! le préſent eſt » trop meſquin. -- Comment donc, Mon» ſieur ? -- Il faut tripler la ſomme, & » lui aſſurer votre fortune après vous.-- » Vous n'y ſongez pas ; & mes enfants, » que deviendront-ils ? -- Vos enfants ? » vous n'en avez pas. - Non pas encore ; » mais Dorville, - He, Madame, ajou» ta-t'il en ſoûriant, s'il en naît, la clau» ſe ſera nulle, il n'y a qu'à le ſtipuler.-- » A la bonne heure... Cependant -Quoi? » -- Ne faudra t'il pas que je l'avantage, » ce pauvre garçon ? -- Dorville ! quelle » horreur ? il ſera trop heureux de vous » poſſéder ; & je ne ſouffrirois pas que, » pour mon neveu, vous fiſſiez tort à une » niéce auſſi aimable ; je ſçaurai toujours » ſacrifier lés intérêts de ma famille à » ceux de la vôtre.

Ce trait de générosité charma Madame Dormont ; & ils paſſérent enſemble le reſte de la ſoirée à prendre des meſures pour le double mariage projetté.



CHAPITRE V.

Bal, méprise, insolence, délivrance.

CEPENDANT, Madame de Carlise & Sophie, après avoir fait une multitude de visites, rentrérent chez elles, soupérent à la hâte, & se préparérent pour le bal.

L'extrême vivacité de la Marquise parvint à distraire Sophie de la rêverie dans laquelle tout ce qu'elle avoit vû dans le jour l'avoit plongée; & sa complaisance pour sa cousine l'emportant sur sa répugnance, elle se laissa habiller comme on voulut. A minuit & demi elles partirent en carrosse de remise, comme elles l'avoient projetté, & elles arrivérent à l'opéra sans accident.

La Marquise ayant remarqué dans la salle beaucoup de gens de sa connoissance, dit à Sophie de ne la point quitter, & qu'elles s'alloient bien amuser. En effet, le masque étouffant en elle toute timidité, elle se livra à sa vivacité, & lutina impitoyablement sept ou huit personnes.

Sophie étourdie, tant par le brouhaha du bal, que par le babil infatigable de sa cousine, gardoit le plus profond silence. Quelques masques lui en firent agréablement la guerre; » bon, » répliquoit

ſa Marquiſe en minaudant, » elle ne fait
» qu'arriver de province, cela eſt tout
» neuf, tout timide; mais avec le tems
» & de bonnes leçons nous la formerons.

D'après ces propos, & d'autres pareils, des jeunes gens voyant ces deux femmes ſeules de leur bande, les prirent pour des filles qui cherchoient avanture. Sophie étoit au deſeſpoir; & la Marquiſe, enchantée de la mépriſe, jouiſſoit de l'embarras de ſa couſine, & n'épargnoit rien pour l'augmenter. Elle prit le bras d'un maſque qu'elle crut reconnoître; un autre prit celui de Mademoiſelle de Francourt, & croyant l'occaſion favorable, il ſe hâta de pouſſer la fleurette avec une vivacité, une pétulance très-propre à allarmer la vertu de notre belle, qui, peu accoutumée à de pareils diſcours, couroit de toutes ſes forces pour rejoindre la Marquiſe; & celle-ci malicieuſement l'évitoit, de façon à entretenir les idées de leurs écuyers, & les terreurs de Sophie.

Ce manége ayant duré juſqu'à quatre heures du matin, elle ſe laiſſa enfin rapprocher par Mademoiſelle de Francourt, qui, harraſſée par la foule, étouffée par ſon maſque, & excédée des propos qu'elle avoit été contrainte d'eſſuyer, lui cria:
» Au nom de Dieu, couſine, ſortons
» de ce lieu maudit. »

Nos galans écuyers offrirent de les re-

conduire chez elles , les refus ne firent qu'irriter les defirs ; & pendant qu'elles appelloient leurs laquais, ils reprirent leurs épées , & les ayant vû monter en carroffe de remife, [ce qui confirma encore leurs foupçons,] ils les fuivirent jufqu'au guichet neuf ; alors doublant le pas , ils criérent au cocher d'arrêter , & fur fon refus, ils firent briller leurs épées : ce gefte lui en impofa , il arrêta tout tremblant , & ces jeunes gens fe mettoient en devoir d'entrer d'autorité dans la voiture.

La Marquife & Sophie crioient au fecours de toutes leurs forces , fans que les deux mafques en devinffent moins entreprenans ; quand heureufement deux autres mafques accoururent au bruit ; les deux premiers fâchés d'abandonner leur proye , tombérent l'épée à la main fur les furvenants, qui les reçurent dans la même pofture , firent fauter l'épée à l'un , blefférent l'autre legérement, & les laifférent fuir , peu contens , je crois , de leur fuccès.

Etant reftés maîtres du champ de bataille , les libérateurs de nos Dames coururent à leur voiture, leur annoncer leur délivrance.

Ils y trouvérent Sophie fans connoiffance , dans les bras de la Marquife , qui prenoit des foins inutiles pour la faire revenir. Ils fe joignirent à elle avec auffi peu

de ſuccès. Enfin l'évanouiſſement durant toujours, ils firent conduire la voiture à la porte du ſuiſſe des Tuileries, & étant parvenus à ſe faire ouvrir, ils y tranſportérent la belle malade, qui, à force de ſels qu'on lui fit reſpirer, reprit enfin ſes eſprits.

Un cri de terreur lui échappa; ſes premiers regards lui offrant deux inconnus en domino, & ſe voyant dans un lieu où elle ne s'étoit jamais trouvée; mais Madame de Carliſe lui ayant dit que c'étoient leurs libérateurs, elle ſe remit, & avec les graces qui lui étoient naturelles, elle ſe joignit à ſa couſine pour faire à ces Meſſieurs les plus vifs remercimens.

» Ah, Meſdames, » dit un d'eux, » » c'eſt à Monſieur Dorville ſeul que vous » en avez l'obligation; ſans lui, un inſtant avant votre délivrance, j'étois moi-même aſſaſſiné.

» Ne vantez pas tant, Monſieur, une » action auſſi ſimple: je n'ai fait que m'ac- » quitter du devoir d'un homme d'hon- » neur, & je ſuis aſſez récompenſé par le » bonheur de vous avoir ſauvé.

» C'eſt pouſſer trop loin la modeſtie; » repartit le premier, » & je ne dois pas » ſouffrir que vous atténuyez une action » auſſi généreuſe: & ſi ces Dames le per- » mettent, pendant qu'elles acheveront » de ſe remettre, je les inſtruirai de vo- » tre procédé.

La Marquise & Sophie témoignerent desirer vivement qu'il leur en fît le recit; & le Vicomte d'Olban, car c'étoit cet aimable fils du Ministre d'Etat actuel, reprit ainsi.

» J'avois, Mesdames, retenu une pla-
» ce pour danser avec une Dame; la con-
» tredanse finissant, je m'y avance avec
» elle, alors un masque la pousse, me
» heurte & se met devant nous avec une
» fille qu'il conduisoit; ce procédé me
» choque, & je le lui fais sentir; les pro-
» pos s'échauffent, & nous nous donnons
» rendez-vous après la contredanse der-
» riere les galleries du Louvre : je sors
» alors pour m'y rendre. Je l'y trouve
» déja; mais à peine avois-je l'épée à la
» main, que deux scélérats que je n'avois
» pas apperçus fondent sur moi. Dans
» cette extrémité je m'adosse contre le
» mur, & je fais face du mieux qu'il m'est
» possible; mais j'allois infailliblement suc-
» comber, quand je vois accourir Mon-
» sieur qui leur crie : *A moi lâches, à moi.*
» Mon adversaire s'élance sur lui, & tom-
» be mourant à ses pieds; ses infâmes
» complices voyant la partie devenuë éga-
» le, lâchent le pied & s'enfuient à tou-
» tes jambes. Mais ce que je ne puis con-
» cevoir, & qui vous surprendra sans
» doute, c'est qu'ayant levé le masque
» de mon ennemi, j'ai reconnu le Duc de
» K... Gouverneur de T...»

» Le Duc de K.... ! s'écria Sophie, le » persécuteur de ma famille ? oh mon » pere !.... vous êtes vengé. »

Cette exclamation excita la curiosité de Dorville & du Vicomte d'Olban ; mais la crainte que leurs questions ne fussent indiscretes, les empêcha de le témoigner.

Sophie étant entiérement remise, le Vicomte pria nos dames de l'excuser s'il n'avoit pas l'honneur de les escorter jusques chez elles ; mais que, pour prévenir les suites de l'affaire qui venoit de lui arriver, il alloit se rendre à Versailles pour en instruire son pere. Il envoya aussi-tôt le suisse à son hôtel, lui chercher une chaise de poste. » Je vous laisse, continua-t'il, » mon défenseur, avec un » homme aussi brave, vous n'avez rien à » craindre.

La Marquise fit pour la forme quelque difficulté de consentir à ce que Dorville les accompagnât : mais le service qu'il venoit de leur rendre étoit trop grand pour qu'elle persistât dans ses refus, & la figure du jeune Marquis acheva de la décider. Elles montérent donc en voiture avec leur libérateur, auquel le Vicomte d'Olban dit en le quittant : » Je vous attends à » Versailles à midi ; ne manquez pas, je » vous prie, de vous y rendre. » Il le promit, & le carrosse partit.

CHAPITRE VI.

Amour de différentes façons, jalousie & autres choses importantes.

Nos dames arrivérent sans accident chez elles. Pendant ce court trajet, les cœurs de ces trois personnages éprouvérent des mouvemens bien différents, quoiqu'ils eussent tous approchant la même cause.

Les charmes, l'air de candeur de Sophie, & la noble modestie de ses discours pénétrérent Dorville d'admiration ; & dans un cœur bien né, ce sentiment est l'avant-coureur de l'amour.

Sophie de son côté, sensible à la générosité du Marquis, se livroit avec douceur aux mouvemens de la reconnoissance : & l'on sçait combien elle est puissante sur les belles ames. L'espérance de voir cesser les persécutions que son père essuyoit, commençoit à la flatter ; & elle s'applaudissoit en regardant Dorville, de ce que c'étoit à lui qu'elle en auroit l'obligation.

Pour Madame de Carlise, le courage de leur défenseur l'avoit frappé, (la bravoure fait toujours effet sur l'esprit des femmes.) La mâle noblesse de ses traits

& l'aiſance de ſa taille ajoutoient à la bonne opinion qu'elle avoit conçuë de lui, & elle crut qu'il méritoit qu'elle entreprît de faire ſa conquête.

Arrivée à ſon hôtel, elle l'engagea à reſter quelques moments. Le plaiſir qu'il trouvoit à contempler Sophie ne le laiſſa pas héſiter, & Sophie qui ne voyoit pas encore bien clair à ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, applaudit à la priere de ſa couſine, laquelle pour accomplir ſon projet étala toute la legéreté de ſon eſprit: elle parcourut avec rapidité tous les ſentiers du perſiflage, encenſa la frivolité & s'épuiſa en ſarcaſmes contre la froide raiſon, qui, ſelon elle, étoit le poiſon du plaiſir, & le fléau de la vie.

Dorville, dans cette converſation, ne lui parut pas auſſi ſpirituel que bienfait; uniquement occupé de Mademoiſelle de Francourt, il examinoit dans ſes yeux l'impreſſion que faiſoient ſur elle des propos auſſi futiles; & l'embarras qu'il voyoit qu'ils lui cauſoient, augmentoit ſa tendre eſtime pour elle.

La Marquiſe s'appercevant de ſon attention à conſidérer ſa couſine, & la regardant comme un obſtacle à ſes vues, après un moment de ſilence, lui dit, je » crois ma chére, que votre incommodité » de cette nuit vous met dans le cas d'a» voir beſoin de repos, & je vous con-

» feille de vous aller mettre au lit. Mon-
» fieur voudra bien m'excufer.

» Je ferois au defefpoir, repartit Dor-
» ville, de gêner Mademoifelle, je me
» retire. Hé non, » reprit la Marquife,
» je n'ai pas la plus legère envie de dor-
» mir, nous cauferons enfemble. » Elle accompagna ce propos du coup d'œil le plus expreffif. Dorville, quoiqu'il en fentît bien toute l'énergie, feignit toujours de craindre d'être importun; & il fortit en demandant à Madame de Carlife la permiffion de venir lui faire fa cour. Il efpéroit y revoir Sophie, & difpofer fon cœur à recevoir l'hommage de la paffion qu'elle lui infpiroit, & dont il fentoit qu'il ne guériroit jamais.

Madame de Carlife attribua d'abord ce brufque départ au refpect qu'elle infpiroit au Marquis: & à fon peu d'ufage avec les femmes: mais les regards paffionnés qu'il avoit lancés fur Sophie, & qu'elle avoit plufieurs fois furpris, changeoient fes idées, & dévelopoient en elle le germe de la jaloufie. L'amitié qu'elle avoit crû avoir pour Mademoifelle de Francourt, fit bien-tôt place à tous les fentimens que la rivalité fait naître d'ordinaire dans une femme à prétentions. Elle avoit penfé, en la prenant avec elle, fe procurer une compagne pour tous les plaifirs tumultueux dont elle étoit avide, & aux-

quels l'usage ne permet pas à une femme de courir décemment toute seule. Elle croyoit par-là s'épargner l'embarras de lier des parties de spectacle & de promenade, & même trouver dans la curiosité qu'on supposeroit à cette jeune personne, une excuse pour l'emportement avec lequel elle vouloit se livrer à ces sortes d'amusements. Mais l'indifférence des adieux de Dorville après la retraite de Sophie, lui prouva son erreur, & elle reconnut qu'elle devoit craindre que sa belle parente attirant tous les yeux, ne la privât du tribut d'hommages dont elle faisoit sa félicité.

De plus, le Marquis lui tenoit au cœur; elle lui avoit fait des avances; il n'y avoit pas répondu. Sa vanité étoit piquée & le goût qu'elle avoit pour lui en prenoit de nouvelles forces. Plus, dans son dépit, elle s'efforçoit de le haïr, & plus, sans qu'elle s'en apperçût, son cœur se livroit à la tyrannie de son penchant pour lui, & plus Sophie lui devenoit importune.

Elle auroit voulu pouvoir la remener aussi-tôt à son couvent; mais comment s'y prendre pour justifier la malhonnêteté d'un pareil procédé? c'étoit l'embarras. Dans ce désordre d'idées, elle se coucha, ne répondant que par monosyllabes & avec aigreur aux questions réitérées de sa verbeuse femme de chambre qui se re-

tira fort mécontente de l'humeur de sa maîtresse, dont elle étoit depuis long tems en possession de sçavoir tous les secrets.

Sophie de son côté n'étoit pas plus tranquille. L'étourderie de la Marquise, le ton libre qu'elle avoit pris au bal, l'insulte qu'elles avoient essuyée, & qui en étoit la suite presque nécessaire, fournissoient une vaste carriere à ses réflexions.

» Que penseroit mon pere, disoit-elle, » s'il apprenoit que, pendant que martyre de la vertu, il languit inconnu » dans l'obscurité, peut-être dans la misére, sa fille oubliant ses justes douleurs, a l'imprudence de se jetter dans » un tourbillon de plaisirs bruyans sans » appui, sans guide pour la retenir au » bord du précipice ou l'inexpérience, la » séduction, peut-être sa foiblesse sont » prêts à l'entraîner; que sa Sophie néglige les leçons simples & pures de candeur & de retenuë, que le respectable » exemple de ses dignes parens lui donnoit sans cesse? helas! » ajoutoit-elle, » pourquoi ai-je quitté l'asyle assuré où » mon pere m'avoit fait conduire? mon » cœur sans remords comme sans plaisirs, y jouissoit du moins de son innocence! fille ingrate..... Le Comte de » Francourt, dans ses malheurs, n'est » inquiet que pour toi, & lorsqu'il se livre avec amertume aux tendres inquié-

» tudes que tu lui causes, tu trahis son
» amitié, tu insultes à son sort en te plon-
» geant, avec une legéreté impardonna-
» ble, dans le délire de plaisirs où ta pu-
» deur allarmée a risqué d'être exposée
» aux entreprises de la violence! ah Dor-
» ville! ô mon libérateur! ô vous, le
» vengeur de mon pere! sans votre va-
» leur, sans votre générosité, quel étoit
» le sort de la malheureuse Sophie? »

En faisant cette derniere réflexion, elle versoit des larmes qu'elle attribuoit au ressentiment d'un bienfait, & se livrant à ce sentiment respectable, elle avaloit à longs traits, sans s'en appercevoir, le poison de l'amour.

Les agaceries que la Marquise avoit faites à Dorville lui revenoient alors dans l'esprit, & la chagrinoient sans qu'elle découvrît bien la raison pourquoi, elle ne croyoit pas aimer, & par conséquent, elle ne croyoit pas être jalouse; elle pensoit n'y trouver à redire que le ton de liberté excessif de la Marquise & les épigrammes qu'elle avoit lancées contre les mœurs.

L'instant d'après, elle rêvoit aux moyens de quitter sa cousine avant le tems convenu, & de retourner à son couvent; mais la crainte de ne plus revoir son libérateur, la faisoit hésiter, & elle se reprochoit de ne lui avoir pas exprimé assez vi-

vement sa sensibilité pour le double service qu'il lui avoit rendu, en la délivrant & en vengeant son pere.

Après de longues agitations causées par le choc d'autant d'idées différentes, elle s'endormit enfin, déterminée à faire tous ses efforts pour retourner au couvent, d'où elle craignoit cependant d'être encore arrachée par Madame Dormont sa tante; mais du moins l'âge de cette derniere la rassuroit sur les dangers qu'elle auroit à courir dans le monde, étant sous sa conduite.

Sur le midi, Madame de Carlise sonna, & sa femme de chambre entra chez elle.

» Ah Duval, lui dit-elle alors, la cruelle » nuit que j'ai passée! je n'ai pas pû fer- » mer l'œil.

La Duval voyant que tout se préparoit pour une confidence, s'enquit affectueusement de ce qui avoit troublé son repos.

» Je ne l'aurois jamais crû! continua la maîtresse, » des préférences aussi mar- » quées!... ah! Monsieur Dorville, c'est » en vérité trop fort... quels regards!.... » & pas une politesse pour moi!.... car, » dans le peu qu'il m'en a faites, on voyoit » percer la contrainte & la gêne. -- Com- » ment, Madame, quelqu'un vous auroit- » il manqué? -- Ah! Duval, tu me vois » au desespoir, le plus brave des hommes,

» le mieux fait... mais tu l'as vû ,... celui » qui nous a reconduit cette nuit. -- Hé » bien, Madame, -- Ne t'a-t'il pas paru » charmant ! ſes traits, ſes yeux, ſon air » de fierté, doux & noble à la fois... -- » Oui, Madame, il m'a ſemblé au mieux.-- » Il ne m'aime pas... Duval, il ne m'aime » pas ! Sophie ſans maintien, ſans graces, » ſans eſprit, car elle eſt d'une gauche- » rie inſoutenable... -- Qu'eſt-il donc ar- » rivé ? -- Il n'a regardé qu'elle, il n'a eu » des yeux que pour elle : cette petite » provinciale ma rivale ! ah je n'en puis » ſoutenir l'idée.... c'eſt un ſerpent que je » réchauffois dans mon ſein.... tu ſçais » avec quelle legéreté je ſçais m'exprimer, » les graces du geſte que je ſçai ajoûter à » ce que je dis. -- Aſſurément, Mada- » me, -- Hé bien, Duval, propos le- » gers, regards, négligences étudiées, » agaceries, tout a échoué contre le » cœur de cet homme ; à peine en pou- » vois-je arracher un mot, & ſes yeux » retournoient auſſi-tôt ſur Sophie..... » pourquoi l'ai-je engagé à ſortir du cou- » vent ? oh non, je ne veux pas la gar- » der davantage..... l'homme le mieux » fait !.... qu'elle retourne à ſon cloître, » & qu'il n'en ſoit plus parlé. »

La Duval, avec le ton inſinuant de ſes pareilles, parvint à tirer de la maî- treſſe le détail de ce qui s'étoit paſſé, &

l'aveu de ſa paſſion pour Dorville : elle avoit déja connu à la Marquiſe pluſieurs goûts aſſez vifs, dans leſquels elle l'avoit ſervie avec toute l'intelligence d'une confidente adroite & conſommée, mais elle ne l'avoit jamais vuë dans une agitation pareille.

Elle fit tout ce qu'elle put pour nourrir ſon amour par les douceurs de l'eſpérance.

C'eſt un tréſor pour une femme de chambre, que les foibleſſes de ſa maîtreſſe, quand elle en a la confiance.

Elle applaudit au deſſein de la Marquiſe de renvoyer Sophie au couvent; mais la difficulté étoit de ſçavoir comment s'y prendre pour lui en parler. Mille gens dans le monde trouvent qu'un mauvais compliment en face coûte plus à faire qu'une perfidie, & la Marquiſe étoit de ce nombre.

CHAPITRE VII.

Sophie retourne au couvent, converſation de boudoir, eſpérances trompées.

L'Arrivée de Sophie, qui, ayant appris qu'il étoit jour chez ſa couſine, vint ſçavoir de ſes nouvelles, interrompit leur converſation, avant qu'elles euſſent rien réſolu.

» Ah ! vous voilà ma reine » lui cria la Marquise en la voyant entrer, êtes-» vous un peu remise des fatigues & de » la frayeur de cette nuit ? pour moi j'en » suis excédée.

» Le repos que j'ai pris, Madame, repliqua Sophie, » m'a délassée ; mais je » vous avouerai que de pareils amuse-» mens me paroissent cruellement payés, » par les peines qu'ils causent & les cha-» grins qu'ils entraînent.

» Mais c'est aussi votre faute, dit Madame de Carlise, » si vous aviez tourné » en plaisanterie toutes les agaceries de » ce masque, il ne se seroit pas acharné » après vous comme il a fait. -- Com-» ment, Madame, en plaisanterie !... je » ne sçai pas badiner avec le vice, & si » vous aviez entendu l'indécence de ses » discours... -- Que ne lui en imposiez-» vous? -- Hé le pouvois-je, Madame, » je vous poursuivois inutilement pour » vous prier de m'aider à m'en débarras-» ser ; mais vous sçavez que je ne pou-» vois pas vous atteindre.

» Ah ! » reprit la Marquise avec un soûrire forcé, » si le jeu vous avoit dé-» plu au point que vous le voulez faire » croire, vous m'auriez sûrement joint » sans peine ; mais... -- Quoi ? Madame » vous pensez... -- Que quand on est jeu-» ne, on est si flatté de s'entendre dire

» des douceurs, qu'on s'obſerve peu, on
» donne des eſpérances ſans s'en douter,
» l'on met ſes amis dans l'embarras, com-
» me il vous eſt arrivé. -- Ce reproche,
» Madame, eſt bien amer; & vous ſça-
» vez s'il eſt injuſte. -- Je ne vous fais
» point de reproches, Sophie, l'impru-
» dence n'eſt pas un crime. -- Ah ciel! »
cria Sophie en verſant des larmes, » pour-
» quoi ſuis-je ſortie de mon couvent? --
» En vérité, Mademoiſelle, je ne m'at-
» tendois pas que mes complaiſances vous
» donnaſſent lieu de le regretter; & je
» croyois qu'après la ſçène que vous m'a-
» vez occaſionnée... -- Ah, Madame,
» c'eſt pouſſer trop loin la barbarie! moi,
» je vous ai occaſionné une ſçène! c'eſt
» votre complaiſance pour moi qui vous
» l'a attirée! bon Dieu! vous voyez mon
» cœur, que n'ai-je perſiſté dans le refus
» de vous ſuivre à ce bal funeſte! -- Je
» ne comptois pas que vous me fiſſiez
» un crime d'avoir bien voulu vous pro-
» curer cet amuſement, & je ne connoiſ-
» ſois pas encore le ſtyle de votre recon-
» noiſſance; au reſte, Mademoiſelle, ſi
» votre couvent vous cauſe tant de re-
» grets, je ſerois fâchée de les prolon-
» ger, je n'ai eu en vuë, en vous pre-
» nant avec moi, que votre amuſement
» votre éducation, mes ſoins ne peuvent
» vous plaire, j'en ſuis fâchée; je ne vous

» retiens plus ; & mon carroſſe eſt à vos » ordres pour vous reconduire quand » vous voudrez. -- Si-tôt qu'il vous plaira, » Madame, -- tout-à-l'heure ſi vous vou- » lez, -- tout-à-l'heure ſoit ; reprit la » Marquiſe, & elle ſonna pour qu'on mît » ſes chevaux. »

Sophie retourna dans ſa chambre ſe préparer pour ſon départ, & la Duval félicita ſa maîtreſſe ſur l'adreſſe avec laquelle elle avoit ſû piquer Sophie & la mettre dans le cas de deſirer elle-même ſon couvent : » elle vous eût renduë en » quelque façon eſclave, Madame, avec » ſes grands mots de vertu, de décence... » un pareil témoin eſt toujours importun ; » autant vaudroit, à votre âge, n'être » pas veuve, que d'être dans le cas de » vous gêner. »

Quand le carroſſe fut prêt, on en avertit Sophie, qui, ayant eu le tems de ſe remettre de la ſurpriſe où les diſcours de Madame de Carliſe l'avoient jettée, vint prendre congé d'elle, la prier d'oublier la petite altercation qu'elles avoient eue, & de lui conſerver ſon amitié.

La Marquiſe lui répondit avec toute l'honnêteté poſſible ; elle l'avoit décidée à partir, c'étoit tout ce qu'elle vouloit, & elle mit dans ſes adieux, toutes les careſſes & les proteſtations que la fauſſeté qu'on nomme politeſſe & uſage du monde, eſt

convenue de substituer aux expressions simples & naïves de l'amitié.

Sophie monta en carrosse, partit, & fut bien-tôt rendue à son couvent.

La Marquise dès qu'elle eut vû sortir son carrosse, dîna à la hâte, & se mit à sa toilette.

La Duval employa tout son art à lui préparer un de ces négligés voluptueux, qui rendent les femmes d'autant plus séduisantes à nos yeux, que leurs charmes ayant l'air d'aller sur leur bonne foi, nos cœurs ne se tiennent pas en garde contre leurs piéges, & nos regards enchantés font honneur à la nature, des efforts de l'art qui triomphe sans paroître.

Après trois heures de soins, Madame de Carlise contente du travail de sa femme de chambre, crut pour être sûre du succès de ses attraits, n'avoir plus besoin que de l'air d'abattement, qui, presque toujours rend la beauté plus intéressante encore; elle répéta devant son miroir son manége de migraine, s'étendit sur sa chaise longue; se munit d'une brochure à la mode, fit défendre sa porte & n'excepta que Dorville.

Il avoit été à Versailles comme il l'avoit projetté, le Vicomte l'avoit presenté à son pere comme son libérateur, & ce ministre partageant la reconnoissance de son fils, l'avoit embrassé en l'assurant qu'il

faisoit à l'avenir son affaire de son avancement & qu'il n'auroit jamais rien à lui refuser.

Il s'informa ensuite curieusement des détails de l'affaire de la veille, & il demanda à Dorville, par quel heureux hazard, il s'étoit trouvé à portée de secourir le Vicomte.

Il répondit » j'avois remarqué, Mon-
» sieur, la vivacité avec laquelle les deux
» masques s'étoient disputés : comme ils
» parloient fort bas, je n'avois pû enten-
» dre le résultat de leur querelle, mais je
» suivis sans affectation le Duc de K***
» quand il eut quitté Monsieur le Vi-
» comte, & je l'entendis parler à deux
» autres masques auxquels il conta sa dis-
» pute, & leur demanda leur secours;
» ils sortirent du bal, je les suivis, & je
» me cachai dans une porte d'où ils ne
» pouvoient pas me voir, & Monsieur
» le Vicomte étant survenu le moment
» d'après, j'ai eu le bonheur de faire avor-
» ter leur lâche dessein : » le Ministre réitéra ses remercimens à Dorville, qui sortit enchanté de la façon dont il avoit été reçû.

Ayant fini quelques autres affaires qu'il avoit aux bureaux, il revint promptement à Paris.

L'air d'honnêteté, de sagesse & de candeur qui rehaussoit encore les charmes

de Sophie, avoit trop vivement affecté le cœur de Dorville, pour qu'il pût résister au desir de passer chez Madame de Carlise en arrivant à Paris, pour voir sa cousine, ou du moins, en sçavoir des nouvelles. Ce fut donc chez elle qu'il se fit d'abord conduire; il n'osa demander que la Marquise, comptant bien que les deux cousines seroient ensemble.

On lui fit traverser tout l'appartement, d'où il pénétra dans un boudoir où tout respiroit la volupté. Deux seules bougies cependant l'éclairoient; mais ce jour foible, si avantageux à la beauté, convenoit aux vues de la Marquise qui l'y attendoit couchée sur sa chaise longue, comme nous l'avons annoncé; son attitude étoit si artistement ménagée, que le moindre mouvement devoit nécessairement découvrir quelque beauté qui mettroit à même, par le soin qu'on prendroit pour réparer ce désordre, d'en faire entrevoir d'autres plus touchantes encore.

» Ah, Marquis, » dit-elle quand il entra, » que je vous tiens compte de vo-
» tre visite! mais vous me trouverez cruel-
» lement maussade; je suis excédée de
» fatigue, j'ai eu tout le jour un mal de
» tête incroyable. Ne me trouvez-vous
» pas bien abattue?... » & en disant cela, elle tournoit sur lui des yeux mourans, où cependant, elle laissoit petiller quelques étincelles de desir.

» Je ſuis très-fâché, Madame, (ré» pondit-il,) de la douleur que vous » avez reſſentie ; mais cet air d'abattement dont vous vous plaignez, feroit » l'air ſéduiſant de mille femmes charmantes. »

» Vous me flattez, Marquis.... hé » bien, (continua-t'elle d'un air d'intérêt) » votre voyage de Verſailles ? en » êtes-vous content ? en vérité vous êtes » un héros, & heureuſe la Dame des » penſées d'un auſſi preux chevalier ! » -- Vous relevez trop, Madame, une » action toute ordinaire. -- Ah, la bra» voure eſt mon foible ; & je ne conçois » pas comment le cœur peut ſe défendre » contre un homme courageux, ſurtout » quand il porte une figure interreſſante. »

Cette déclaration aſſez préciſe fit baiſſer les yeux à Dorville, & le força même de rougir au lieu de répondre.

» Mais, continua-t'elle, vous ne me » répondez point ſur votre voyage ; » ſerez-vous placé ? Il ſeroit affreux » qu'on ne fît rien pour vous. » - J'ai » tout lieu, Madame, d'être ſatisfait de » la façon dont le Miniſtre a bien voulu » me recevoir & des eſpérances !-- c'eſt peu » de choſe, Marquis, il faut preſſer, il » faut tenir ; je ſuis, moi, pour le ſolide : » ſi vous voulez, j'ai quelques amis, je » les employerai. -- Je crois, Madame,

» que je pus compter sur la parole de » Monsieur le Duc ; & dès que je l'ai » eûe, je me suis hâté de revenir pour » m'informer de vos nouvelles, & de celles de votre aimable parente. -- En vérité, je vous en sçais tout le gré possible. -- Son indisposition d'hier n'a-t'elle » pas eu de suites ? - Non, il n'y paroissoit pas ce matin..... A propos, Marquis, avez-vous quelque soupé arrangé » pour ce soir ? » - Non, Madame. -- » Hé bien, voulez vous risquer le mien ?

Dorville, qui, à tous momens, s'attendoit à voir paroître Sophie, ne balança pas à accepter cette invitation qui lui procureroit, à ce qu'il croyoit, le bonheur de voir ce qu'il avoit de plus cher. Il se hâta de renvoyer ses gens & sa chaise.

» Je crains, (reprit Madame de Carlise quand ses ordres furent donnés,) » que vous ne me fassiez un sacrifice, nous » serons seuls, je vous en avertis, j'avois » si mal à la tête que j'ai fait défendre ma » porte. »

» Peut-on desirer quelque autre compagnie, Madame, quand on a le bonheur d'être avec vous ? son cœur ajoutoit & avec Sophie. »

» Cela est bien galant, Marquis, mais » cela est-il sincére ? fait comme vous » êtes, on est si prévenu, si recherché, » que pour éviter les reproches d'impoli-

tesse,

» tesse, on se fait un protocole de phrases
» d'usage, qu'on debite souvent sans y
» songer ; une femme trop crédule y
» ajoute foi, & la voilà malheureuse
» pour la vie.

» Non, Madame, je n'ai jamais con-
» nu » cet art perfide de parler un lan-
» gage que le cœur désavoue ; & le mon-
» de a beau vouloir en diminuer l'horreur
» par le nom de galanterie dont il l'hono-
» re, la mauvaise foi est toujours mauvai-
» se foi pour moi, & je crois lui devoir
» toujours mon mépris. -- Mais d'hon-
» neur, d'après cette façon de penser,
» votre cœur est un trésor.... Ah ça, di-
» tes-moi, à qui l'avez-vous donné ?

En faisant cette question, un mouvement qu'elle fit, laissa paroître un petit pied fait au tour, & l'action de son bras pour le recouvrir, fit appercevoir au Marquis une gorge charmante : tout préoccupé qu'il étoit des charmes de Sophie, il ne put refuser à ses yeux le plaisir de ce spectacle.

Il y a certains objets, comme ceux-là qui, malgré que nous en ayons, sont toujours en droit de nous donner des distractions.

Ayant joui de l'attention qu'il donnoit à ce qu'elle laissoit voir : » Mais, conti-
» nua-t'elle, vous ne répondez point.
» Hé bien, votre cœur ? »

» Madame, » reprit-il en regardant toujours, » il a été libre jusqu'à pre-» sent. »

» Ah! j'entends, vous n'avez eu que des » goûts. Sçavez-vous bien que cela sent » furieusement le libertinage ? n'impor-» te, on doit de l'indulgence à la jeunes-» se ; & puis il faut tant de choses pour » une passion ; les goûts sont plus commo-» des, cependant, Marquis, il faut enfin » se fixer : un attachement fait honneur. » Voyons, que voudriez-vous dans une » femme, pour vous charmer ? »

En disant cela, elle se remuoit plus que jamais sur sa duchesse ; une de ses jambes se montroit à moitié, son mantelet ne tenoit plus que sur une épaule, ses yeux s'animoient, & toute sa figure respiroit la volupté.

Il n'est guéres d'amans heureux & fidéles, dont la constance ne fût en danger dans une épreuve aussi chatouilleuse : deux beaux yeux, une gorge charmante, un pied mignon, une jolie jambe, une porte défendue à toutes autres visites, un boudoir embelli par le pinçeau de Boucher, une chaise longue.... Que de circonstances réunies ! & contre qui ? contre un jeune homme de vingt-cinq ans qui quoique prévenu pour un autre objet, dont encore il ne sçavoit s'il seroit jamais aimé, avoit des yeux qui regardoient avec plaisir ce

qu'on abandonnoit à leur avidité.

Dorville dans le trouble inséparable de sa position, pressé de répondre, regarda la Marquise d'un œil animé.

» Hé bien, continua-t'elle, comment » souhaiteriez-vous une maîtresse ?

» Ah Madame ! qu'elle eût vos traits, qu'elle fût sensible, tendre, décente... »

» Vous avez raison ; beaucoup de dé- » cence en public... mais ne trouvez-vous » pas mon boudoir d'une chaleur excessi- » ve ? » & le mantelet fut tout à fait ôté ? » En vérité, continua-t'elle, si les suites » d'un engagement ne m'effrayoient pas, » sçavez-vous bien que je croirois... -- Ah, » Madame, achevez. -- Non ; Marquis, » laissez-moi mon secret. »

Il s'aprocha ; elle feignit de le repousser, pour lui faire apercevoir un bras d'une rondeur & une main d'une délicatesse parfaite.

La mollesse de ce mouvement demandoit un baiser sur cette main ; Dorville étoit trop honnête pour le refuser : il y en imprime un avec tout le feu du desir. La Marquise soupire, le fixe tendrement, sa voix s'éteint ; Dorville alloit être infidéle, quand du bruit qu'ils entendirent dans la piéce voisine, fit resauter l'un auprès de la cheminée, & reprendre à l'autre son mantelet.

C'étoit le Maître-d'hôtel, qui venoit annoncer qu'on avoit servi.

Madame de Carlise, quoiqu'elle n'eût jamais eu moins d'envie de souper, passa dans sa salle à manger, soutenue par le Marquis, auquel elle dit en s'apuyant sur son bras qu'elle serroit : » Ah, Mar- » quis, que vous êtes dangereux !

Dorville n'avoit été séduit que par le prestige du moment : & la crainte, lorsqu'on vint les avertir pour souper, que ce ne fût Sophie qui le surprît aux pieds de la Marquise, avoit déchiré dans l'instant le voile de cette illusion passagére : une tristesse mêlée de dépit y succéda quand, en entrant dans la salle à manger, il n'aperçut que deux couverts sur la table.

» Où est donc votre aimable cousine ? » demanda-t'il avec vivacité ? -- » Elle » n'étoit chez moi que par accident ; » mais soupons. »

Il voulut hazarder pendant le repas encore quelques questions, auxquelles la Marquise ne satisfit pas mieux ; la presence des domestiques l'empêchoit d'insister, & il attendoit avec empressement l'instant de quitter la table pour satisfaire sa curiosité. L'impatience de Madame de Carlise étoit aussi vive, quoiqu'elle eût un motif différent. Le repas fut court & peu gai, Madame de Carlile croyant devoir se contraindre devant ses gens, & Dorville ne s'occupant que de Sophie absente.

Ils retournérent dans le boudoir. » Je » croyois, dit le Marquis en y entrant, » que Mademoiselle Sophie demeuroit » avec vous. -- Avec moi! Dieu m'en gar- » de, je ne fuis pas d'âge à être la furveil- » lante d'un enfant de quinze ans. -- Mais, » il me fembloit qu'hier elle logeoit ici. -- » L'exceffive envie qu'elle avoit d'aller au » bal, m'avoit engagée à la retirer du » couvent pour lui procurer ce plaifir. »

En difant cela, elle fe précipitoit dans fa bergére, ôtoit fon mantelet, & fous prétexte de fe chauffer, découvroit ce petit pied, & cette jolie jambe qui avoit tant fixé la vue de Dorville avant le foupé.

» Elle demeure donc au couvent? » reprit-il, fans prendre garde à ce manége. -- » Eh oui: mais, Marquis, êtes- » vous comme moi? j'ai froid aux pieds » & en dedans je brûle: » & elle lui donna fa main à tâter.

» C'eft, » répondit-il froidement, » l'effet de la digeftion. » Quel couvent » habite-t'elle? -- Hé laiffons ce couvent... » Je crois que j'ai trop foupé; en vérité » j'étouffe. »

Tout en parlant, elle dénouoit quelques rubans de fon corcet. » -- Cela fe » paffera en vous defferrant un peu; eft- » il dans ce quartier-ci ce couvent? -- Je » ne fçais,.... fi j'ofois, je me remettrois » fur ma chaife longue, j'y ferois mieux

» que là ; mais vous êtes trop entrepre-
» nant, Marquis. -- Ah ! Madame, ne
» craignez rien... mon respect... -- Oui,
» votre respect ! on n'en parle jamais tant,
» que quand on a envie d'en manquer...--
» Ah ! croyez. -- Je sçais ce que j'en dois
» croire, après l'avanture de tantôt....
» n'importe, je suis trop fatiguée ; don-
» nez-moi le bras, Marquis, pour m'y
» traîner. »

Il obéit ; elle s'appuyoit mollement sur lui, & donnoit à ses yeux ce jeu tendre & languissant qui fait d'ordinaire si bien pénétrer les cœurs, & y allumer le feu du desir.

Arrivée à sa chaise longue, elle s'y jetta : mais sa prétendue foiblesse ne lui permettant pas tous les soins que l'exacte modestie auroit exigé pour rendre son attitude décente, les regards du Marquis auroient eu beau jeu, si leur curiosité eût été aussi vive qu'avant le soupé ; elle ferma les yeux & soupira : Dorville tira un flacon d'eau de Cologne, lui en fit respirer ; le dépit la ranima.

» Etes-vous un peu remise ? » lui dit-il alors. » Oui, Monsieur, répondit-elle d'un ton piqué, » après vos soins obligeans, il seroit impossible qu'une foiblesse durât ; & elle se mit à son séant, en feignant de rajuster le désordre de ses vêtemens.

» Puiſque vous vous trouvez mieux, » reprit-il, Madame, inſtruiſez-moi, » de grace, du ſort de la charmante Sophie; l'honneur qu'elle a de vous appartenir, me la rend chére. -- Il faut » que je vous le ſois bien peu, Monſieur, » pour que ſeul avec moi, me voyant » ſouffrir, vous vous occupiez d'un autre objet, & que vous m'excédiez de » pareilles queſtions. »

Le ton d'aigreur dont ces paroles furent prononcées, firent ſentir à Dorville à quel point ſes queſtions avoient été déplacées dans une pareille poſition; mais le ſilence de ſon cœur pour la Marquiſe, ne lui permit de répondre qu'en béguayant, & Madame de Carliſe qui ne s'accommodoit pas de cette réponſe, prit le parti de s'évanouir encore une fois; mais plus fort que la premiere.

Dorville, las de ces évanouiſſemens, & qui, pour les faire ceſſer, ne vouloit faire dépenſe que d'eau de Cologne, voyant qu'elle étoit ſans effet, tira fortement un cordon de ſonnette qui fit venir à l'inſtant la Duval, à laquelle il dit, » Madame la Marquiſe eſt incommodée, » je craindrois dans ſon état de lui être » importun, ayez-en ſoin, Mademoiſelle, je me retire; » & il ſortit.

Qu'on ſe peigne le dépit de la Marquiſe à cette retraite; la colére la ſuffoquoit,

elle ne pouvoit articuler ; ſes yeux qui venoient de jouer l'abattement étinceloient de rage.

» Sophie triomphe ! » s'écria-t'elle douloureuſement dès qu'elle put parler, » elle me l'enleve, Duval ! à l'inſtant que » je croyois ma conquête aſſurée !.... il a » vû toute ma foibleſſe, il a été à l'inſ- » tant d'en jouir, ah.... je ſuis outrée.... » à mes genoux, il ne ſonge qu'à elle ! » il a l'impudence de me parler d'elle !... » dans quel moment ? non, Duval, non... » elle ne jouira pas de ſon triomphe. Non, » je veux me venger de cet outrage : il » ignore ſa retraite, qu'il l'ignore toujours. » Que dis-je ? qu'elle fuye de cette ville, » je ne puis reſpirer le même air qu'elle. » Je ne ſçais où j'en ſuis. »

La complaiſante femme de chambre, entrant dans les peines de ſa maîtreſſe, la plaignit, blâma le procédé de Dorville, & chercha avec elle les moyens de le ramener & d'écarter Sophie ; une Lettre anonime qu'elle propoſa d'écrire à cette derniere parut à la Marquiſe le moyen le meilleur; elle s'y arrêta, la fit écrire ſous ſa dictée, donna ordre qu'elle fût portée le lendemain à la pointe du jour par un commiſſionnaire inconnu, & elle ſe coucha plus tranquille.

CHAPITRE VIII.

Converſations qui font connoître le génie des acteurs.

CEpendant Dorville s'étoit rendu dans l'appartement qu'il avoit chez ſon oncle.

Dumont ſon valet de chambre l'inſtruiſit, en le couchant, que Fierval l'avoit ſouvent demandé depuis deux jours ; qu'il ſembloit même être de fort mauvaiſe humeur d'une auſſi longue abſence dont il ne lui avoit pas fait part ; que Madame Dormont paroiſſoit auſſi peu ſatisfaite, & qu'il devoit s'attendre à eſſuyer le lendemain les reproches les plus amers.

Dorville, ſans lui répondre, lui demanda s'il ne connoiſſoit point les gens de Madame de Carliſe.

» J'ai connu autrefois ſon cocher, » répondit Dumont. -- » Ah ! mon ami, » il faut que tu me rende un ſervice eſſen» tiel. Cours demain le voir à la pointe » du jour, fais-le boire ; voilà de l'argent, » n'épargne rien, & tire de lui le nom du » couvent où demeure Sophie.

» Ah ! nous y voilà, » interrompit le » valet, » Monſieur votre oncle avoit » donc raiſon, (peut-être pour la pre-

» miere fois de ſa vie ,) c'eſt quelque
» amourette, quelque étourderie de jeu-
» neſſe, il le diſoit bien. -- Trêve de ver-
» biage & fais ce que je t'ordonne. -- Mais,
» Monſieur, ſongez... -- Ne me replique
» pas, mon cher Dumont, le bonheur
» de ma vie en dépend. -- Diantre, cela
» eſt ſérieux ! & cette Sophie... quelle eſ-
» péce de fille eſt-ce ? n'a-t'elle pas un
» nom de famille ? car des Sophies, les
» rues en ſont pavées. -- C'eſt une fille
» adorable, les traits les plus touchans,
» la taille la plus noble, le maintien le
» plus décent, le ton le plus modeſte !...
» tout en elle annonce la vertu, la can-
» deur, l'innocence ! -- Mais enfin ſon
» nom ? -- Je ne lui connois que celui de
» Sophie : mais le cocher ne pourra pas
» s'y tromper, quand tu lui diras que
» c'eſt la couſine de ſa maîtreſſe, qui eſt
» retournée hier au couvent.-- Ah ! cela
» devient plus clair ; mais croyez-moi,
» Monſieur, toutes ces intrigues ne va-
» lent rien; ſi c'eſt une fille comme il faut,
» gâre les épouſailles, après l'amuſement ;
» c'eſt un rude rabat-joye, & d'après le
» portrait que vous en faites, elle ne doit
» pas être riche ; car on ne voit guéres
» de belles héritieres. Ceſſe tes raiſonne-
» mens, Dumont, fais ce que je te dis,
» & ſois en repos. -- C'eſt que je ne vou-
» drois pas, Monſieur, aider à vous faire

» faire un mariage de garnifon, & on en » fait à Paris comme ailleurs.

Dorville lui impofa filence d'un ton à vouloir être obéi, & fe coucha.

Le lendemain, il fe leva de bonne heure, & paffa dans l'apartement du Comte de Fierval, qui lui dit dès qu'il l'aperçut, » ah! vous voila enfin, Monfieur, je commençois à défefpérer de vous revoir.

» En vérité, continua-t'il fans donner à Dorville le tems de répondre, » je penfois que les fervices que je vous ai rendus m'avoient acquis le droit d'être au » moins inftruit de vos démarches, fi je » ne les dirigeois pas. Mais je fuis défabufé, & je vois le peu de fonds que je » dois faire fur votre reconnoiffance.

» Monfieur, » répondit le neveu un peu déconcerté de cette fortie; » Rendez plus de juftice à mes fentimens; la » conduite que j'ai tenue jufqu'à prefent » doit vous être un garant fûr que je ne » pouvois être éloigné de vous que par » des affaires effentielles.

» Et quelles affaires, Monfieur, doivent aller avant vos devoirs? -- Aucunes fans doute, & c'étoit pour remplir » ceux de l'humanité & de l'honneur que » je me fuis abfenté ces deux jours? -- » Ecoutons un peu votre roman.

» Je ne crois pas, » reprit Dorville,

» en rougissant de dépit, » que ces sen-
» timens doivent être traités de romanes-
» ques, ils existent dans mon cœur, &
» ils sont certainement la baze du carac-
» tére de l'honnête-homme. -- Ah! Mon-
» sieur, point de discussions métaphysi-
» ques. Au fait, quelles excuses avez-
» vous à me donner? »

Le mot d'excuses révolta Dorville; mais l'habitude où il étoit d'entendre Fierval s'exprimer dans un pareil style, & les obligations qu'il croyoit lui avoir lui firent dévorer son dépit, & il lui raconta son avanture du bal.

Quand il en fut à son combat contre les trois assassins qui attaquoient le masque seul » quelle étourderie, s'écria Fierval? » avez-vous juré de me précipiter dans » un labyrinthe d'affaires? ma foi, Mon- » sieur, arrangez-vous; vous avez fait » la sottise sans mon aveu, tirez-vous-en » comme vous pourrez, belle bravoure » d'aller tout risquer pour sauver un in- » connu! -- Mais, Monsieur, ... -- Mais » Monsieur, après de pareilles folies, il » faut se tenir caché; avez-vous envie » de me perdre aussi en revenant chez » moi? un homme tué!... c'est d'une ex- » travagance.

» Monsieur le Duc Dolban, » reprit Dorville, » n'a cependant pas traité mon action ainsi, & sa protection dont il a dai-

» gné m'assurer en m'embrassant, est le
» prix dont il a cru devoir payer le se-
» cours que j'ai donné à son fils.

» Quoi? c'est le fils du Duc Dolban, le
» ministre que vous avez sauvé! -- oui,
» Monsieur. C'est une autre affaire, vous
» avez très-bien fait: que ne me le disiez-
» vous plutôt? -- Je vous ai fait le recit
» des faits dans l'ordre qu'ils sont arrivés,
» je ne voyois que l'homme dans le mas-
» que que j'ai couru défendre, & ce
» n'est qu'après le succès que j'ai reconnu
» le fils du ministre.

» Voyez, mon neveu, la reconnois-
» sance que vous me devez, de vous avoir
» fait aprendre à tirer des armes. Il faut
» cultiver le ministre, aller à Versailles,
» le presser, nous en aurons besoin, j'ai
» justement dans la tête des vues pour
» lesquelles il me sera nécessaire.

» Pendant votre absence, » continua
Fierval, » j'ai aussi travaillé pour vous.--
» Comment, Monsieur? -- Oui je vous
» ai ménagé le mariage le plus avanta-
» geux. -- Mon dessein, Monsieur, n'est
» cependant pas de songer encore de si-
» tôt à un établissement. -- Je ne vous
» demande pas quel est votre dessein, je
» sçais ce qu'il vous faut, & je ne vous
» laisserai pas manquer un parti de soixan-
» te mille livres de rente.

» Cette fortune est assurément, Mon-

» ſieur, fort au-deſſus de ce que je puis
» jamais eſpérer ; mais ce bien, tout im-
» menſe qu'il eſt, ne ſuffit pas, je crois,
» au bonheur : un penchant réciproque,
» de la conformité dans les goûts, dans
» les caractéres ſont encore plus eſſentiels
» que les richeſſes pour la félicité d'un
» honnête-homme qui ſe marie. -- Celle
» dont je vous parle a certainement tout
» ce qui peut attacher un galant-homme,
» j'ai donné ma parole, & vous l'épouſe-
» rez. -- Vous me permettrez, Monſieur,
» -- Non, Monſieur, je ne permets rien,
» les peines que j'ai priſes pour vous, les
» bontés que je vous ai toujours témoi-
» gnées devroient vous convaincre que
» les arrangemens que je prends pour
» vous, ſont pour le mieux, n'en par-
» lons plus : cela ſera. »

Dans ce moment, Madame Dormont qui venoit d'aprendre que Dorville étoit chez ſon oncle, ayant paſſé une robe à la hâte, ſe rendit dans l'apartement de Fierval, qui n'étoit ſéparé du ſien que par l'eſcalier.

» Hé bon jour donc, mon bel enfant,
» dit-elle à Dorville, en lui ſautant au
» col, ſçavez-vous bien que vous êtes un
» cruel garçon ? nous avons été depuis
» deux jours dans des inquiétudes !....
» qu'il a de belles couleurs !.... il faut
» être ſage, mon cher ami... & bien,

» Comte, lui avez-vous parlé ?

» Tout s'arrangera, Madame, répon» dit Fierval. -- Tant mieux, où avez» vous donc été, petit fripon, depuis » tant de tems. ? -- J'ai été contraint, » Madame, d'aller à Versailles. -- Bon, » reprit-elle ; à Versailles, pendant que » nous étions sur les épines.... le petit li» bertin, c'est un prétexte.... il n'y a que » le mariage pour le ranger.... il est réel» lement charmant.... allez mon poulet, » nous vous remettrons dans le bon che» min. »

Dorville qui étoit instruit de l'intimité de la liaison de Madame Dormont avec son oncle, ne sçavoit que penser des agaceries qu'elle lui faisoit : il crut que c'étoit elle qui avoit proposé à Fierval quelque femme de sa connoissance pour lui. Il étoit suspendu entre la reconnoissance que sa bonne volonté méritoit en ce cas, & l'humeur que lui donnoient des propositions de mariage, dans les dispositions où son cœur étoit alors pour Sophie.

Dans ce moment de trouble, il balbutia quelques mots qu'elle prit pour un remerciement.

Ah ça, dit-elle en s'asseyant auprès du feu, & faisant placer Dorville entre son oncle & elle, » puisque Fierval vous a » parlé, mon cher ami, il n'est pas ques» tion de traîner les choses en longueur ;

» le bien vous convient sans doute. »

Le bien, répondit Dorville, » passe » certainement mes espérances : mais c'est » ce que je considére le moins, un carac» tére doux & franc, un esprit aimable » & simple, & une conduite respectable » sont ce qui pourroit me flatter le plus.

» L'aimable enfant ! reprit-elle, il » m'enchante : oui, mon ami, vous trou» verez tout cela.

» Assurément, dit Fierval, & Dor» ville doit s'en raporter à mon choix.

» Qu'il est bien fait ! » continua Madame Dormont, fixant ses petits yeux noirs sur Dorville, & s'agitant dans son fauteuil, » quand ferons-nous la nôce ? » il faut brusquer les mariages ; ce sont » ceux qui réussissent le mieux.

» Il faut du moins, reprit le Marquis, » » se donner le tems de voir si les partis » se conviendront ; peut-être mes dé» fauts... -- Je ne vous en trouve aucun, » & nous pouvons conclure. -- Vous me » voyez d'un œil trop indulgent, Mada» me, & je pense que celle dont il s'agit » pourra me traiter moins favorablement. » -- Est-ce qu'il perd l'esprit ? -- Non, » Madame, je me rends justice.

» Pardonnez, Madame, » dit alors Fierval, » quand vous êtes arrivée, je » ne lui avois parlé que de la fortune de » la future, sans lui nommer la personne ;

» c'eſt la cauſe de ſon indéciſion : mais » elle doit ceſſer dès qu'il ſçaura que c'eſt » vous-même dont il eſt queſtion.

» Quoi ? Madame ! » reprit Dorville » d'un air ſurpris.-- Oui, mon petit Roi, » moi-même, je n'ai pu te voir ſans t'ai- » mer, ma fortune peut te rendre heu- » reux & je te l'offre avec ma main.-- Votre main ! Madame, vous n'y ſongez » pas. Il n'eſt pas poſſible.

» Madame, » interrompit Fierval, » veut bien vous ſacrifier les avantages » qu'elle pourroit trouver dans une autre » établiſſement, & vous pouvez lui en » faire vos remercimens.

Qu'on ſe peigne, s'il eſt poſſible, la poſition & l'embarras de Dorville : ſe voyant harcelé auſſi vivement par une femme dont il ſçavoit la conduite avec ſon oncle, & preſſé par ce même oncle qui, par ſon ton abſolu, avoit pris ſur lui dès ſa plus tendre jeuneſſe un empire ſi deſpotique qu'il n'avoit jamais oſé lui réſiſter.

Il auroit bien voulu pouvoir s'eſquiver pour éviter de faire une réponſe préciſe, mais Madame Dormont n'étoit pas femme à lâcher ſa proye ; étant donc forcé de parler : » je ne puis.... » Madame, » dit-il, revenir de ma ſurpriſe ni conce- » voir.... -- Ni concevoir ſon bonheur ; » s'écria-t'elle avec tranſport, » ſa timi- » dité eſt un mérite de plus : à ſon âge....

» avec cette figure.... ah ! la tête m'en
» tournera : embraſſe-moi encore mon
» poulet ; » & ſans qu'il pût s'en défendre, elle le ſerra dans ſes bras, & l'aſſomma de huit ou dix baiſers auſſi bruyans que donnés avec rapidité.

Il n'en auroit pas été quitte à ſi bon marché, ſi le bruit que fit un laquais en entrant, ne l'eût forcée de lâcher priſe.

Ce domeſtique aportoit à Dorville une lettre qu'un poſtillon du Vicomte Dolban venoit de lui remettre & dont il attendoit la réponſe ; il l'ouvrit avec précipitation & y lut :

» Je vous attends avec impatience chez
» mon pere : il s'agit d'une affaire des plus
» importantes pour votre avancement ;
» partez ſans différer ; je ne vous en di-
» rai pas davantage, je veux vous ména-
» ger le plaiſir de la ſurpriſe.

Le Vicomte Dolban.

Je ne puis exprimer le plaiſir que cauſa cette lettre au Marquis.

Outre les eſpérances qu'elle lui donnoit du côté de ſon ambition qu'il voyoit prête à être ſatisfaite, elle le tiroit des griffes de ſon amante ſurannée, & lui donnoit le tems de méditer ſa réponſe.

Il monta précipitamment chez lui pour s'habiller, ayant donné ſes ordres pour qu'on attelât ſa chaiſe.

Fierval quitta un moment Madame

Dormont, en lui promettant de la rejoindre presque aussi-tôt; & il monta dans l'apartement de son neveu auquel il dit : » il faut profiter, Monsieur, de la chaleur de la reconnoissance du ministre, » avant que l'obligation que nous a son » fils s'efface de sa mémoire. A la Cour, » il est rare que l'on garde long-tems le » souvenir d'un service; voici le moment, » il ne faut pas le laisser échaper. Je » compte aussi profiter, Monsieur, de » la bonne volonté qu'on me témoigne, » & je vais....

» Voici, interrompit Fierval, ce qu'il » faut demander : le commandement de » T*** est vacant depuis six mois que le » titulaire a été obligé de fuir chez l'étranger pour des raisons trop longues » à détailler ; la Cour a différé jusqu'à ce » moment à y nommer : cette ville est à » portée de mes terres, & cette place fort » à ma bienséance : il faut, Monsieur, » que vous la demandiez pour moi.

» Mais, Monsieur, » répondit Dorville, » n'est-ce pas dépouiller un infortuné ? puisque la Cour a différé jusqu'à » ce moment à remplir cette place, elle » veut sans doute donner le tems, à celui qui l'occupoit, de se justifier. -- Je » m'attendois en vérité, Monsieur, à » plus de zèle & de reconnoissance de » votre part. Quand il a été question de

» votre éducation, de vous placer, on
» ne m'a jamais vû héſiter, j'ai tout fait
» pour vous : à preſent le hazard, ou plu-
» tôt la bonté que j'ai eue de vous rapel-
» ler à Paris paſſer le quartier d'hiver,
» vous procurent une faveur que vous
» pouvez employer pour vous acquitter
» du moins un peu, envers moi; & vous
» ne daignez pas.... -- Hé, Monſieur, le
» puis-je? & devez-vous me faire un cri-
» me d'une délicateſſe que vous approu-
» veriez dans tout autre? -- Je connois
» à preſent votre cœur, reprit Fierval,
» un peu de faveur vous enyvre; vous
» croyez pouvoir vous paſſer de moi, &
» votre reconnoiſſance ſe taît dès que vous
» croyez que je vous ſuis inutile; détrom-
» pez-vous, Monſieur, vous aurez enco-
» re beſoin de moi.... refuſer de dire un
» mot au miniſtre pour ſon oncle, ſon
» bienfaiteur.

En diſant ces derniers mots, il ſe pro-
menoit à grands pas dans la chambre de
Dorville, en ſe mordant les lévres, & ſes
yeux pétillant de colere.

» Vos reproches, » répondit le neveu,
» me ſont d'autant plus ſenſibles, Mon-
» ſieur, qu'ils ſont peu mérités; diſpoſez
» de moi, de ma fortune, ſi vous croyez
» que vos bienfaits exigent ce retour; mais
» dois-je, mais puis-je vous ſacrifier les
» intérêts d'un tiers que je ne connois

» point, qui se trouve dans l'adversité &
» que la Cour jusqu'à present a bien voulu
» épargner ? -- Un tiers inconnu vous
» est donc plus cher que votre oncle, &
» vous préférez ses intérêts aux miens ! je
» voulois bien, pour vous trouver moins
» coupable, vous supoſer quelques liaisons
» d'amitié avec Francourt. Mais
» non, c'est le mauvais cœur seul qui parle ;
» & vous craignez de montrer le
» moindre zèle pour moi. Je ne m'attendois
» pas à tant d'ingratitude.

» Ah, Monsieur ! repartit Dorville,
» qu'osez-vous dire? .. Dieux :... que vais-je
» faire ! n'importe, je vous céde, mon
» cœur y répugne, & le Ciel m'est témoin
» que c'est malgré moi. Parlez,
» qu'exigez-vous ?

» Que vous demandiez pour moi, reprit
» Fierval, le commandement de T***
» vaquant par la fuite de Francourt ; voilà
» tout, & je me flatte que vous l'obtiendrez,
» si vous vous y employez avec
» le zèle que vous me devez ; adieu, je
» rejoins Madame Dormont, pour l'entretenir
» dans ses dispositions favorables
» pour vous ; à votre retour, marquez-lui
» votre reconnoissance en des termes
» plus vifs & plus convenables.

Dorville vouloit répondre que sa bouche
ne pouvoit démentir son cœur, &
qu'il ne pourroit jamais se résoudre à cette

union ; mais Fierval étoit sorti précipitament sans attendre sa réponse.

Dans ce moment on vint avertir le Marquis que sa chaise étoit prête ; il y monta & partit pour Versailles où nous le laisserons aller, pour revenir à Madame Dormont auprès de laquelle Fierval vient de se rendre.

Ce voyage précipité pour Versailles lui donnoit de l'inquiétude, & le Comte pour la dissiper lui raconta l'avanture du bal & le résultat.

» Comment ? cela est trop heureux, » dit-elle, il aura sûrement un régiment, » quel plaisir d'être la femme d'un Colo- » nel !.... le pauvre enfant.... il est fait au » tour.... je serai présentée.... je ne me » sens pas d'aise !... qu'il est agréable pour » une femme de pouvoir aller à la Cour !

» Je sens & je partage votre joye assu- » rément, dit le Comte, mais je vous » avoue qu'il tarde pour la mienne, de » voir l'aimable Sophie. -- Ah ! vous la » verrez, mon cher, vous la verrez, j'i- » rai la prendre ce soir chez Madame de » Carlile, je ne veux plus qu'elle me quit- » te jusqu'au jour de nos mariages ; je » vais commander tout de suite un habit » de Cour à ma couturiére..... qu'on » déclame encore contre le bal : c'est » pourtant à cela que Dorville doit sa » fortune.

Ces propos & d'autres pareils occupérent long-tems Madame Dormont que Fierval quitta pour se rendre chez son homme d'affaires, auquel il dit de dresser le compte de la tutelle qu'il avoit eûe de Dorville, & d'enfler la dépense, & diminuer la recette, de sorte que, quoique Dorville eût quinze mille livres de rente que Fierval touchoit depuis dix ans, il se trouvât redevoir quarante mille francs à son tuteur.

L'homme d'affaires, quoique aussi peu scrupuleux que ses semblables, ne sçavoit comment s'y prendre pour une pareille opération ; mais les instructions que lui donna Fierval, aplanirent les difficultés & le forcérent de convenir qu'il avoit encore plus de ressources de chicane dans la tête, qu'il n'en avoit lui-même.

CHAPITRE IX.

Lettre anonime, terreurs & fuite de Sophie, charité Monastique.

MAIS revenons à Sophie ; de retour à son convent, elle eut à essuyer toutes les civiles importunités de la communauté.

Une personne qui a passé deux jours dans le monde doit, selon les Religieuses,

raporter un fonds de nouvelles inépuisable ; & comme dans les cloîtres c'est un grand plaisir de conter, on croit obliger l'arrivante en l'assommant de questions ; force fut à Sophie de les entendre, elles avoient l'air de partir plutôt de l'intérêt qu'on prenoit à elle, que de la curiosité de celles qui les faisoient : elle y satisfit de son mieux, avec cette politesse & cette douceur qui la caractérisoient, & elle se retira ensuite dans sa chambre.

Dès qu'elle y fut seule, elle se replia sur elle-même, s'aplaudit d'être sortie de chez sa cousine ; mais elle ne pouvoit se pardonner d'y avoir été.

» Ah ! mon pere, s'écrioit-elle douloureusement, que je suis à plaindre » d'être éloignée de vos conseils, foible, » sans expérience ; comment éviterai-je » les piéges de la séduction ? comment » repousserai-je la violence des méchans ? » malheureuse que je suis ! l'innocence de » mon cœur & la droiture de mes intentions sont mes seules armes ; suffiront-elles pour me conserver digne de » mes vertueux parens ? si du moins je » pouvois vous écrire, ô mon pere, vous » demander des regles de la conduite que » je dois tenir.... mais, hélas ! errant, » persécuté, contraint de vous cacher, » j'ignore & le lieu de votre retraite, & » le nom que vous y portez. O, Dorville,

» ville, généreux Dorville! vous n'avez
» rien fait en nous délivrant du persécu-
» teur de mon pere, si vous n'obtenez
» son rappel, si vous ne rendez ce véné-
» rable guide à ma jeunesse imprudente.
» Que dis-je, hélas! Dorville ignore
» mon sort, il ignore celui de mon pere...
» hé pourquoi ne l'en ai-je pas instruit?
» La candeur brille dans ses yeux; le cré-
» dit que son courage doit lui avoir pro-
» curé, l'auroit mis à portée de termi-
» ner nos peines.... hélas! je ne le rever-
» rai peut-être jamais. »

Telles étoient les réflexions de Sophie dans son couvent, elles l'occupérent toute la nuit. Le matin elle fut réveillée par une Converse, qui lui aporta un billet; elle l'ouvrit précipitamment, & y lût ce qui suit:

A Mademoiselle de Francourt.

» Une personne touchée de vos mal-
» heurs passés, & de ceux qui vous me-
» nacent, risque de vous donner un avis
» important, qui la perdroit si l'on sça-
» voit qu'il vient d'elle. La Cour est plus
» irritée que jamais contre le Comte de
» Francourt depuis la mort du Duc de
» K***, dont les parens ont découvert
» que le Marquis d'Orville étoit le meur-
» trier: on a sçû votre entrevue avec lui

» chez le fuiſſe des Tuilleries, & que de-
» là il eſt monté avec vous dans la même
» voiture, ce qui a fait préſumer que vous
» aviez été le mobile de cette affaire, j'i-
» gnore, ce qui en eſt ; mais ſur ces pré-
» ſomptions qui ſont fortes, on a obtenu
» un ordre pour vous faire arrêter, le
» Marquis Dorville l'eſt déja, il ne vous
» reſte aucun autre parti à prendre que
» de ſortir de Paris à l'inſtant, & de vous
» aller cacher dans quelque couvent de
» Province ſous un nom ſupoſé juſqu'à
» ce que cette affaire ſoit aſſoupie, ſi ja-
» mais elle peut l'être.

Cette lettre fut un coup de foudre pour Sophie. » Que vais-je devenir ? s'écria-t'elle en fondant en larmes, » la calom-
» nie oſe me pourſuivre juſques dans cette
» retraite. Funeſte bal ! ô Dieu ! voyez
» ma douleur, donnez-moi la force de
» la ſupporter.... Dorville arrêté !.... voi-
» là donc le prix de ſa généroſité ! on le
» ſoupçonne d'un complot odieux ! quel-
» le injuſtice !.... on m'accuſe d'être ſa
» complice !.... que dis-je ? de l'avoir por-
» té à un aſſaſſinat ! juſte ciel ! quel aſyle
» reſte donc ſur terre à l'innocence ? O
» mon pere ! je m'étois donc flattée vai-
» nement de voir ceſſer vos malheurs.
» Votre ennemi, de ſon tombeau nous
» pourſuit encore.

Elle étoit baignée de pleurs ; ſes ſan-

glots lui coupoient la parole, elle relisoit sans cesse la fatale lettre; » il faut bien » se résoudre, » reprit-elle avec fermeté après quelques momens de silence, » cé- » dons puisqu'il le faut; fuyons, peut- » être le sort se lassera de me persécuter. »

Alors elle se hâta d'emballer les vêtemens qui lui étoient les plus nécessaires, elle envoya chercher un carrosse, & passa chez la Supérieure, qui la connoissant très-sage & très-retirée depuis qu'elle étoit dans la maison, ne fit pas difficulté de la laisser sortir pour faire quelques emplettes qu'elle prétexta avoir à faire.

Elle monta précipitamment dans sa voiture avec son ballot. Le cocher à qui elle n'avoit pas dit où elle vouloit aller, le lui demanda, elle ne sçavoit que répondre. » Hors de Paris, s'écria-t'elle, » hors » de Paris, & au plutôt. -- Hors de Pa- » ris est bien-tôt dit; mais ne m'indique » pas la route: est-ce à Chaillot, à Saint » Denis, à Pantin que vous voulez aller? » je ne peux pas deviner. -- Au plus loin » mon ami. -- Saint Denis est le plus loin. » Hé bien, vas-y... arrête: y a-t'il un » couvent? Hé mardi! manque-t'on de » cela? on ne voit par-tout que Moines » & Moinesses. En ce cas, marche mon » enfant, je n'y serai jamais assez tôt.

Le fiacre appuye du fouet & de la langue ses chevaux étiques, & au bout de

près de deux heures il arrive à Saint Denis.
» Où voulez-vous descendre, Made-
» moiselle ? -- Au couvent. -- Auquel ?
» si vous voulez voir le trésor, c'est plus
» loin, chez les Peres. -- Hé non. -- Hé
» bien, en voici un de Religieuses ; est-
» ce pour y rester ? -- Oui, » dit-elle en
le payant généreusement. -- » Grand
» merci, Mademoiselle ; c'est pourtant
» bien dommage qu'une aussi belle enfant
» s'enferme dans un cloître. »

Sophie prit son paquet, entra dans la cour, & demanda à parler à Madame la Supérieure. -- » Elle est bien Abbesse
» pour vous, peut-être, » répondit brusquement une vieille Touriere.

» Je me suis trompée, reprit Sophie. »
» Je voudrois parler à Madame l'Abbes-
» se. -- A la bonne heure : elle est à pré-
» sent au parloir de Sainte Brigitte, vous
» n'avez qu'à y monter : c'est par-là. »

Sophie, qui, jusqu'à ce moment ne s'étoit occupée que de l'idée d'échapper à la persécution que la lettre qu'elle avoit reçue lui annonçoit, ne s'étoit pas préparée à ce qu'elle devoit dire à l'Abbesse ; & la franchise de son caractére ne lui permettoit pas d'être sans embarras, dans cette circonstance, où la nécessité de ne pas être connue lui imposoit la loi de forger une histoire, & de se supposer un nom.

Elle étoit encore dans cette confusion d'idées, lorsqu'elle entra dans le parloir.

L'Abbesse s'y entretenoit avec une femme âgée, mise assez proprement pour une bourgeoise ; dont la phisionomie annonçoit un bon cœur, & cette phisionomie ne mentoit pas.

Quant à l'Abbesse c'étoit une femme d'environ cinquante ans : elle étoit grande & séche, un front pointu, de petits yeux bruns & enfoncés, un grand nez aquilin, qui n'auroit pas fini si son menton ne se fût opposé à son prolongement, une bouche vaste & demeublée formoient son visage qu'un parchemin jaunâtre & livide recouvroit. Elle étoit malheureusement fille de condition, & l'orgueil de son nom joint au dépit d'avoir été forcée de prendre le voile, pour assurer une plus grande fortune à son frere, avoit rendu son caractére fort analogue à sa figure : il est vrai que la nature l'y avoit merveilleusement préparé. La dignité d'Abbesse, qui, depuis lui avoit été conférée, avoit encore ajouté une teinte à son humeur hautaine.

Par malheur pour Sophie, tout cela étoit écrit sur la mine de la Religieuse, & ne contribuoit pas peu à redoubler le trouble qu'elle sentoit déja en entrant.

» Que veut cette fille ? » dit aigrement l'Abbesse à Sophie qui n'osoit lever

les yeux, & qui méditoit ſon compliment.

» Madame, » reprit modeſtement celle-ci, quoique déconcertée : » je viens
» implorer de votre bonté un aſyle con-
» tre la perſécution. »

» Ce début promet, » reprit ſéchement la Religieuſe, » voyons ; de quoi
» eſt-il queſtion ? qui vous perſécute ? --
» Des parens barbares & injuſtes veulent
» forcer mon inclination. -- Vous n'êtes
» pas la premiere : après. - Ayant tenté
» inutilement tout ce que je croyois pou-
» voir les fléchir, & les empêcher de me
» ſacrifier par un mariage que je crains
» plus que la mort, j'ai pris ce matin le
» parti de fuir & de me mettre à la merci
» de votre charité. -- Fort bien. Made-
» moiſelle croit qu'il n'y a qu'à déſobéïr
» à ſes parens & venir ſe jetter dans une
» maiſon religieuſe, qu'on s'empreſſera
» de la recevoir ſans ſçavoir qui elle eſt,
» ni qui payera ſa penſion ; ah ! ſi nous
» recevions ſans examen toutes celles qui
» ſe plaignent de leur famille, nous ne
» manquerions pas ſûrement de penſion-
» naires. -- Quant au payement de ma
» penſion, Madame, je diſſiperois aiſé-
» ment vos inquiétudes. »

» C'eſt quelque choſe, répondit l'Ab-
» beſſe en ſe radouciſſant ; ſa figure m'a
» prévenue dès l'abord, » ajouta-t'elle en s'adreſſant à Madame Dumont, (c'eſt

le nom de la femme qui étoit avec elle quand Sophie étoit entrée.)

» Mademoiselle » répondit celle-ci, » est assurément intéressante, & l'on est » forcé de prendre part à son sort dès » qu'on la voit.

» Il faut sçavoir votre nom, reprit » l'Abbesse ; » nous ne recevons ici que » des filles de condition, ou du moins » d'honnêtes bourgeoises.

» Sans pouvoir me vanter d'une illus- » tre naissance, » répondit Sophie en rougissant, » j'espére ne point faire honte à » mes compagnes. --- Tout cela ne dit » point votre nom. Madame je m'appel- » le.... -- Comment ? -- Duchemin, » dit Sophie en baissant les yeux, son ame pure ne pouvant supporter même l'idée d'un mensonge aussi innocent, --- Duchemin ! est-ce de la rue Saint-Martin? » Sophie troublée répondit oui machi- » nalement.

» Comment, s'écria l'Abbesse, & vous » osez vous proposer ici ! la fille d'un » homme qui n'a rien ! laissez-moi, pe- » tite impudente, & ne mettez jamais » les pieds dans ma maison.

Qu'on juge de l'étonnement de Sophie à ces mots ; elle étoit bien loin de penser que la personne dont elle avoit pris le nom au hazard, fût connue de cette religieuse & que son pere eût fait une faillite,

» O Ciel ! s'écria-t'elle, que vais-je de-
» venir ? suis-je donc faite pour de pareils
» traitemens ? à qui avoir recours ?

» Je crois qu'elle raisonne, reprit l'Ab-
» besse, Madame Dumont, faites-la sor-
» tir, je vous prie.

» La violence n'est pas nécessaire, Ma-
» dame, » répartit fiérement notre belle affligée, le dépit & l'indignation lui rendant toute sa fermeté, » dès que l'inno-
» cence & l'infortune n'ont point de droits
» sur votre cœur, & qu'un injuste mé-
» pris y remplace la charité que je croyois
» devoir y trouver, rien ne me retient
» plus ; il ne me reste que le regret de
» m'être abaissée à demander des secours
» à une personne aussi peu digne de m'o-
» bliger, & elle sortit.

L'Abbesse fut confondue de la vigueur de cette réponse, & la bonne Madame Dumont, soit par bonté d'ame, soit par curiosité, suivit Sophie.

» Un moment, ma belle enfant, lui
» cria-t'elle, un moment : » Sophie s'ar-
» rêta ; quand elle l'eut rejointe, » Vo-
» tre embarras, continua-t'elle, m'a tou-
» chée jusqu'au fond de l'ame : je ne suis
» pas riche & mon bon cœur est retenu
» par le défaut d'opulence ; si cependant
» vous voulez accepter pendant quelques
» jours une retraite dans ma maison ; au
» lieu de richesses, vous y trouverez

» l'honnêteté, je vis seule & retirée, on
» ne vous y découvrira pas ; & vous au-
» rez le tems de vous retourner pour
» chercher un autre asyle, ou pour vous
» raccommoder avec vos parens.

» Ah ! Madame, ah mon ange tutelai-
» laire ! » répondit Sophie en l'embras-
sant » que de graces j'ai à vous rendre !...
» je tâcherai de ne vous pas être à char-
» ge.... je vous suis... »

Pendant le court trajet du couvent chez Madame Dumont, Sophie fit à cette bonne femme, tous les remerciemens que son cœur lui dicta, & ce cœur étoit sensible.

CHAPITRE X.

Repas frugal, Histoire de Dorville, neuvaine.

ETANT arrivées à sa maison, Madame Dumont fit entrer sa nouvelle hôtesse dans une chambre basse, dont les meubles quoiqu'extrêmement simples charmoient l'œil par leur propreté, un cabinet étoit attenant ; la cuisine se trouvoit de l'autre côté de l'allée, avec un petit réduit à côté, où logeoit la servante de la bonne vieille.

» Voilà tout mon logement, » dit-elle

le à Sophie en le lui montrant, » si vous
» voulez vous contenter du petit cabinet,
» vous n'y serez vue de personne qu'au-
» tant que vous le voudrez. Mais il se
» fait tard ; vous n'avez peut-être pas dî-
» né. Babet, » cria-t'elle à sa servante,
» mettez la table & deux couverts... vous
» trouverez mon ordinaire frugal, mais
» il est salubre : »

Babet obéit, & servit diligemment un bon potage, qui fut suivi d'un petit bouilli, & pour le dessert quelques fruits & du fromage. La bonne femme, avec cordialité, fit à son hôtesse les honneurs de sa table. Sophie enchantée de son bon cœur, y répondit avec ces graces naturelles qui donnent tant de prix aux moindres politesses.

Madame Dumont à qui son hôtesse plaisoit de plus en plus, pour ne pas laisser tomber la conversation, entama le recit de son histoire. La bonne femme aimoit à parler.

Elle remonta jusqu'au tems où sa figure lui avoit procuré des adorateurs ; ses yeux à ce ressouvenir pétilloient encore de joye, elle fit en passant le détail des propositions avantageuses que sa vertu lui avoit fait rejetter ; elle en prit occasion de faire l'éloge de la sagesse, (la morale est le fort de la vieillesse,) elle en vint ensuite à l'histoire de son mariage, & des enfans qu'elle

avoit eûs ; elle pleura ceux que la mort lui avoit enlevés, & fit l'éloge d'un fils qui lui restoit seul.

Sophie que ce long recit n'avoit pas fort amusée, mais qui cependant prenoit intérêt au sort de Madame Dumont, à cause de l'honnêteté de ses procédés, lui demanda ce que faisoit alors son fils.

» Il pourroit être mieux, répondit la » vieille, s'il avoit voulu quitter son maî- » tre pour prendre quelque emploi; mais » aussi ce Marquis Dorville est si aima- » ble, si doux, si bon qu'il y a plaisir à » vivre avec lui. -- Est-il attaché au Mar- » quis Dorville? Oui vraiment, Made- » moiselle, il est son valet de chambre.... » mais est-ce que vous connoissez ce Sei- » gneur? » -- Je l'ai vû une fois, répondit Sophie en baissant les yeux. -- » Hé » bien convenez qu'il est charmant.... » mais c'est son caractére, c'est son cœur » qu'il faut connoître.

» Pourriez-vous m'instruire de ce qui » le regarde? » dit alors Sophie d'un ton d'intérêt que le desir de conter une histoire empêcha la bonne Dumont de remarquer.

» Assurément, repartit celle-ci. Il y a » dix ans que mon fils est avec lui, & » j'en dois sçavoir quelque chose.... mais » prenez encore un petit doigt de vin; » quand on a eu du chagrin, cela ranime:

» Sophie la refusa avec honnêteté, la » vieille s'en versa, but & commença » ainsi l'histoire de Dorville. *

Monsieur Dorville est fils du Comte Dorville qui, n'ayant que cet enfant, ne put non plus que sa femme se déterminer à le perdre de vue, ils lui donnérent chez eux la meilleure éducation possible.

Le Comte qui avoit beaucoup d'esprit, avoit l'œil sur les maîtres, & dirigeoit les études de ce cher enfant; sa femme sœur du Comte de Fierval....

» Il est neveu du Comte de Fierval : » interrompit vivement Sophie, sans avoir eu le tems de démêler ses idées. » -- Oui » vraiment, mais c'est un singulier hom- » me celui-là; nous en parlerons bien- » tôt. »

Sophie qui se ressouvenoit d'avoir vu Fierval chez sa tante avec laquelle il paroissoit fort lié, redoubla d'attention.

Madame Dorville, continua la Dumont, adoroit son fils dont les progrès dans tout ce qu'on lui enseignoit faisoient

* On prie le lecteur de ne pas être surpris si le style de ce recit & les réflexions dont il est semé, paroissent peu càdrer avec le caractère & l'education de Madame Dumont; on auroit craint de le rebuter, si on avoit rendu mot pour mot les discours de cette femme qui, quoique d'un fort bon caractère, a le malheur d'être conteuse fatiguante & prolixe à l'excès, l'auteur a pris la liberte de se mettre à sa place & de lui faire parler son style.

l'admiration de tout le monde; mais l'excès de sa tendresse lui faisoit trop montrer son contentement; les domestiques de la maison singes de leur maîtresse, ne tarissoient pas sur l'éloge de l'enfant, qu'ils enyvrérent de flatteries.

L'orgueil se glissa bien-tôt dans ce jeune cœur, & il se crut un petit prodige sur la parole de ces domestiques. Son respect pour ses parens, car il a toujours eu le cœur excellent, l'empêchoit de donner devant eux carriére à sa petite vanité, & par conséquent, ils n'étoient pas à même d'y aporter remede.

En aprochant de l'adolescence, ses études furent dirigées sur des objets plus sérieux & il y réussit aussi bien que dans les premieres.

A peine eut-il atteint sa quinziéme année qu'il entra au service: il joignit le régiment de *** où son pere avoit obtenu une lieutenance pour lui. Ce fut alors, comme je lui ai entendu depuis dire à lui-même, que son amour-propre eut d'abord à souffrir.

Plein des louanges qu'on lui avoit prodiguées, il s'attendoit que son mérite alloit trouver dans ce corps de nouveaux admirateurs, & que ses camarades prendroient avec lui le ton de prevenances qu'employoient d'ordinaire tous les amis de ses parens.

La place de Junior, & ses prérogatives lui parurent étranges ; il crut qu'on plaisantoit, il voulut persister. Mais ce jargon leger né dans les coulisses, & qui peut quelquefois réussir dans la société de quelques évaporées trop futiles pour soutenir une conversation conséquente, ne prit pas vis-à-vis de ses camarades qui suposérent dès-lors qu'il n'étoit qu'un fat ; on lui battit froid, & il s'en affligea.

Il se trouve dans tous les corps, de mauvais sujets qui ne pouvant faire de liaisons avec ceux de leurs camarades qui les connoissent, sont à l'affût des nouveaux débarqués dont ils comptent pouvoir abuser l'inexpérience. Deux de cette espéce s'attachérent à Dorville, comptant en tirer parti. Dans l'abandon où il se trouvoit, il se livra à eux ; & la froideur que ses autres camarades lui témoignoient en augmenta. Il y avoit près d'un mois qu'il étoit dans cette triste position, quand le baron de Brillancourt son cousin, que ses parens lui avoient destiné pour Mentor, arriva ; quelques affaires l'avoient retenu jusqu'alors ; il fut surpris de la façon dont Dorville étoit avec le corps, il tacha d'en pénétrer la cause, & s'en étant informé, il s'efforça de justifier son jeune cousin & de le retirer de la société dans laquelle le désœuvrement l'avoit jetté.

Il parla en particulier à Dorville qui

lui raconta ſes chagrins, en exaltant ceux qui avoient eu pitié de lui & dont il s'étoit fait des amis.

Les leçons que Brillancourt lui donna à cette occaſion, auroient été infructueuſes ſans un incident qui ouvrit les yeux du jeune homme.

Ses prétendus amis paſſoient un jour en revue, dans leur chambre avec lui, ceux de leurs camarades qui leur déplaiſoient le plus, & lui demandoient ce qu'il en penſoit : enchanté de faire briller ſon eſprit par quelques épigrammes, (c'eſt le défaut de la jeuneſſe ;) il s'égaya dans les portraits qu'il en fit.

Ces lâches, comptant ſe venger du mépris que l'on avoit pour eux, firent courir ſous le nom de Dorville ces propos, auxquels ils ajouterent tout le venin de groſſiereté que la mauvaiſe éducation peut répandre. Ces propos parvinrent de bouche en bouche, à ceux qu'ils intéreſſoient.

Le jour même, le Régiment étant aſſemblé pour un exercice, ces Officiers s'aprocherent de Dorville l'un après l'autre, & lui ayant répété ces propos, lui dirent qu'ils en vouloient avoir raiſon, & qu'ils le corrigeroient du goût des épigrammes.

Dorville déſeſpéré, moins du nombre d'affaires qu'il ſe voyoit ſur les bras, que de la perfidie de ceux qui les lui ſuſci-

toient, répondit aux offenſés : » Si j'ai » tenu ces diſcours, Meſſieurs, je » vous en dois, ſans doute, faire rai» ſon ; mais je vous demande juſqu'à » demain pour m'en juſtifier : je ne me » cacherai pas. » On crut ces mots dictés par la crainte, & on lui tourna le dos.

L'exercice fini, il court trouver celui de ces faux amis qui avoit le plus excité, & le plus aplaudi ſes plaiſanteries ; &, ſous prétexte d'une promenade, l'ayant attiré dans un lieu écarté, il lui dit alors : » Vous m'avez tendu le piége le plus » odieux ; mon défaut d'expérience m'y » ayant fait tomber, vous avez eu la lâ» cheté de divulguer avec les traits les » plus noirs, les propos que vous-même » m'aviez forcé de tenir, & je me vois » chargé de la haine de mes camara» des ; il faut que vous m'en faſſiez rai» ſon tout à l'heure, & il mit l'épée à la » main.

Son adverſaire voulut tourner l'affaire en plaiſanterie ; mais Dorville n'écoutoit plus rien & le preſſoit.

» Je ne veux pas, » dit ce lâche, » me couper la gorge avec mon meilleur » ami : tu n'as qu'à dire ce que tu veux » que je faſſe pour te ſatisfaire, & j'y » conſens. »

» Hé bien, » dit Dorville. » Suivez» moi ſur la place, où tous les Officiers

» se rassemblent pour l'ordre, & avouez
» que c'est vous qui m'avez suggéré les
» imprudences qui me sont échapées, &
» que vous les avez envenimées encore
» en les raportant. -- Mais, il n'est pas
» possible.... -- Ou faites-le, ou l'épée à
» la main. »

Le malheureux, tremblant consentit à tout.

Ils arrivent sur la place. Messieurs, » dit Dorville à ceux dont il avoit mal parlé, & aux autres Officiers, » je ne viens
» point nier d'avoir tenu les propos qu'on
» vous a raportés : je viens vous dire seu-
» lement qu'on les a envenimés, après
» m'avoir en quelque façon forcé de les
» tenir. Je veux me justifier de l'inten-
» tion, & me rendre digne par là de
» vous en faire raison. Allons, Mon-
» sieur, » continua-t'il en s'adressant à celui qu'il amenoit ; » faites à ces Mes-
» sieurs le raport fidèle de ces propos,
» & de ce qui y a donné lieu. »

Il hésita : » est-ce ainsi, » continua Dorville, » que vous tenez parole ? du
» moins vous resterez, » ajouta-t'il en l'arrêtant par le bras, » pour entendre
» le recit de votre perfidie, & de mon
» imbecile crédulité. » Il raporta alors exactement toute leur conversation :
» Voilà mes torts, Messieurs, je vous
» ai manqué ; ce malheureux en est la

» cauſe, & je ſuis prêt à vous ſatisfaire. »

Un des Commandans du corps s'aprochant par hazard, ordonna ſur le champ les arrêts à Dorville & à ſon perfide ami, pour avoir le tems d'aprofondir l'affaire.

Dorville s'y rendit, après avoir aſſuré d'un clin-d'œil ceux qu'il avoit offenſé, qu'il ſeroit à eux dès qu'il ſeroit libre.

Il y reſta huit jours, au bout deſquels il reçut ordre d'en ſortir & de ſe rendre chez le Colonel.

» Je vous ai laiſſé, Monſieur, » dit ce reſpectable Chef, » le tems de faire » de ſérieuſes réflexions ſur la legéreté » de votre conduite, & ſur votre mau- » vais choix dans vos liaiſons. La fran- » chiſe & l'honneur ſont les regles du » vrai militaire; la politeſſe doit le carac- » tériſer ; & le ſel d'une épigramme ne » doit jamais l'engager à ſacrifier les » égards qu'il doit à ſes camarades. Nous » avons été contens, le Corps & moi, » de la conduite que vous avez tenue de- » puis votre faute, pour la réparer ; ſui- » vez-moi, » ajouta-t'il en paſſant dans une autre piéce où étoient plus de vingt officiers, entr'autres ceux dont Dorville avoit mal parlé : » Meſſieurs, continua- » t'il, voilà un ami que je vous preſen- » te : de mauvais conſeils ont pû l'éga- » rer ; mais je ſuis caution de la droiture

» de ses sentimens, & de la fermeté de
» son cœur. » Il les fit embrasser, & jamais réconciliation ne fut plus sincére.

Alors Dorville aprit que celui qui l'avoit si lâchement trahi venoit d'être renvoyé honteusement, & que le tems des arrêts de Dorville n'avoit été prolongé que pour qu'ils ne se rencontrassent pas.

Sophie ne put s'empêcher de faire l'éloge de la conduite de Dorville dans cette circonstance.

La bonne femme, après avoir repris haleine, continua son recit.

Le plaisir qu'il eut de se voir alors aussi bien venu dans son Corps, fut cruellement traversé par la nouvelle qu'il reçut de la mort de son pere; sa mere ne survécut que quinze jours à cette perte. Il faut connoître la bonté de son cœur pour se former une idée vraie de la douleur qu'il en ressentit. Le choix que sa famille fit du Comte de Fierval pour le nommer son tuteur, ajouta encore à l'amertume de ses regrets. La douceur de son caractere a été mise à de rudes épreuves par la hauteur & la dureté de son oncle: mais il ne s'est jamais écarté du respect qu'il croit devoir au frere d'une aussi digne mere, quoique je pense que du côté de la fortune, il ne lui rende pas une justice bien exacte: mais enfin, Monsieur Dorville a ses vingt-cinq ans, il faudra bien qu'on lui rende compte.

Depuis la mort de ses parens, il a obtenu une compagnie de dragons, & après plusieurs actions d'éclat, il a eu le bonheur à la fin de la derniere campagne, de soutenir à la tête de la troupe tout l'effort d'une colonne des ennemis ; mais dans la derniere charge qu'il a fait, couvert de sang & de blessures, il a été coupé par les ennemis, & pour éviter d'être fait prisonnier, il a eu recours à la vitesse de son cheval, qui l'a conduit à une petite ville de Hollande, où, en arrivant, il est tombé exténué, tant par le sang qu'il avoit perdu, que par l'extrême fatigue.

Heureusement un Français, qui, pour quelque affaire sans doute, s'y étoit réfugié....

» Un François réfugié ! interrompit » Sophie, sçait-on son nom ? -- Oui vrai» ment, il se nomme Germeuil. » Sophie soupira, & la vieille continua.

Ce François l'a retiré dans son obscur asyle, lui a donné tous les secours qui dépendoient de lui, &, par ses généreux soins, l'a mis en état de rejoindre son corps, où il a été reçu avec des transports de joie d'autant plus vifs, qu'on l'avoit crû tué, & que sa manœuvre avoit décidé la journée en faveur de l'armée Française.

La campagne a fini peu de jours après,

& il eſt revenu ; mais je ne ſçais s'il obtiendra quelque choſe de la Cour : il a l'ame noble, & ne ſçait pas employer les voyes obſcures & ſouterraines, par leſquelles on parvient d'ordinaire.

» Hélas ! quel prix il retire de ſes ſer-
» vices ! s'écria Sophie.

Que dites-vous ? repliqua la bonne Dumont ; lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ? en ſeriez-vous inſtruite ?

Sophie ne ſçavoit que répondre, & ſe repentoit de ſon exclamation indiſcrette ; la vieille devint plus queſtionnante, & notre belle affligée fut contrainte de lui dire, en pleurant amérement, qu'elle avoit apris qu'il étoit arrêté pour avoir tué un homme.

» Arrêté ! » répéta la bonne Dumont en ſe renverſant ſur ſa chaiſe, ſe tordant les bras & levant les yeux au ciel ; » un
» homme tué ! ah miſéricorde.... cela eſt
» affreux : & mon fils, que va-t'il deve-
» nir ? Mais cela eſt-il bien ſûr ?.... le
» pauvre jeune homme !.... mais vous
» pleurez auſſi.... ah ! que cela me donne
» bonne opinion de votre cœur !.... ſi
» vous le connoiſſiez comme moi.... J'ai
» l'ame déchirée.... je cours faire dire une
» neuvaine pour ſa délivrance. »

Sophie la laiſſa aller & reſta ſeule à ſe déſoler de ſes malheurs, de ceux de ſon pere & de ceux de Dorville, que le re-

cit de la Dumont lui rendoit encore plus cher. L'honnêteté de son hôtesse, & la bonté avec laquelle elle lui avoit donné un asyle, étoit la seule consolation qu'elle éprouvoit.

La bonne femme revint ; elles s'affligérent ensemble & soulagérent ainsi leur douleur : cette sensibilité de Sophie pour un infortuné, auquel la Dumont ne croyoit pas qu'elle prît intérêt, redoubloit l'affection de cette bonne femme pour sa jeune hôtesse.

Un soupé frugal, & de pieuses réflexions sur les secours inespérés que la Providence accorde souvent aux innocents persécutés, occupérent leur tems jusqu'à près de minuit qu'elles se separérent pour se mettre au lit. On pense bien que le sommeil de Sophie ne fut pas tranquille.

CHAPITRE XI.

Dorville obtient un Regiment ; rencontre d'un ancien militaire.

CEPENDANT Dorville, en arrivant à Versailles, avoit trouvé le Vicomte d'Olban qui passoit dans le cabinet de son pere, & qui l'y fit entrer avec lui.

» Le Roi, » lui dit ce Ministre, dès qu'il l'aperçut, » sur le compte que je lui

» ai rendu de vos services, vient, Mon»
» sieur, de vous accorder un Régiment
» de Dragons, allez, sans perdre de
» tems, remercier Sa Majesté, je vous
» attends ensuite à dîner, & nous parle-
» rons plus au long de ce qui vous con-
» cerne; sçachez seulement que j'ai mé-
» nagé votre bourse; votre Régiment
» n'est que de vingt mille écus, & vous
» aurez un mois pour trouver cette
» somme. »

Dorville pénétré de joie & de recon-
noissance, ne savoit comment l'exprimer.
» Allez remercier votre maître & le
» mien, » continua le Ministre: » nous
» nous reverrons; pour ce moment,
» j'ai quelques affaires indispensables,
» mon fils vous accompagnera. »

Ils sortirent donc ensemble, & le Vi-
comte trouva presque sur le champ le mo-
ment de présenter Dorville au Roi pour
le remercier. De-là ils revinrent chez le
Duc d'Olban, ce Ministre n'étoit pas en-
core visible, & le Vicomte après avoir
salué, avec cette noblesse affectueuse qui
lui gagne les cœurs, tous ceux qui at-
tendoient son pere, attira dans une em-
brasure de fenêtre le Marquis Dorville
pour l'entretenir de ses affaires.

Celui-ci comblé des bienfaits du Mi-
nistre, ne sçavoit comment entamer la
demande dont Fierval l'avoit chargé.

Le Vicomte qui s'aperçut de ſon embarras, lui en demanda la cauſe d'une façon ſi preſſante, que Dorville fut à ſon aiſe pour lui expliquer la demande de ſon oncle, la répugnance qu'il avoit à en être l'organe, & le ton avec lequel Fierval l'avoit exigé.

» Hé bien, dit le Vicomte, il faudra » le ſatisfaire, il y a quèlques mois que » cela auroit été difficile : quelques amis » de Francourt le croyant innocent, » ont alors remué ciel & terre pour em» pêcher qu'on ne nommât à ſon Com» mandement ; mais leur zèle paroît ral» lenti, & depuis il n'a rien produit » pour ſa juſtification. J'en parlerai, & » je me flate de réuſſir. »

Ils n'avoient pas parlé ſi bas, que le Baron de Clemard, vieil Officier dont les cheveux blanchis & le front cicatriſé annonçoient les longs & généreux ſervices, ne les eût entendus. Il lui échappa un geſte d'impatience & de douleur ; mais il ſe remit bientôt, & dès qu'il pût rendre la converſation générale. Il la fit rouler ſur les parties les plus ſublimes de l'art de la guerre, il fit nombre de queſtions à Dorville ſur les détails les plus épineux, & qui demandent le plus de génie & de préciſion dans cette noble profeſſion. Tout le monde étoit ſurpris de ce que cet homme d'ordinaire

taciturne

taciturne & réservé se développoit tant ce jour là. On ne fut pas moins étonné de la clarté & de l'éxactitude avec lesquelles Dorville résolvoit toutes les difficultés qu'il lui proposoit, tant d'intelligence de sagacité & de profondeur paroissant surnaturelles dans un militaire de son âge.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du Ministre, auquel on annonça l'instant d'après que le dîné étoit servi.

Pendant le repas, il adressa plusieurs fois la parole à Dorville, avec un ton de préférence qui fit bien des jaloux.

Quand on fut hors de table, le vieil officier s'approcha de Dorville, & le pria de l'entendre un moment en particulier; ils sortirent ensemble. » Vous commen- » cez avec éclat, Monsieur, dit le vieil- » lard, une carriere que j'ai couru cin- » quante ans avec honneur; vos talens » dont j'ai tâché de connoître la mesure » par les questions que je vous ai faites, » annoncent de grands succès; & je crois » que notre maître n'aura qu'à se louer » de vos services, & que la faveur où je » vous vois est bien placée; mais, Mon- » sieur, continua-t'il en le regardant fixement, & en élevant la voix, » mais » Monsieur, la bravoure & les talens » suffisent ils au militaire? la justice, la

» probité n'entrent-elles pas auſſi néceſ-
» ſairement dans ſon caractere ?-- Me
» ſoupçonneriez - vous d'en manquer ?
» répliqua Dorville ſurpris. Les aparen-
» ces ſont au moins contre vous. -- Mon-
» ſieur, vous m'offenſez.-- Non, Mon-
» ſieur, j'ai toujours ſçu repouſſer l'inju-
» re, mais jamais on ne me vit aggreſſeur :
» mon âge, mon expérience, une con-
» duite ſans reproches me donnent le
» droit de dire ce que je penſe ; vous êtes
» jeune, j'admire vos talens, & je veux
» vous épargner une injuſtice, écoutez-
» moi. »

Dorville, quoiqu'étonné de la dure franchiſe de ces propos, fut retenu par le reſpect que lui inſpiroient l'air de candeur & de nobleſſe, l'âge & les cicatrices du vieux militaire, il contraignit ſon dépit & l'écouta.

» Votre crédit, » continua le vieillard, » me paroît très grand ; employez-
» le à vous procurer des poſtes vacans ;
» ils ſeront bien remplis & votre ambi-
» tion eſt juſte. Mais ſans rougir, pou-
» vez-vous ſolliciter la ruine d'un hon-
» nête-homme perſécuté, pour élever
» ſur ſes débris un homme ſans talens &
» qui n'a jamais bien mérité de l'état ? »

L'impatience de Dorville parut alors dans ſes yeux. Le vieillard qui s'en aperçut, lui dit : » Calmez-vous, & ſouffrez

» que j'achéve. Connoissez-vous ce Fran»
» court dont vous avez demandé le gou»
» vernement pour votre oncle ? -- Non,
» Monsieur. -- Hé bien, aprenez que la
» vertu, la candeur, la droiture, la
» bravoure, l'intelligence, n'ont jamais
» été plus parfaitement réunies qu'en
» lui ; j'ai servi vingt ans sous ses ordres,
» il étoit le pere du soldat, l'ami de l'of-
» ficier ; le pays où nous faisions la guerre
» trouvoit en lui un protecteur contre
» l'éxaction des gens de plume & la vio-
» lence du soldat ; jamais il ne punit avec
» colere, & lorsqu'il châtioit pour le main-
» tien de la discipline, on voyoit sur son
» visage la tendresse de pere céder avec
» peine à la sévérité du chef. Et son bien
» & son sang ont été prodigués au ser-
» vice de l'état ; le cri public & la réu-
» nion des suffrages l'ont seuls élevés au
» rang qu'on veut lui ravir ; la brigue
» dont il ignora & méprisa toujours les
» sourdes pratiques, lui a suposé des cri-
» mes dont il seroit déja justifié, si la
» crainte d'être injustement arrêté ne
» l'avoit empêché de se montrer : le Duc
» de K*** son persécuteur vient de périr...
Le Duc de K*** !... interrompit vi-
vement Dorville. » -- Oui, le Duc de
» K***. Ce vénérable vieillard va repa-
» roître sans doute ; voulez-vous que son
» retour ne lui offre que la douloureuse

» image de sa gloire flétrie & de ses hon-
» neurs enlevés ? ah , Marquis , » continua le vieillard en le serrant dans ses bras , & l'arrosant de larmes , » vous
» avez l'ame élevée , elle est sûrement
» sensible ; renoncez à cet injuste dessein ;
» vous êtes fait pour mériter notre ad-
» miration ; soyez l'apui de la vertu gé-
» missante ; sacrifiez un moment les in-
» térêts de votre famille à ceux de ce gé-
» néreux vieillard, vous aurez pour ré-
» compense la certitude d'une bonne ac-
» tion , & voilà le seul prix digne de vous.

» Ah Monsieur ! » répartit Dorville en l'embrassant , & mêlant ses larmes aux pleurs du vieillard. » Qu'allois-je faire ?
» J'allois sans vous , me rendre à jamais
» odieux à moi-même. Oui , c'en est fait ,
» non-seulement j'abandonne ma deman-
» de , mais parlez : que faut-il faire pour
» ce digne officier ? il n'aura pas de dé-
» fenseur p'us zélé que moi.

» O vertueux jeune homme , » répartit ce vieillard pénétré d'admiration ,
» pardonnez-moi d'avoir pû douter un
» instant de votre générosité , je vous ai
» offensé & je vous en fais réparation ;
» puisse mon amitié qu'en ce moment je
» vous jure inviolable , puisse mon estime
» (& tous ceux qui me connoissent en
» font cas) puissent ces sentimens qui du-
» reront autant que moi , réparer mon

» erreur d'un moment ! quel bonheur » pour la vertueuſe Sophie, quand elle » aprendra que ſon pere vient d'acquérir » un pareil ſoutien ! » -- Sophie ! dites-vous ? interrompit Dorville, » quelle » Sophie ? achevez... -- L'unique & digne fille du malheureux Francourt. » Sophie..... & que fait-elle ? où habite-» t'elle ? a-t'elle ſuivi ſon pere ? -- Quand » la noirceur des ennemis de Francourt » l'a forcée de fuir, je me chargeai du ſoin » de la conduire à Paris au couvent de *** » où depuis cinq mois elle attend dans » les larmes la fin des malheurs de ſon » pere. -- Ah Monſieur.... n'eſt-elle pas » parente de Madame de Carliſe ? ache-» vez de m'éclairer... -- Elles ſont cou-» ſines aſſez proches, mais peu liées à » ce que je crois, le ſage Francourt » ayant trouvé la conduite de la Mar-» quiſe trop legere pour faire liaiſon avec » elle : -- Ah Monſieur ! qu'allois-je fai-» re ? & que ne vous dois je pas ? dès » que Monſieur de Francourt ſera de » retour, daignez m'en inſtruire, je de-» manderai une audience particuliere » pour lui, je ſerai ſa ſauve-garde.... » Oui, Monſieur, je réponds de ſa li-» berté, où je perdrai la mienne. »

Le bon vieillard ne ſçavoit que penſer de cet empreſſement de Dorville, il l'en remercia cependant & le quitta.

CHAPITRE XII.

Amitié des femmes quand la jalousie s'en mêle.

DORVILLE courut chez le Ministre, pour tâcher de retrouver le Vicomte d'Olban ; mais il venoit de partir pour Choisy avec le Roi.

Il remonta promptement en chaise, & courut au couvent de Sophie.

Quelle fut sa consternation, quand une touriére lui dit qu'elle étoit en effet revenue la veille dans le carrosse de Madame de Carlise ; mais qu'elle étoit repartie le matin dans un carrosse de place, sous prétexte de quelques emplettes, sans qu'on sçût où elle étoit allée, & qu'on l'avoit attendue inutilement depuis.

Il crut un moment qu'on lui déguisoit la vérité ; il insista pour la voir. Mais étant convaincu qu'on ne lui en imposoit point, il fit tourner bride, & courut chez Madame de Carlise.

Elle étoit chez elle & triomphoit de la fuite de Sophie, dont elle s'étoit fait instruire ; la certitude qu'elle croyoit avoir que Dorville ne pourroit retrouver sa cousine, lui donnoit une gayeté & une liberté d'esprit, dont ses premiers propos se ressentirent.

» Vous vous êtes sauvé bien vîte hier, Marquis, » lui dit-elle. -- » Je craignois, vous voyant incommodée, Madame, de vous être importun. -- Dites plutôt que je vous intéressois trop peu pour avoir pitié de ma foiblesse.-- Ah, Madame !.... Je n'en suis pas surprise, & je vous en estime davantage; quand une fois on a le cœur pris, on doit être insensible pour tous les autres objets. -- Quoi ! vous pensez....-- Ah, n'allez-vous pas vouloir dissimuler, croyez-moi, j'ai des yeux, & je suis instruite : j'ai voulu hier vous éprouver; mais vous êtes, je le vois, digne du siécle des Amadis. -- Que je meure, si je sçais, Madame, ce que vous voulez me dire. -- Vous avez bien fait, je ne vous aurois jamais pardonné de faire une infidélité à ma cousine à la veille de l'enlever. -- De l'enlever ! expliquez-vous de grace. --- Ah, vous faites l'ignorant; & fi donc, Marquis, vous vous aimez sans doute; c'est bien fait. Vous l'enlevez, à la bonne heure. Cependant, fait comme vous êtes, si vos vues sont innocentes, il y avoit des moyens plus honnêtes; mais l'amour ne raisonne pas; pour moi, je suis indulgente, & je pardonne sans peine les fautes que cette passion fait commettre. Il est vrai que le reste de

» la famille pourra bien ne pas penser » de même. -- Quoi ! Madame, on a » enlevé Mademoiselle de Francourt ! » --Vous le sçavez mieux que moi. -- Ciel ! » & vous me soupçonnez... -- Hé non, » Marquis, j'ai des certitudes. -- Daignez » vous expliquer; quelle noirceur ! -- C'est » en effet le terme dont on se servira » dans le monde; j'en suis fâchée pour » vous, mais dans de pareilles affaires, » il faut employer des confidens plus in» telligens & plus discrets. »

Dorville ne pouvoit être maître de son impatience, & elle perçoit dans toute sa contenance. » Me soutiendrez-vous, » reprit la Marquise, » que vous n'avez » pas un domestique nommé Dumont ? » Non sans doute. -- Hé bien, ce Du» mont, votre digne émissaire, n'est-il » pas venu ce matin chercher mon co» cher dès la pointe du jour, pour sça» voir où demeuroit Sophie ? -- Quoi, » Madame.... Dumont.... votre cocher.., » Oui sans doute; croyez que j'ai des » domestiques fidèles, & que je suis in» formée de toutes leurs démarches. -- » Après.-- Sophie deux heures après est » disparue de son couvent, & nous at» tendons que vous vouliez bien nous la » rendre.

» Ah Madame ! » s'écria Dorville, pénétré de douleur, » de quel coup

» vous me percez le cœur ? il n'eſt plus
» tems de diſſimuler. Oui, Madame,
» j'adore votre charmante couſine ; je
» n'ai pû m'en défendre en la voyant.
» --A juger de votre paſſion par les
» moyens que vous employez pour la
» ſatisfaire, je ne doute pas, Monſieur,
» qu'elle ne ſoit vive.-- » Ah, Mada-
» me, arrêtez ; je vous jure par tout ce
» qu'il y a de plus ſacré que je n'ai au-
» cune part à ſon évaſion, & que....
» -- Mais ce Dumont, Monſieur, pour-
» quoi, eſt-il venu ce matin ? Je ne vous
» cacherai pas, Madame, que c'étoit
» par mon ordre, pour tâcher de tirer
» de vos gens les éclairciſſemens que vous
» me refuſiez ſur le ſort de l'aimable So-
» phie. -- Et le réſultat de ces éclairciſ-
» ſemens eſt de l'enlever à ſa famille. -- Je
» vous proteſte, Madame, que j'ignore
» parfaitement ce qu'elle eſt devenue ; &
» je vous ſuplie de joindre vos efforts aux
» miens pour retrouver une perſonne ſi
» chére. -- Je vous aſſure, Monſieur,
» que ſi toute ſa famille penſoit comme
» moi, on ſe garderoit bien de faire des
» recherches qui ne peuvent être que
» deshonorantes en publiant ſa honte ;
» qu'elle ait cédé à vous, ou à tout au-
» tre, elle eſt perdue, & je crois qu'un
» abandon total eſt ce qu'elle mérite de
» la part de ſes parens. »

» Eſt-il poſſible, » s'écria Dorville, » qu'avec cet air de décence, de modeſ» tie, de candeur ?....-- Comment ? tout » de bon, elle n'eſt pas entre vos mains! » --Quels ſermens faut-il donc pour en » convaincre ? -- Puiſque vous me l'aſ» ſurez, je vous crois; mais je ſuis moins » ſurpriſe que vous, de ſa démarche : » c'eſt la legéreté que j'ai remarquée dans » ſon caractere, qui m'a forcée à la ren» voyer à ſon couvent. Si vous aviez été » témoin de ſes imprudences au bal.... » En vérité je vous ai plaint dès que j'ai » vû l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur votre » cœur : vous ne méritez pas d'être trom» pé; & l'intérêt que malgré moi j'ai » pris à vous....

Elle ſe tut & rougit; ou en fit ſemblant. » Mais, Madame, » répondit Dorville : » Eſt-il bien vrai qu'on l'ait » enlevée ? ſe peut-il qu'elle ſoit coupa» ble ? mon cœur ſe refuſe à cette déſo» lante idée. On vient de me dire à ſon » couvent qu'elle étoit ſortie ſeule pour » des emplettes; ne peut il pas lui être » arrivé quelque accident ? -- Vous êtes » prévenu en ſa faveur, Marquis; mais » ſi vous la connoiſſiez mieux.... croyez » que je ſçais ce que je dis; c'eſt à regret » que je m'explique ainſi ſur le compte » de ma parente, mais la vérité m'y » force.

Dorville confondu ne ſçavoit que répondre. Son cœur déchiré étoit dans la plus vive agitation quand on annonça Madame Dormont. On peut ſe peindre le ſurcroit d'embarras dans lequel il ſe trouva.

» Hé bon jour, Marquiſe, » dit Madame Dormont en entrant, c'eſt un miracle de vous trouver ; » puis voyant » Dorville : & vous, Monſieur, que » faites-vous ici ? -- Madame.... -- Qu'eſt-» ce à dire ? je vous croyois à Verſailles. » -- J'en arrive à l'inſtant. -- Et c'eſt » ici que vous mettez pied à terre !

» Hé pourquoi non, Madame ? » reprit la Marquiſe, » Monſieur ſçait l'intérêt » que je prends à ſon avancement.

» Je vous remercie de cet intérêt, » repliqua la groſſe Dormont, » & je vous » prie d'en prendre moins à l'avenir. » Par quelle raiſon, Monſieur me deviendroit-il indifférent ? » -- Par quelle » raiſon, eſt excellent.... Parce que je » l'épouſe, Madame, parce que je l'é-» pouſe, & que de pareils tête à tête ne » plaiſent pas.

» Recevez mon compliment, Mar-» quis, » continua Madame de Carliſe en ſoûriant, » vous ne vous vantez pas, » à ce que je vois, de toutes vos con-» quêtes. Vous, Madame, pardonnez » ſi je ne vous ai pas plutôt félicité de » votre choix ; mais je croyois qu'il étoit

» tombé sur un autre objet, & que le
» Comte de Fierval...

» Il conviendroit sans doute mieux à
» Madame, » répartit Dorville impatienté.

» Je suis, je crois, ma maîtresse,
» reprit Madame Dormont, & je ne venois pas chez vous, Madame, pour es-
» suyer vos froides épigrammes. -- Mon
» dessein n'est pas d'en faire ; les aparen-
» ces m'ont trompée, voilà tout. -- Vous
» oubliez, » répondit Madame Dor-
» mont, » le respect.... -- Qu'on doit à
votre âge, » interrompit la Marquise.
» --C'en est trop, reprit la Financiere outrée, » je sors de chez vous, & pour
» n'y jamais pas mettre le pied. Mon-
» sieur, donnez-moi la main, » elle dit
ces mots d'un ton si absolu, que Dorville n'osa résister.

» Adieu, Marquis, » dit Madame de Carlise, » si le jeune Atis se consa-
» cre au culte de Cybele, qu'il tâche
» d'oublier Sangaride. »

La précipitation avec laquelle la courte Madame Dormont descendoit l'escalier, ne lui permit pas de prendre garde à l'immensité de sa queue ; ses talons s'y embarrasérent, & son corps suivant toujours la force d'impulsion qu'elle lui avoit donnée, elle roula cinq ou six marches, malgré les efforts de Dorville, qui, ne

pouvant arrêter ſa chûte, fut entraîné par cette maſſe, & culbuta de compagnie jusqu'au repos de l'eſcalier.

Le coude & les reins de la Dame ſouffrirent cruellement de cet accident, ici c'étoit une contuſion, là une écorchure, & des meurtriſſures douloureuſes par tout.

Il eût été tout naturel que Madame Dormont fût rentrée chez la Marquiſe pour faire panſer les parties affligées, mais ſon dépit l'emportant ſur ſa douleur, elle ſe fit hiſſer comme on put dans ſa voiture, au milieu des grimaces de ſes gens & de ceux de Madame de Carliſe, qui faiſoient mille contorſions pour étouffer leur envie de rire. Elle eût bien voulu que Dorvile fût monté avec elle dans ſon vis-à-vis; mais l'attitude que ſes bleſſures la forçoient de tenir, lui faiſoit occuper toute la place. Elle ne partit que quand elle l'eut vû monter dans ſa chaiſe, & qu'il fut en marche.

Sa jalouſie, en trouvant ſon prétendu chez la Marquiſe & ſon accident enſuite, lui avoit fait perdre de vue l'objet de ſa viſite, qui avoit pour but d'emmener Sophie chez elle, comme elle l'avoit promis à Fierval.

CHAPITRE XIII.

Procédés de tuteur, généresité intéressée, inquiétudes d'un amant.

DORVILLE se rendit promptement chez lui ; son oncle y étoit : il courut à son appartement pour l'instruire de la grace que le Roi venoit de lui accorder, & le prier de lui indiquer les moyens de trouver de l'argent pour payer son régiment » & mon gouvernement ? in» terrompit Fierval. --- J'en ai parlé, » Monsieur, mais je crains de n'y pou» voir réussir : & je crois que vous renon» cerez vous-même à ce projet quand » vous sçaurez. -- Quoi ? il m'est avan» tageux, & je ne prévois pas.... -- Ah! » Monsieur, pour l'obtenir, il faut en » dépouiller le plus vertueux des hom» mes, achever l'ouvrage de la calom» nie, & persécuter l'honneur & la pro» bité au sein de l'infortune. -- Je vous » entends, Monsieur ; dans l'yvresse de » vos premiers succès, vous ne songez » qu'à vous seul, vous craindriez que » votre intérêt ne souffrît des graces » qu'on m'accorderoit à votre recomman» dation, & vous ne voulez vous em» ployer que pour vous. -- Ah, Mon-

» sieur, que vous êtes injuste ! je n'ai rien
» demandé pour moi ; la grace que l'on
» m'accorde est l'effet de l'amitié du Vi-
» comte d'Olban : je ne l'ai point solli-
» citée, & j'ai pris sur ma délicatesse de
» le presser pour le gouvernement. -- Sur
» votre délicatesse !... -- Oui, Monsieur,
» mon ame répugne à faire le malheur
» des honnêtes gens ; & pour vous ser-
» vir, je me suis rendu coupable à mes
» propres yeux. -- Fort bien, vos expres-
» sions sont obligeantes ; mais enfin,
» quelle réponse vous a-t'on faite ? -- La
» plus favorable, mais....

» Comment ! la plus favorable, » re-
prit Fierval avec transport, » & vous
» disiez qu'il y falloit renoncer ! -- Oui,
» Monsieur, » & il lui répéta sa conver-
sation avec le vieux militaire, en supri-
mant cependant ce qui en auroit choqué
l'amour-propre de Fierval & ce qui con-
cernoit Sophie.

Fierval haussant les épaules répartit :
» Hé que m'importe le radotage pédan-
» tesque de ce vieillard ? le Vicomte prend
» l'affaire à cœur, il obtiendra sûre-
» ment l'aveu de son pere & l'agré-
» ment du Roi. Que Francourt & ses
» vieux apologistes murmurent à leur ai-
» se ; je ne prétends pas les contraindre ;
» d'ailleurs ils s'apaiseront peut-être,
» quand ils sçauront que ce gouverne-

» ment tombera au gendre de Francourt.

» Au gendre de Francourt ! dites-vous, » reprit vivement Dorville, » sa fille est-elle ?.... il n'eut pas la force d'achever.

» Je l'épouse ; dit Fierval. -- Vous l'é-
» pousez ! & pour présent de nôce, vous
» lui présentez la ruine de son pere ! vous
» faites plus contre lui que ses ennemis
» réunis n'ont pû faire par la plus noire
» calomnie... ah ! Monsieur. .. mais non..;
» vous n'avez pû former un plan si odieux..
» Votre cœur sûrement y répugne. Quoi?
» chargé des dépouilles du pere, vous
» oseriez vous unir à la fille ! elle verroit
» dans son époux le destructeur de sa fa-
» mille ! & chacun des regards qu'elle
» tourneroit sur vous, lui retraceroient
» la ruine d'un pere vertueux, & la hon-
» te de s'être jettée dans les bras de son
» persécuteur ! »

» Modérez, Dorville, ce vain em-
» portement, dit Fierval d'un ton froid,
» mais absolu : » je ne vous demande
» pas de conseils sur la conduite que je
» dois tenir, & je ne sçais de quel droit
» vous prétendez être mon censeur. --
» Si vous exigez de moi, Monsieur,
» un silence respectueux, faites que je
» ne sois pas votre complice. Mais vou-
» loir que je sois l'instrument de la rui-
» ne d'un vénérable guerrier, dont les

» vertus plus encore que ces cicatrices
» ſont un objet de reſpect pour tout cœur
» bien né; vouloir que je précipite dans
» vos bras une tendre victime dont vous
» percez le ſein: que je me prête à tant
» de barbarie ſans vous en repréſenter
» l'horreur !.... non, Monſieur, non,
» ne vous en flattez pas.... mais je le
» répete.... cet affreux deſſein n'eſt pas
» de vous.... je me plais à le croire, mon
» oncle fut toujours honnête; & ſon ame
» répugne à tant de cruauté.... oui,
» mon cher oncle, » ajouta-t'il en ſe
jettant dans ſes bras » oui, vous n'a-
» vez voulu que m'éprouver, & vous
» ne pouvez que vous applaudir du re-
» fus que vous deſiriez de moi, en fei-
» gnant de vouloir le contraire. »

Fierval déconcerté ne ſavoit que répondre; la vertu de Dorville, la noble chaleur de ſes propos, la vivacité de ſes embraſſemens, & le pathétique de ſes larmes généreuſes, faiſoient couler dans cette ame baſſe le poiſon du remord, ſans y faire naître le repentir. Agité par le dépit de voir ſes projets traverſés, par la honte de ſon infériorité vis-à-vis de Dorville, par le goût emporté que Sophie lui avoit inſpiré, (car on ne peut nommer amour ſes ſentimens pour elle;) par ſon ambition injuſte & criminelle, & par la ſordide avarice qui lui faiſoit

regarder ce mariage comme le moyen infaillible de réunir un jour tous les biens de Madame Dormont ; il hésita quelques-temps avant que de parler, son neveu le seroit toujours dans ses bras :

» C'en est assez, Monsieur, » dit-il froidement : » je connois votre façon de » penser, & certainement mes bontés » pour vous ne vous ont pas donné lieu » de juger désavantageusement de moi. » Je réfléchirai à loisir sur la conduite » qu'il me convient de tenir. » Et il fit » tomber la conversation sur d'autres ob» » jets peu intéressans.

Son trouble n'échapa pas à Dorville qui le ramena sur l'objet de son régiment & des moyens de le payer. Fierval ne pouvant éluder la question, lui dit qu'il faudroit chercher, mais qu'alors l'argent étoit rare, que pour lui après les dépenses qu'il avoit été forcé de faire pour le soutenir au service, il ne pouvoit l'obliger encore : » mais, Monsieur, reprit » Dorville, le bien que m'ont laissé mes » parens ne suffisoit-il pas pour y payer » ma dépense ? -- Votre bien ! vous le » croyez donc bien considérable. Non, » Monsieur, mais mes parens vivoient » avec honneur dans leur province, ne » devoient rien, & m'ont donné tant » qu'ils ont vécu, de quoi ne point rou» » gir devant mes camarades. -- Ce sont

» ces efforts qu'ils ont fait, Monſieur, » qui ont dérangé leur fortune : leurs » terres, à leur mort, étoient dans le » plus déplorable état, & ſans mes ſoins » & les dépenſes que j'ai faites pour les » réparer, il ne vous reſteroit peut-être » rien -- Je ſais, reprit Dorville, la re- » connoiſſance que je vous dois; mais à » préſent que, par vos ſoins, tout eſt » rétabli, ne puis je trouver par votre » crédit de quoi.... -- Par mon crédit ! » je ne ſuis, en vérité pas d'humeur à » m'engager davantage, vous me de- » vez déja plus de quarante mille francs » & je ne puis.... -- Je vous dois plus de » quarante mille francs ! ô ciel eſt-il poſ- » ſible ! -- Oui, Monſieur, très-poſſible : » & pour vous en convaincre, vous n'a- » vez qu'a paſſer chez mon homme d'af- » faires ; vous y trouverez mon compte » de votre tutelle, qui vous le prouve- » ra : vous l'éxaminerez & vous le ſi- » gnerez, s'il vous plaît ; vous êtes ma- » jeur & je me laſſe d'être chargé des af- » faires d'autrui ; la reconnoiſſance eſt ra- » rement le prix des ſoins des tuteurs. »

Dorville confondu de ce qu'il venoit d'entendre, & plus encore du ton froid & piquant de ſon oncle, alloit ſortir quand on vint le prier de la part de Madame Dormont de paſſer chez elle. Il eut bien voulu s'en diſpenſer; mais comment le

faire honnêtement ? il ſuivit donc machinalement le domeſtique, qui le fit entrer dans la chambre à coucher de Madame Dormont qu'il l'attendoit dans ſon lit, auſſi élégament parée en négligé, que ſes penſemens de ſes bleſſures & contuſions l'avoient permis ; ſon attitude étoit cependant un peu gênée par la douleur que lui cauſoient ſes écorchures aux reins, quand elle ſe remuoit ; & les ſenſations que lui inſpiroit la vue de Dorville, ne lui permettant pas trop de demeurer en place, chaque mouvement qu'elle faiſoit, l'obligeoit à ſincoper par une grimace arrachée par la douleur, l'air tendre & carreſſant que ſon viſage s'efforçoit de prendre. » Comment donc, Marquis, » s'écria-t'elle dès qu'elle l'aperçut, » vous » avez été témoin de mon accident, vous » êtes ici, & vous ne venez pas ſçavoir » de mes nouvelles ! il faut que je vous » envoye chercher ! -- Je craignois, Madame, d'être de trop, & de vous gêner. -- De trop.... de me gêner ! quel » conte ? aux termes où nous en ſommes, » ces cérémonies-là n'ont pas le ſens commun ; vivons ſans contrainte, mon » cœur, je vous aime, nous allons nous » marier : de la liberté, mon ami, de » la liberté ; je ne ſuis pas prude, & je » ne veux pas vous rendre eſclave des » bienſéances : allons, mon poulet, embraſſez moi. »

Force fut à Dorville d'obéir, & la grosse veuve mit tant de vivacité dans son action, que ses écorchures qu'elle avoit oubliées, lui arrachérent un cri qui fit reculer Dorville; elle vouloit le retenir au risque de nouvelles souffrances, mais il éxigea que, pour le bien de sa santé, elle restât dans la position tranquille que son état demandoit.

» Hé bien, » reprit-elle, quand il se fut rassis au chevet de son lit, » comment » vont les affaires? le voyage de Ver- » sailles a-t'il réussi? -- Oui, Madame, » au-delà de mes espérances. Le Roi, à » la priere du Duc d'Olban, a bien voulu » m'accorder le régiment de *** -- Ah » que je suis aise! te voilà donc Colonel! » quel plaisir! -- Hélas! Madame, je » n'en suis pas plus avancé. -- Commènt » donc? --- Mon oncle auquel j'en ai » porté la nouvelle, ne veut point m'ai- » der pour trouver de quoi payer la taxe, » & je serai contraint d'y renoncer. -- D'y » renoncer! fi donc, je veux que tu l'aye. » Mais pourquoi ne le veut-il pas? -- Il » prétend que je lui dois quarante mille » livres, & il veut en être payé avant » tout. -- Je ne le reconnois pas là: mais » console-toi, mon petit roi. Combien » te faut-il? Soixante mille livres. -- Hé » bien, mon cœur, c'est le présent de nôces que je te fais, tu n'auras qu'à pas-

ſer chez mon notaire. -- Mais, Madame ;
» je ne puis... -- Point de mais ; je t'aime,
» je veux t'obliger ; tout eſt dit,.... point
» de remercimens, aime-moi & nous
» ſommes quittes... qu'il eſt bien fait ! fri-
» pon, tu me feras tourner la tête. Plus
» de viſites à Madame de Carliſe au
» moins. » En diſant cela, elle l'attira
» encore dans ſes bras & l'embraſſa d'un
» apetit dont la force ne pouvoit être
» comparée qu'à celle du dégoût qu'elle
» lui inſpiroit. Ses careſſes furent inter-
» rompues par l'arrivée du ſoupé qu'elle
» fit ſervir ſur une petite table auprès de
» ſon lit.

Dorville ne put ſe défendre de lui tenir compagnie. Pendant tout le repas & le tems qui le ſuivit, elle ne négligea aucune occaſion de déployer ſa groſſe tendreſſe. Le Marquis chercha vingt fois, mais inutilement, l'occaſion de la remercier de ſes ſoixante mille livres, & de ſe diſpenſer de les accepter, ne voulant pas remplir les conditions pour leſquelles elle les donnoit. Elle l'interrompit toujours avec des tranſports peu équivoques. Il prit enfin pour la quitter le prétexte du repos dont elle avoit beſoin après ſon accident, & il rentra dans ſon apartement.

» Ah mon pauvre Dumont » lui dit-il en entrant dans ſa chambre, » je ſuis perdu. -- » Comment donc, Monſieur »

repartit celui-ci tout effrayé. » -- Le Roi » m'accorde un régiment. -- Et vous en » êtes fâché ! -- Mon oncle refuse de me » procurer les moyens de le payer. -- » Le vilain homme ! -- Madame Dormont » veut m'en fournir le prix. -- Ah cela » répare tout. Vive les veuves pour ré» tablir les affaires des jeunes gens. -- » Mais je ne puis l'accepter. -- Pourquoi » donc ? je n'y ferois pas tant de façons, » moi. -- Elle veut que je l'épouse. -- » Peste ! elle n'est pas dégoûtée. -- Mon » oncle & elle ont arrangé entr'eux ce » mariage. -- La vieille folle ! à son âge ! » -- Et ne voulant pas y consentir, je » ne puis accepter ses bienfaits. -- Ne » pourroit-on pas, Monsieur, partager » le différend, accepter l'argent & re» fuser la personne ? -- Ah ! Dumont, ce » n'est pas tout. -- Qu'y a-t'il donc en» core ? -- Sophie est disparue. -- Tran» quillisez-vous, je sais le nom de son » Couvent. Le Cocher de Madame de » Carlise me l'a dit. -- Helas ! c'est de ce » même Couvent qu'elle est partie seule » ce matin ; & l'on ignore ce qu'elle peut » être devenue. -- Tudieu, quelle com» mere ? déloger sans trompette, & cou» rir seule la prétentaine ! ..... A la bonne » heure, c'est ma foi un bon déblai pour » vous ; peste ! De cette humeur-là, elle » vous auroit fait voir du pays. -- Ah Du-

» mont, garde-toi de la ſoupçonner. Su-
» rement ſes vues étoient innocentes,
» mon cœur m'en répond. -- Je n'aurois
» pas grande foi à la caution. -- Tout en
» elle, annonce la candeur, la modeſ-
» tie, la vertu. -- Et elle fait pourtant
» un trou à la Lune. Tenez, mon cher
» Maître, croyez-moi, c'eſt sûrement
» pour votre avantage qu'elle a fait cette
» fraſque. Oubliez-là, laiſſez-là courir
» la ville ou les champs. Que vous im-
» porte ? avec votre figure, votre eſprit,
» vous ne reſterez pas pour les gages.
» Et puis, votre connoiſſance avoit un
» air de Roman qui ne me plaiſoit point
» du tout. Je n'aime pas ces avantures
» de Bal. -- Ne compte pas me faire chan-
» ger. Mon parti eſt pris. Je n'épargne-
» rai rien, je la chercherai dans tout
» Paris, dans les environs, dans tout
» l'univers, s'il le faut. Je le ſens, mon
» ſort eſt attaché au ſien ; mon bonheur
» dépend d'elle. Hé que m'importe la
» faveur, la fortune, les emplois ? je
» ſens que je raporte tout à elle. Rien
» ne me plaît que par elle. Non je ne
» puis vivre dans cette incertitude. Mais,
» Monſieur, faites réflexion... -- Tais-
» toi, Dumont, le ſort en eſt jetté ; pré-
» pare-toi à me ſuivre demain matin à la
» pointe du jour, & raſſemble quelques
» amis ſûrs, que je puiſſe envoyer par
différens

» différens chemins sur ses traces.

Dumont voulut encore insister pour détourner son Maître de son projet ; mais Dorville parla d'un ton à être obéi, & le fidèle Dumont se retira pour se préparer à remplir les ordres du Marquis.

On peut s'imaginer que Dorville dormit peu. La dureté des procédés de son oncle, son refus pour le prix de son Régiment, les prétentions de Madame Dormont, dont il ne pouvoit cependant que louer les offres généreuses, la fuite de Sophie, & les sarcasmes de Madame de Carlise contre elle, agitoient tour à tour son esprit, & le déchiroient cruellement. Mais il étoit encore plus vivement pénétré du regret d'avoir, par sa sollicitation peut-être, hâté la ruine du pere de Sophie. Il n'en put soutenir l'idée, & dans le trouble qui l'agitoit, il se leva & écrivit précipitamment au Vicomte d'Olban, pour le prier de n'avoir aucun égard à la demande qu'il lui avoit faite du gouvernement de Francourt, qu'il le suplioit de lui laisser. Il se coucha ensuite plus calme, cette démarche l'ayant raccommodé avec lui-même : tant il est vrai que le plus leger remords est un cruel suplice pour une ame bien née, & que la pureté du cœur est la cause premiere & unique du bonheur de l'homme vertueux.

Cette nuit ne fut pas plus tranquill

pour les autres personnages de cette Histoire.

Fierval, quoique familiarisé avec les mauvaises actions, ressentoit vivement la honte du parallele de son ame avec celle de son neveu. Les tendres reproches de Dorville l'avoient fait rougir sans le changer ; il craignoit que le refus de l'aider dans son avancement ne lui fît abandonner la sollicitation du gouvernement qu'il n'espéroit que de son crédit. Il craignoit encore que le dépit ne lui fît ouvrir les yeux sur le compte infidèle qu'il lui feroit presenter, & que, renonçant à la soumission aveugle qu'il avoit toujours eue pour ses volontés, il ne refusât de signer cet acte qui lui faisoit tort de plus de cent mille francs : l'immense fortune de Madame Dormont se retraçoit encore à ses yeux avec les charmes de Sophie qui devoit la réunir un jour sur sa tête, & il passa la nuit à rêver aux moyens de calmer Dorville, & de l'amener par quelque artifice à tout ce qu'il desiroit.

Madame Dormont fut moins agitée ; quelques legéres douleurs causées par ses écorchures troublerent seules les idées agréables que lui presentoit la perspective de son mariage prétendu prochain avec Dorville. Le complaisant dieu des Songes lui en traça rapidement la cérémonie, le festin & tout ce qui s'ensuit, & elle n'eut

à se plaindre que du réveil qui fut hâté par la vivacité de son imagination ; mais qui, en détruisant l'illusion presenre, laissoit subsister l'espérance d'une réalité prochaine.

Le sommeil de Madame de Carlise fut aussi troublé par l'image de Dorville : elle s'aplaudissoit du succès de sa lettre à sa Cousine ; mais les nœuds que la grosse Veuve alloit former avec le Marquis, l'affligeoient. Son penchant pour lui prenoit à chaque instant de nouvelles forces ; & ce qu'elle n'avoit pris d'abord que pour un goût, devenoit passion. Cependant la confiance qu'elle avoit en ses charmes la rassuroit, & elle se flatta qu'avec quelques soins elle obtiendroit sûrement la préférence. Cette idée la calma, & elle s'endormit.

Sophie n'étoit pas si heureuse. Sa fuite qu'on pouvoit interpréter à son désavantage ; la détention de Dorville, le desespoir d'être soupçonnée sa complice, l'horrible idée d'un assassinat qu'elle croyoit qu'on leur imputoit, son penchant pour lui, quoi qu'elle ne se l'avouât pas encore, ses inquiétudes sur le sort de son pere, boureloient sans cesse son ame ; le faux nom qu'elle s'étoit donnée (car l'aparence du mal, même la plus legére, est un fléau pour l'innocence) ajoutoit encore à son trouble. » Que pensera la bonne Mada-

» me Dumont, se disoit-elle en soupirant,
» quand elle saura que je ne m'apelle pas
» Duchemin? que c'est à l'aide de l'im-
» posture que je me suis ouvert un asyle
» dans sa maison? Que dira-t'elle de la
» hauteur de mes réponses à l'Abbesse?
» N'aura-t'elle pas droit de me taxer de
» mensonge & d'impudence? Hélas! où
» nous entraîne une fausse démarche! »
Et elle se répéta les reproches qu'elle s'étoit déja faits sur sa facilité à quitter le Couvent où son pere l'avoit placée; ses larmes innondérent son lit, & vainement apella-t'elle le sommeil. Cette ame vertueuse n'en pouvoit goûter les douceurs, tandis qu'elle croyoit avoir agi contre ses devoirs.

La bonne vieille Dumont, de son côté, n'étoit pas sans inquiétude; sa neuvaine à Sainte Brigitte ne détruisoit pas ses craintes sur le sort de son fils, & elle prit la résolution d'aller elle-même à Paris en sçavoir des nouvelles dès qu'il seroit jour.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DE SOPHIE
DE FRANCOURT,

*AR MONSIEUR ***.*

SECONDE PARTIE.

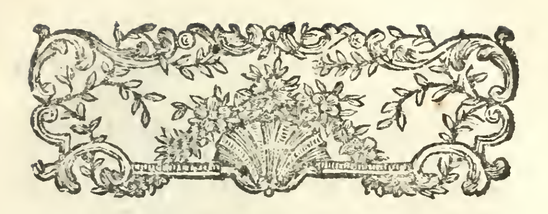


A PARIS,

ıez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à l'Image de Saint Joseph.

M. DCC LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DE SOPHIE
DE FRANCOURT.

CHAPITRE I.

Recherches inutiles ; chûte de cheval ; reconnoiſſance de deux amis.



L'Aube du jour paroiſſoit à peine, que Dorville preſſé par ſon inquiétude ſur le ſort de Sophie s'étant habillé lui-même à la hâte, courut à la chambre de Dumont, qui, moins amoureux que ſon maître, achevoit paiſiblement ſon premier ſomme.

Il n'eut pas peu de peine à le réveiller. Après l'avoir tiraillé quelques minutes, il ouvrit enfin les yeux, les frotta

du revers de ſa main, bâilla & tout en diſant: » Quoi! c'eſt vous, Monſieur, » eſt-ce qu'il eſt jour?.... allons, allons.... » je ne croyois pas qu'il fût ſi tard, » & autres choſes ſemblables, il ſortit de ſon lit & ſe vétit tant bien que mal.

Il courut chercher ſes amis que ſon maître lui avoit demandés, pendant que celui-ci ordonnoit à ſon poſtillon de mettre ſes chevaux, & envoyoit à la poſte la lettre qu'il avoit écrite au Vicomte d'Olban.

Dumont fut bien-tôt de retour avec ſes compagnons, auxquels Dorville dépeignit l'aimable Sophie. Il leur ordonna de ſe diſperſer dans tout Paris, & de faire les plus exactes recherches.

Pendant qu'on achevoit de préparer ſa chaiſe, le Marquis courut lui-même chez l'Exempt de Police chargé de celle des carroſſes des places, pour s'informer ſi l'on n'auroit pas de nouvelles de ſa belle fugitive: pendant qu'il y étoit, arriva un de ces cochers qui venoit faire ſon raport que la veille, ſur les dix heures, une jeune perſonne fort jolie s'étoit fait deſcendre par un autre fiacre dans la rue Saint Martin, & étoit auſſi-tôt montée dans ſa voiture; & lui avoit dit de la conduire à la Villette; mais que preſqu'en ſortant de Paris, deux jeunes gens en cabriolet l'avoient forcé d'arrêter, avoient

contraint après quelque résistance, la jeune personne à monter dans leur voiture ; que lui, pour avoir voulu prendre le parti de l'inconnue, s'étoit fait donner quelques coups de canne, auxquels elle n'avoit pas paru autrement sensible, & qu'il lui avoit semblé qu'elle n'avoit d'abord résisté que pour la forme.

» Quel âge peut-elle avoir ? » interrompit Dorville. -- » seize ou dix-sept ans, » répondit le cocher. -- » Quelle » taille à peu près ? -- Plus grande que » petite, & droite comme un jonc. -- Est- » elle brune ? -- Oui par les cheveux ; » mais par la peau, jarni, çà vous est » blanc comme un cigne, c'est ma foi » un vrai morceau de Roi. -- » Ah ! s'écria Dorville, » c'est celle que je cher- » che : de quel côté venoit le fiacre qu'elle a » quitté pour monter dans votre voiture ? » -- Il m'avoit l'air de venir de la rue » Saint Jacques, ou d'auprès, car je » connois le cocher, & c'est dans ces » environs-là qu'il se tient d'ordinaire. » -- C'est justement le quartier de son » couvent ; ah ! c'est elle sans doute. » Plein de cette idée, Dorville sort brusquement, court chez lui, monte dans sa chaise & fait marcher à la Villette ; y étant arrivé, il s'informe dans tous les cabarets si l'on n'avoit pas vu passer la veille un cabriolet, tel que le cocher le

lui avoit dépeint : sa recherche est d'abord sans fruit ; mais à la derniere auberge, il aprend que la veille, sur les onze heures, deux jeunes gens y étoient arrivés avec une jeune personne, qui s'étoit échapée de chez ses parens pour les joindre, à ce qu'ils avoient sçu ensuite ; qu'après avoir passé une partie de la journée à se réjouir, & à s'entretenir du plaisir qu'elle auroit quand elle seroit à l'opéra, où l'un des deux, qui étoit danseur, la comptoit faire entrer, ils avoient été interrompus par l'arrivée de deux bourgeois, qui de la chambre voisine où ils buvoient à leur écot, ayant reconnu la voix de la fille, étoient entrés brusquement, traitant les musiciens de suborneurs, & les chargeant de coups de canne : que ceux-ci ayant voulu se défendre & tirer l'épée, avoient été désarmés par les bourgeois plus vigoureux qu'eux, qui se saisissant alors de la fille qui se trouvoit sœur de l'un & cousine de l'autre, l'avoient forcé malgré ses larmes de monter avec eux dans un fiacre qui les avoient conduits ; que les danseurs, bien frottés & peu contens, avoient fait r'atteler leur cabriolet, & s'en étoient retournés en jurant & sans payer, ce qui paroissoit affliger l'hôte beaucoup plus que tout le reste de l'avanture.

Dorval le chagrin de sa méprise, & du

tems qu'elle lui avoit fait perdre, alloit remonter en chaise, quand il en fut empêché par un accident qui intéressoit son bon cœur.

Un courier en guides qui passoit sur un cheval rétif, fut emporté par cette bête effrayée du claquement du fouet d'un roullier, & vint heurter violemment contre le moyeu de la roue de sa chaise, & de la force du coup, fut renversé avec son cheval qui roula sur lui. Dorville courut vîte à son secours, l'humanité seule l'y portoit. Quelle vivacité sa pitié acquit-elle encore, quand il reconnut dans l'infortuné courier, le même vieillard qui en Hollande l'avoit si généreusement secouru trois mois auparavant! » Ah! » mon cher Germeuil, » s'écria-t'il en l'embrassant, » ciel! n'êtes-vous point » blessé? Dumont, accours, aide-moi » à transporter mon digne ami, mon » bienfaiteur..... ouvrez-nous une cham- » bre.... vîte d'un vin chaud. » Et tout en disant cela, aidé de Dumont & d'un gros valet Allemand de Germeuil qui voyant tomber son maître étoit promptement sauté de cheval, il emportoit ce vénérable vieillard : sa chûte n'avoit heureusement été que douloureuse, il n'avoit rien de cassé, & il en fut quitte pour un froissement, qui, pendant quelque tems, l'empêchoit de se soutenir.

Après lui avoir donné tous les ſecours qui dépendoient de lui, le voyant tranquile & ſans danger, il s'informa du hazard heureux qui ramenoit en France un homme qui lui étoit ſi cher.

» Je viens, » répondit le vieillard » » pour confondre la calomnie, me laver » de ſes imputations, ou me perdre à » jamais. -- Que dites-vous? » reprit Dorville. -- » Ah, mon ami! » continua le vieillard, » qu'il eſt dur pour un cœur » pur & ſans reproches d'être en bute au » mépris, d'eſſuyer la plus cruelle perſé» cution, & de voir rejaillir ſur des en» ſans innocens la honte de forfaits » imaginaires dont le menſonge oſa nous » flétrir! mon cœur n'a pû ſoutenir cette » horrible idée: en vain coulois-je dans » ma retraite des jours que mon obſcu» rité mettoit à l'abri des pourſuites de » l'injuſtice. Eſt-ce vivre pour l'homme » d'honneur que de languir ſoupçonné; » que dis-je? accuſé de crimes odieux! » non, mon cœur ne peut ſupporter tant » d'opprobres: j'affranchirai ma fille du » joug de mon injuſte infamie, ou l'im» poſture qui m'a noirci achevera de » répandre ce qui me reſte d'un ſang » vingt fois verſé pour ma Patrie & » pour mon Roi. -- Que vous m'allar» mez! » repartit Dorville; » mais du » moins ne puis-je vous être utile? diſ-

» posez de moi. -- Je ne doute point de
» votre bon cœur, » reprit Gerineuil, »
» & j'accepte vos offres. Tâchez de me
» trouver, je vous prie, un logement
» obscur, où je puisse sans être reconnu,
» attendre l'effet des Mémoires que je
» compte adresser au Ministre pour ma
» justification. -- Votre asyle sera dans
» mon apartement, » repliqua vivement
Dorville; » quant à vos Mémoires, je me
» charge de les remettre moi-même au
» Ministre & de l'engager à les lire; mais
» du moins instruisez-moi de l'espéce de
» votre affaire; le hazard m'a procuré
» quelque crédit; & quand je sçaurai ce
» qu'on vous impute, j'ose assurer que
» je pourrai vous servir. »

» -- Souffrez, mon cher Dorville,
» que je garde mon secret encore quel-
» que-tems. Je suis convaincu de votre
» zèle, mais la moindre indiscrétion pour-
» roit me perdre. Quant au logement
» que vous m'offrez chez vous, je ne
» puis l'accepter. » Dorville faisant pa-
» roître dans ses yeux le chagrin que lui
causoit ses refus, son ami qui s'en aper-
çut continua : » Ah ! ne m'en faites au-
» cun reproche, puis-je vouloir vous en-
» traîner avec moi dans l'abîme? Accu-
» sé d'un crime d'État [faussement il est
» vrai) vous seriez coupable aux yeux
» de la Cour, si l'on sçavoit que vous

» m'avez retiré chez vous. Hélas ! j'ai » affez de mes propres malheurs, fans y » joindre encore le regret d'en avoir étendu la contagion fur mes amis ; c'eft un » afyle obfcur près de chez vous que je » vous demande. Là, fous le nom fupofé que je porte, j'y pourrai fuivre mes » affaires fans craindre de vous enveloper » dans ma chûte. »

Dorville infifta vivement, & fon amitié le rendit fi éloquent que le faux Germeuil ne pût fe défendre de fe rendre à fes inftances. Le Marquis apella Dumont & lui ordonna de retourner promptement à Paris, & de dreffer dans fon apartement un lit de camp qu'il occuperoit, cédant le fien à fon ami. Il lui recommanda enfuite en fecret, de s'informer du fuccès de l'enquête de fes compagnons & de redoubler de foins pour découvrir fa chére Sophie. Pour lui il refta auprès de Germeuil à lui donner les foins que fon état éxigeoit, & à le confoler par les plus vifs témoignages d'une amitié fincére de l'accident qui venoit de lui arriver, & des malheurs qui l'avoient précédé.

Le foir la fanté du vieillard fe trouva prefqu'entiérement rétablie, & le Chirurgien qui vint le panfer affura Dorville que, quand il auroit encore eu le repos de la nuit, il pourroit fouffrir le tranfport. Malgré ces flatteufes affurances, le

Marquis ne voulut pas le quitter, & se fit faire un lit dans sa chambre où il passa la nuit.

CHAPITRE II.

Conversation, Lettres inutiles, Voyage de Madame Dormont, son retour.

CEpendant dès la pointe du jour, Fierval encore agité par les idées qui l'avoient tourmenté toute la nuit, passa sa robe de chambre, & se rendit dans l'appartement de Madame Dormont au moyen d'une double clef qu'il en avoit. Elle venoit de se réveiller; après quelques questions sur sa santé dont il n'attendit pas la réponse, il lui demanda pourquoi elle n'avoit pas ramené la veille sa Niéce comme elle le lui avoit promis, & quand elle l'iroit chercher?

La grosse Madame Dormont lui conta sa visite chez Madame de Carlise, la rencontre qu'elle y avoit faite de Dorville, & ce qui s'en étoit suivi. Elle s'excusa de n'avoir plus songé à sa Niéce, sur le trouble dans lequel ces événemens l'avoient jettée: elle retomba ensuite avec chaleur sur l'éloge de Dorville qu'elle fit avec tant de rapidité que Fierval, quelqu'envie qu'il eût de parler de ses pro-

pres affaires, ne put placer un mot. Quand l'haleine lui manqua, & la força de faire une courte pause, il en voulut profiter; mais elle l'interrompit promptement pour lui parler de l'embarras où il étoit pour trouver le prix de son Régiment, qu'il y auroit de la barbarie à ne pas en tirer un aussi joli garçon : qu'au défaut de ses parens elle l'y suppléeroit, & qu'il ne se repentiroit pas de s'être attaché à elle. La bonne Dame étoit naturellement verbeuse, & sa passion pour Dorville la rendoit encore moins sobre en paroles que jamais.

Fierval, d'après ces propos, craignit que son neveu, enfin ébloui par la fortune de la riche veuve, n'eût profité de l'ascendant que sa figure lui donnoit sur son cœur, pour conclure à son préjudice & l'empêcher d'avantager sa niéce autant qu'il le desiroit : il commençoit à se repentir de la dureté de ses refus de la veille.

Enfin trouvant l'instant de parler : » Je » suis enchanté, dit il, que vous soyez » contente de Dorville; & je puis dire » que je n'ai pas nui à la satisfaction que » vous en avez reçu hier au soir. J'ajou- » terai même que connoissant votre géné- » rosité, & lui voyant encore quelque » répugnance au mariage, j'ai feint de » ne pouvoir l'aider dans l'affaire de son » Régiment, pour vous ménager le plai-

» ſir de le tirer de peine, & l'attacher » à vous par les nœuds de la reconnoiſ- » ſance. -- Ah! Comte, vous êtes char- » mant !... Quoi! c'étoit dans ce deſſein... » Je ne l'aurois jamais cru.... Voyez » que j'étois injuſte, je vous en voulois » un mal à périr. -- Je me doute bien que » dans ſon premier mouvement de cha- » grin, il ne m'aura pas peint avec d'a- » gréables couleurs; mais je le lui par- » donne. -- Oh! il n'en a pas beſoin, » reprit-elle avec feu, » il n'a montré que » de la douleur & pas l'ombre de dépit. » - Il vous aura ſans doute parlé du Com- » mandement que je ſollicite. -- Point du » tout: eſt-ce que vous allez être Com- » mandant? Contez-moi donc cela: » Et elle s'arrangea ſur ſon lit dans l'attitu- de d'une femme qui ſe prépare à écouter avec attention.

Fierval reprit en ces termes » Com- » me le Commandement du Comte de » Francourt votre Beau-Frere, n'eſt pas » encore nommé, & qu'après une auſſi » longue abſence ſans qu'on reçoive de » ſes nouvelles, il n'y a pas d'aparence » que la Cour le lui conſerve; j'ai cru » qu'il étoit convenable pour ſauver la » réputation du Comte, qu'on nommât » à ſa place ſon gendre plutôt qu'un » autre, & comme vous m'avez promis » ſon aimable fille, j'ai chargé Dorville

» de le demander pour moi. -- Mais vraiment rien n'eſt mieux penſé, l'idée ne m'en étoit pas venue, cela eſt très-réfléchi. Hé bien? -- Il a fait cette démarche, Madame, & même avec ſuccès; mais il lui reſte des ſcrupules inconcevables; il prétend (car il a du romaneſque dans l'eſprit) que c'eſt dépouiller mon Beau-Pere futur : que Sophie après cette démarche ne pourra me regarder que comme le perſécuteur de ſon pere; que ſais-je? il m'a étourdi de cent diſcours futiles, conſéquences néceſſaires des idées fauſſes qu'il a adoptées. -- En effet, c'eſt une enfance. Où meneroit ce beau ſcrupule? -- A faire tomber la place à un étranger. -- Fi donc, il n'a pas le ſens commun. Je lui en parlerai, laiſſez-moi faire. -- Je vous rends grace; mais revenons, je vous prie, à votre aimable niéce, vous ſavez nos conventions. Si mon neveu eſt à vous, elle doit être à moi. -- Ah! cela eſt juſte. -- Quand la prendrez-vous donc avec vous? -- Dès aujourd'hui, ſi vous le voulez. -- Le plutôt ſera ſans doute le meilleur. -- Hé bien, Comte, ſonnez..... Non cet autre cordon; c'eſt celui de ma Femme de Chambre; il ne ſeroit pas décent qu'un autre vous trouvât dans ma chambre à l'heure qu'il eſt. Donnez moi cependant mon écri-

» toire, je vous prie, & elle se mit à
» écrire à Madame de Carlise & à So-
» phie. »

Marton qui arriva pendant qu'elle faisoit ses dépêches, reçut ordre de faire mettre les chevaux & de s'arranger pour sortir. Elle lut ensuite à Fierval les deux lettres. Les voici.

A Madame la Marquise de Carlise.

» J'ai oublié hier, Madame, de vous
» dire le vrai sujet de ma visite. Elle
» avoit pour objet de ramener avec moi
» ma niéce Sophie. J'espére que vous ne
» ferez pas de difficulté de la laisser aller
» chez une tante qui l'aime & qui est
» très-parfaitement, Madame,
» Votre, &c.

DORMONT.

A Mademoiselle Sophie Francourt.

» Je vous ai promis, ma chere niéce,
» de vous prendre chez moi. Votre apar-
» tement est préparé. Hâtez-vous au
» reçu de ce billet de partir avec Mar-
» ton que je vous envoie. Vous appren-
» drez en arrivant combien je vous ai-
» me, & qu'une bonne tante vaut mieux
» pour vous que tous vos autres parens. »

DORMONT.

Le Comte en approuva le ſtyle, Marton revint, & après avoir reçu ſes inſtructions, elle partit dans le carroſſe de ſa Maîtreſſe. Elle arriva chez Madame de Carliſe qui ayant lu l'épître de la groſſe Veuve, goûta une maligne joie du ſuccès de l'artifice qu'elle avoit employé pour écarter ſa couſine de Paris, & de ce qu'elle n'avoit pas inſtruit ſa tante de ſa démarche. Pour retarder encore plus les recherches qui auroient pû procurer le retour de ſa rivale, elle répondit qu'elle avoit renvoyé la ſurveille Sophie à ſon Couvent, & que depuis elle n'en avoit pas eu de nouvelles; donnant à entendre par des mots coupés, qui ſembloient être échappés ſans deſſein, qu'elle n'avoit pas été contente de ſa conduite chez elle.

La diſcrete Marton, curieuſe & maligne comme preſque toutes ſes pareilles, ne laiſſa pas tomber ces propos, & d'après, bâtit dans ſon eſprit un ſyſtême d'intrigue qu'elle attribua charitablement à Sophie. Elle hazarda quelques queſtions, & la maniere entortillée dont la Marquiſe lui répondit, la confirma d'autant plus dans ſes injuſtes préjugés; elle prit congé de Madame de Carliſe & alla au Couvent donnant carriere pendant le trajet aux réflexions que ſon eſprit fécond en méchanceté lui fourniſſoit.

Laiſſons-la s'y livrer & retournons chez

Madame Dormont. Un inſtant après que Marton en fut partie, la bonne Dame Dumont y étoit arrivée, & avoit demandé à parler au Comte de Fierval pour ſavoir de lui des nouvelles de ſon Fils & de ſon jeune Maître. Comme elle étoit fort connue dans la maiſon, Madame Dormont conſentit qu'on la fît entrer chez elle, où Fierval pourroit lui parler.

» Ah! Monſieur, » s'écria-t'elle en entrant, » il eſt donc en priſon! Ah! » mon Dieu..... & mon pauvre fils, qu'eſt-» il devenu?...... ayez pitié de moi, di-» tes-moi de grace ce qui en eſt. »

Le Comte ne comprenant rien à ce diſcours, voulut la faire expliquer; & n'en tirant rien que des exclamations ſincopées par la douleur, & des *un homme tué: ..... mon fils en priſon! Ah! Jeſus, mon Sauveur!* & autres choſes pareilles, il crut qu'elle extravaguoit.

Madame Dormont, entendant le nom de Dorville qui ſe mêloit à bâtons rompus dans ce propos, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à ſon prétendu, la queſtionna vivement; l'empreſſement de l'une & le trouble de l'autre firent durer quelque-tems la confuſion de leurs propos; mais la vieille s'étant remiſe, leur conta enfin ſes terreurs ſur le ſort de Dorville, & ce qui les avoit cauſées.

Fierval & Madame Dormont s'efforcerent de les diffiper, & de traiter d'impoftures ce qu'on lui en avoit dit.

» Oh ! ma bonne Dame, » repliquoit la Dumont, » fi vous aviez vû la pauvre Demoifelle qui me l'a appris.......
» elle pleuroit elle-même en me le contant ; vous y auriez ajouté foi comme
» moi, & je parierois qu'il y a eu quel-
» que chofe. »

Le Comte & la Financiere la queftionnerent fur celle dont elle tenoit cette nouvelle, & la bonne femme leur conta fa rencontre avec la prétendue du Chemin, & tout ce qui s'étoit paffé jufqu'au matin, qu'elle étoit partie avant le jour, pour s'inftruire par elle-même de ce qui en étoit.

Comme elle achevoit fon recit, qui avoit été fort long, Marton entra chez fa maîtreffe qu'elle informa du peu de fuccès de fon voyage, & de la fuite de Sophie.

La furprife de la tante fut fans égale, & le chagrin de Fierval des plus vifs ; ils vouloient mettre du monde en campagne de tous côtés pour découvrir fes traces ; mais après un moment de réflexion, Fierval interrogea de nouveau Madame Dumont fur le tems où elle avoit rencontré Mademoifelle du Chemin, fur fa taille, fa figure, fon fon de voix & autres détails : & trouvant par les répon-

ſes de cette femme, beaucoup de reſſemblance entre la ſoi-diſante du Chemin & la véritable Sophie ; il penſa qu'avant de rien ébruiter, il ſeroit à propos de voir ſi l'hôteſſe de la Dumont ne ſeroit pas Mademoiſelle de Francourt.

Madame Dormont l'aprouva, & Fierval s'offrit d'aller ſur le champ à Saint Denis s'en éclaircir ; mais Madame Dormont obſerva qu'il ſeroit peu décent que ce fût le Comte qui allât chercher Sophie, & ſe ſentant preſque totalement remiſe de ſa chûte, elle ſe réſolut à y aller elle-même.

Elle ſe leva, fit encore étuver ſes bleſſures, qui n'étoient preſque plus rien, s'habilla & partit emmenant avec elle la bonne Dumont, qui ne ceſſoit de louer le Ciel de ce que Dorville étoit libre, & de faire l'éloge de la jeune perſonne qui étoit chez elle.

Elles arriverent en peu de tems ; la vieille Dumont deſcendit la premiere, & courant à Sophie : » Venez, » s'écria-t'elle, » ma belle Demoiſelle, venez, » bonne nouvelle ; Monſieur Dorville » n'eſt point en priſon, & voilà une Dame » qui vous le confirmera.

Sophie, à la voix de Madame Dumont, étoit promptement accourue : on peut ſe figurer quelle fut ſa ſurpriſe quand elle aperçut ſa tante ; elle courut cependant

ſe précipiter dans ſes bras. » Quoi, Ma-
» dame, c'eſt vous ! » s'écria-t'elle en
» l'embraſſant. -- » Oui, Mademoiſelle,
» c'eſt moi-même, » répondit Madame
Dormont en ſe jettant dans un grand fau-
teuil qui ſe trouva à ſa portée. » Mais
» par quelle aventure vous trouvai-je ici ?
» pourquoi n'êtes-vous pas à votre cou-
» vent ? ou plutôt pourquoi n'êtes-vous
» pas venue chez moi au ſortir de chez
» Madame de Carliſe, comme je vous
» l'avois dit ?

» Madame, » reprit celle-ci étourdie, plutôt du ton dont cette queſtion étoit faite, que de la queſtion même, » la ra-
» pidité des événemens qui me ſont ar-
» rivés, ne m'a pas permis.... -- Ne vous
» a pas permis..... aprenez, Mademoi-
» ſelle, que je ne reçois pas d'auſſi mau-
» vaiſes excuſes : à votre âge on a be-
» ſoin de conſeils pour régler ſes démar-
» ches ; & je crois que je ſuis la premiere
» à qui vous en deviez demander. -- Aſſu-
» rément, Madame, mais........ -- Mais
» changer de nom, quitter tous ceux qui
» s'intéreſſent à vous, pour venir plan-
» ter le piquet.... & chez qui ?.... chez
» la mere d'un valet....

La Dumont rougit, & Sophie piquée pour elle repliqua : » J'ai trouvé chez
» Madame un cœur généreux & compa-
» tiſſant, qui, ſenſible au cruel embar-

» ras où je me trouvois, a daigné m'of-
» frir un asyle décent & respectable.--Ah!
» voilà encore des phrases : point de grands
» mots, je vous prie. Pourquoi êtes-vous
» ici ? pourquoi avoir déguisé votre nom ?
» pourquoi tous ces mistéres ? ma niéce,
» cela sent l'intrigue ; je n'aime point ce-
» la, répondez donc....

La volubilité de la bonne Dame étoit si grande que Sophie ne sçavoit comment placer la réponse qu'elle lui demandoit ; enfin ayant saisi l'instant qu'elle respiroit : » si vous voulez m'écouter un instant, » Madame, vous serez éclaircie, & vous » ne verrez que du malheur, où vous » soupçonnez de l'intrigue. » Elle lui conta alors l'aventure du bal, l'insulte des masques, leur délivrance & ce qui avoit suivi ; elle ne put dissimuler la maligne aigreur des propos de Madame de Carlise, qui l'avoit décidée à retourner à son couvent.

La grosse veuve qui n'avoit pas pardonné à la Marquise la scène de la veille, l'interrompit, & lui dit : » vous avez bien » fait de ne pas rester plus long-tems » chez elle ; c'est une folle qui ne sçait que minauder, & qui, sans avoir le sens » commun, veut faire le bel-esprit, & » qui ne sçait observer en aucune façon » les égards qu'elle doit à des personnes » qui valent mieux qu'elle. Oh ! je lui

» ferai fentir..... mais, pourfuivez....»

Sophie lui montra alors la lettre qu'elle avoit reçue la veille au matin, & qui l'avoit forcée de partir fans avoir le tems de réfléchir à la démarche qu'elle faifoit.

» Mais c'eft fingulier ! » dit la tante en regardant ce papier ! » je n'y conçois » rien : pourquoi n'être pas tout de fuite » venue chez moi ? je vous aurois dit ce » qu'il falloit faire. -- Hé, Madame, fi » on vouloit m'arrêter, n'étoit-il pas tout » fimple, ne me trouvant pas au couvent, » d'aller me chercher chez vous ? -- Cela » eft vrai; cependant, pourquoi ne vous » êtes-vous pas mife ici au couvent ? -- On » n'a pas voulu m'y recevoir ; Madame » vous le dira. -- Vous n'aviez qu'à dire » que vous étiez ma niéce, & il n'y au- » roit plus eu de difficulté. -- Non, pour » me faire arrêter, dès qu'on auroit fçû » mon nom & ma retraite. -- Enfin, ma » niéce, vous avez eu tort : vous ne de- » viez pas faire cette démarche fans me » confulter.

» Sophie ne pût s'empêcher de foûrire à cette conclufion, fa tante ne s'en aperçut heureufement pas & pourfuivit : » Cette lettre n'a pas le fens commun, » car j'ai foupé hier avec Dorville ; & » bien loin d'être arrêté, il a obtenu » hier même un régiment. -- Un régi- » ment ! » s'écria Sophie avec un tranf-

port de joie involontaire. -- » Oui, ma » niéce, un régiment, & cela eſt ſûr, » car c'eſt moi qui le paye. J'ai bien des » choſes à vous dire : je vous aime, je » veux vous en donner des preuves & » dans peu ; montez dans ma voiture, » vous ſçaurez bien-tôt ſi je ſuis une bon» ne tante ; votre bourru de pere n'en » auroit jamais fait autant ; allons, ve» nez, ne perdons point de tems, quel» qu'un nous attend avec impatience.

» Sophie obéit, après avoir embraſſé tendrement l'obligeante Madame Dumont, & lui avoir gliſſé dans la main deux louis que la bonne femme ne vouloit pas abſolument accepter.

CHAPITRE III.

Bon cœur d'un maître, façons de penſer différentes ſur la façon de vivre en ménage.

PENDANT le trajet, Madame Dormont s'épuiſa en réflexions ſur la lettre anonime, & ſon refrein étoit toujours : je n'y conçois rien, pourquoi ce faux avis? elles arriverent enfin.

Madame Dormont monta à ſon apartement auprès duquel étoit celui qu'elle deſtinoit à ſa niéce, & qu'elle lui fit voir.

Dès que Fierval ſçut leur arrivée, il accourut chez elles ; félicita la tante d'avoir retrouvé une niéce auſſi aimable, & s'informa du ton de l'intérêt des cauſes de ſa fuite : Madame Dormont voulut conter cette hiſtoire, s'y embrouilla à chaque mot, & jamais elle n'auroit pû achever ſon volumineux recit, ſans Sophie qui, de moment à autre, l'éclairciſſoit par quelques phraſes courtes & préciſes qui contraſtoient merveilleuſement avec l'obſcure prolixité de ſa tante.

Fierval ne pouvoit concevoir quel ennemi couvert pouvoit être l'auteur de la lettre anonime : il étoit auſſi ſurpris de ce que Dorville, en lui racontant l'aventure dans laquelle il avoit ſauvé la vie du Vicomte d'Olban, ne lui avoit rien dit du ſecours qu'il avoit donné à Madame de Carliſe & à ſa belle parente. Madame Dormont à qui cette réflexion étoit échapée d'abord, fut auſſi étonnée de ce que Dorville ou Madame de Carliſe ne lui en avoient rien dit pour juſtifier le tête à tête qu'elle avoit troublé la veille ; Sophie de ſon côté, entendant parler de ce tête à tête, ſentit le germe de la jalouſie ſe déveloper dans ſon cœur, avant de s'être doutée que c'étoit de l'amour qu'elle y nourriſſoit pour Dorville.

Ils devinrent tous trois rêveurs, cherchant à démêler le trouble de leurs idées.

Ils furent interrompus dans leurs taciturnes réflexions par l'arrivée d'un domestique de Fierval qui vint tout effrayé annoncer à son maître, que la France son cocher en dressant ses chevaux neufs, étoit tombé de son siége, & que la roue lui avoit passé sur le corps.

La curiosité stupide se peignit à ce recit sur le visage de la grosse veuve, l'effroi, l'humanité & la pitié éclaterent dans les yeux de Sophie & l'humeur dans ceux de Fierval.

» Mes chevaux sont-ils blessés? demanda-t'il, --Non, Monsieur, mais » le pauvre la France est tout moulu; » --La voiture n'est-elle pas brisée? -- » Non, Monsieur, mais la France a la » jambe cassée.--Il faut faire son compte » & qu'il sorte, continua Fierval, ce » mal-à-droit me verseroit au premier » jour.

» Quoi, Monsieur! » s'écria Sophie, » » vous le voulez chasser dans l'état où » il est! -- Nous l'avons porté sur son lit, » reprit le valet, le Chirurgien le panse » à present. --- Quelle bêtise! repliqua » Fierval vivement, croyez-vous que je » veuille faire un hôpital de ma maison? » qu'on aille chercher un brancard, & » qu'on le porte à l'Hôtel-Dieu; je ne » veux point de ces embarras chez moi, » & il sortit brusquement avec le domesti-

que pour faire exécuter l'ordre qu'il venoit de donner.

Sophie révoltée de ce procédé & sensible au malheur du cocher, dit à sa tante, » hé, Madame, n'auriez-vous pas quelque chambre où l'on pût retirer ce malheureux ? dans l'état où il est, le transport lui peut être fatal. -- Laissons faire » Fierval, reprit celle-ci, il est bon & » sage, & sera tout pour le mieux. -- » Mais ce pauvre blessé. -- Les Chirurgiens de l'hôtel-Dieu sont habiles ; il » sera en bonnes mains ; mais parlons de » vos affaires ; vous venez de voir le » Comte ; il porte un beau nom, il est » riche, & vous lui avez fait une vive » impression.--Quoi, Madame ?--Il prétend à votre main ma niéce, il m'en » a déja fait la demande. Ah, Ciel ! -- Que » veut dire cette exclamation ? c'est un » excellent parti, qu'il ne faut pas laisser » échapper : & j'ai promis que dans trois » jours vous l'épouseriez ; Vous avez » promis, Madame ! -- Oui, Mademoiselle, & cela sera. On ne trouve pas » tous les jours un homme de qualité avec » trente mille livres de rente, qui veuille » épouser la fille d'un proscrit -- Les malheurs de mon pere, Madame, n'ont » certainement donné aucune atteinte à » sa réputation, l'honneur & la vertu » sont les seules causes de sa ruine, &

doivent

,, doivent inſpirer l'admiration & la pitié,
,, & jamais le mépris. -- Ne chicanons pas
,, ſur les mots, Mademoiſelle, il n'eſt
,, pas queſtion ici de votre façon de pen-
,, ſer, ni de vos idées romaneſques; c'eſt
,, d'après les ſentimens du public qu'on
,, doit ſe conduire, votre pere avoit une
,, belle place, il n'a pas ſû s'y maintenir,
,, il a été obligé de fuir chez l'étranger,
,, il ne s'eſt pas juſtifié des crimes d'état
,, dont on dit qu'on l'accuſe; le public
,, a raiſon de le croire coupable; & quand
,, il ne le ſeroit pas; qu'importe? n'a-t'il
,, pas perdu ſon commandement, ſes
,, honneurs? en faut-il davantage pour
,, être mépriſable? — Oui, ſans doute,
,, Madame; l'honnête-homme porte dans
,, ſon cœur le juge impartial de l'eſtime
,, qu'on doit faire de lui, & ce n'eſt pas
,, le cri du vulgaire aveuglé ou prévenu
,, qui doit décider pour ou contre lui;
,, le témoignage de ſa conſcience, lorſ-
,, qu'elle eſt pure, le met au-deſſus de
,, pareils jugemens: & la ſaine partie de
,, ce public dont vous invoquez le ſuffra-
,, ge, attend la conviction pour condam-
,, ner un homme que quarante années de
,, ſervices & de vertus auroient dû met-
,, tre au-deſſus du ſoupçon. -- Je vous ai
,, déja dit, Mademoiſelle, que cet étalage
,, de beaux ſentimens ne ſeroit pas fortu-
,, ne avec moi, c'eſt la raiſon que j'écoute,

,, & non pas des raiſonnemens à perte
,, de vue ; ce parti vous convient, il eſt
,, conſidérable & vous épouſerez le Comte.
,, -- Et que ſçavez-vous, Madame, ſi
,, nos caracteres ſe conviendront, ſi nous
,, aurons cette conformité d'humeurs qui
,, ſeule peut faire le bonheur de deux
,, époux? -- Ah! nous y voilà ; courage,
,, Mademoiſelle, cherchez quelque héros
,, de roman pour modèle de celui que vous
,, voudrez pour époux, & je vous ſuis
,, caution que vous reſterez long-temps
,, fille. -- Mais, ma chere tante... -- Mais,
,, ma chere niece... c'eſt un nom, c'eſt un
,, état que l'on doit chercher dans le mariage,
,, & non pas des rêveries de paſſions
,, chimériques. Avec Fierval, vous
,, aurez une bonne maiſon, un bon équipage,
,, un bon ſoupé où vous pourrez
,, raſſembler vos amis, vous ſerez votre
,, maîtreſſe, vous ſerez libre, que vous
,, faut-il de plus? N'ai-je pas vécu toujours
,, heureuſe avec Monſieur Dormont?
,, croyez-vous que je l'aye jamais
,, aimé, ni qu'il ait été amoureux de moi,
,, quoique ſans vanité je fuſſe très-bien?
,, point du tout. Je l'ai épouſé parce qu'il
,, étoit riche. Il m'a choiſie parce que mes
,, parens lui faiſoient avoir un bon de Fermier
,, général : il ne m'a jamais contrainte :
,, je ne l'ai jamais gêné ; des Fermes, il
,, alloit à ſa petite maiſon. J'en avois une

» dans un autre fauxbourg, où je paffois
» la belle faifon : nous nous rejoignons
» quinze jours dans l'année dans notre
» belle terre en Champagne ; le refte du
» tems, nous le paffions chacun à notre
» fantaifie. Nous foupions enfemble de
» tems en tems, & nous étions, on
» ne peut plus contens. -- Je ne doute
» pas, Madame, que vous ne le fuffiez
» d'après votre façon de penfer ; mais,
» comme prefque tous les biens font d'o-
» pinion, ce genre de vie qui vous pa-
» roiffoit fi doux, feroit certainement le
» malheur de la mienne. -- Cette obfti-
» nation me paffe. Ecoutez, Mademoi-
» felle ; en faveur de ce mariage, je vous
» donnois cent mille écus, & je vous
» affurois tout mon bien après moi : fai-
» tes-y réflexion ; fi vous me réfiftez,
» vous n'aurez rien, & je fçaurai mieux
» placer mes bienfaits. -- Mais, Mada-
» me, quand la répugnance de mon
» cœur feroit moindre, quand je me fa-
» crifierois au defir de vous obéir, dois-
» je ; que dis-je ? puis-je difpofer de moi
» fans l'aveu de mon pere ? -- Pourquoi
» non ? que peut-il vous faire ? vous des-
» hériter ? tout fon bien va être confif-
» qué ; s'il ne l'eft déja. -- Ah ! Mada-
» me, pouvez-vous penfer que ce foient
» des vues d'intérêt qui réglent mes fen-
» timens pour lui ? fon cœur, fes con-

» ſeils, ſon amitié, ſont pour moi les » tréſors les plus chers, & je ſerai tou- » jours mes efforts pour me les conſer- » ver. – A la bonne heure : je ne puis » blâmer à un certain point cette façon » de penſer ; mais, ma niéce, comment » l'entendez-vous ? -- Je vous prierai, » Madame, de lui écrire pour avoir ſon » avis. Je joindrai une lettre à la vôtre, » & ſes ordres me décideront. -- Soit. » Mais où lui adreſſerai-je ma lettre ? » -- Hélas! je ne ſais. -- Ni moi non plus. » Nous voyez bien qu'il ſeroit fol d'at- » tendre le conſentement de quelqu'un » qu'on ne ſçait où prendre : tout conſi- » déré, nous nous en paſſerons, & l'af- » faire ſe conclura dans trois jours, com- » me je l'avois arrangé. -- De grace un » moment, Madame, le Duc de K*** » étoit le ſeul ennemi de mon pere : il » n'eſt plus : la mort d'un homme de ce » rang eſt bien-tôt publique, & dès qu'il » en ſera inſtruit, mon pere me donnera » ſûrement de ſes nouvelles, & peut-être » reviendra-t'il lui-même ſe juſtifier des » calomnies qu'on a ſemées contre lui. » -- Chiméres ! -- Accordez-moi du » moins un mois de délai pour m'aſſurer » de ſon ſort, & m'accoutumer, s'il eſt » poſſible, à la férocité du caractére de » Monſieur de Fierval. – Que voulez- » vous dire ? -- Ah ! Madame, eſt-ce que

» son inhumanité pour son malheureux
» cocher ne vous a pas indignée ? -- C'est
» cela qui vous indispose ! eh fi , ma niéce ,
» pour vivre bien avec tout le monde ,
» il faut laisser agir chacun à sa mode ;
» laissez-le se conduire comme il voudra
» avec ses gens , & qu'il ne se mêle pas
» des vôtres , quand vous serez mariée.
» --Je compte , Madame , sur le délai
» que je vous ai demandé. -- Fi donc ,
» un mois ! quatre ou cinq jours passe.
» -- Mais , de grace.... -- N'en parlons
» plus , ma niéce , vous aurez huit jours ,
» mais pas une minute avec , cela est
» décidé. »

Sophie , ne sçachant que répondre à un ton aussi absolu , prit le parti du silence , & nos Dames se mirent séparément à leur toilette en attendant l'heure du dîner.

Mademoiselle Delisle , seconde femme de chambre de Madame Dormont , fut chargée d'avoir soin de Sophie , en attendant qu'elle en eût pris une. C'étoit une grande fille de vingt-quatre ans , d'une phisionomie ouverte , assez vive , un peu bavarde , mais douce , compatissante , & sensible aux malheurs de son prochain. Dumont qui depuis que son maître logeoit chez Fierval , lui faisoit la cour , avoit sçu trouver le chemin de son cœur , & ils espéroient de se marier quand Dorville s'é-

tabliroit ; Dumont comptant la placer auprès de la femme de son maître, & par ce moyen ne la pas quitter.

Pendant la toilette, la Delisle employa toutes les maniéres insinuantes, dont ses pareilles savent user pour capter la bienveillance de leurs maîtresses; elle lui peignit trait pour trait le caractére & les foiblesses de Madame Dormont.

Les domestiques d'ordinaire excellent dans ces tableaux. Les maîtres dépouillent avec eux la contrainte qui cache leurs défauts aux yeux du public, & ceux-ci, pour se venger de la supériorité de rang qui donne toujours de l'humeur à l'inférieur, saisissent avec avidité les teintes de leurs ridicules, & se consolent de la servitude, en crayonnant en grotesque les travers de ceux que la fortune les force de servir.

Quoique la médisance fût très-peu analogue au caractére de Mademoiselle de Francourt, le besoin qu'elle avoit de connoître les différens originaux avec lesquels elle se trouvoit obligée de vivre, lui fit écouter la Delisle sans l'interrompre : le dépit que lui avoit causé le ton impératif de sa tante, lui arracha même alors un soûrire : il n'échapa pas à la conteuse, qui, le prenant pour un signe d'aprobation, passa rapidement au portrait de Fierval : le fiel n'y fut pas épargné, & le tableau

n'en fut que plus reſſemblant. Elle en vint enſuite à celui de Dorville.

» Eſt-ce qu'il demeure auſſi dans cette » maiſon ? » interrompit vivement Sophie, dès qu'elle l'entendit nommer. -- » Oui vraiment, Mademoiſelle, » répondit la Deliſle, » & il en fait tout l'a» grément. » Elle fit alors ſon éloge avec une chaleur ſi vive, que Sophie ne pût s'empêcher de lui dire, en ſoûriant : qu'à la différence de ce tableau avec le précédent, elle la ſoupçonnoit d'être amoureuſe de l'original. -- » Vous vous mocquez, » Mademoiſelle ; oh, je me connois trop » pour porter mes vûes ſi haut ; & puis, » je ne veux pas me faire chaſſer. -- Com» mant chaſſer ? -- Oui vraiment, Ma» dame ne me le pardonneroit jamais. -- » Qu'eſt-ce à dire ? -- Quoiqu'elle ne » nous l'ait pas déclaré ouvertement, nous » voyons bien qu'elle a des deſſeins ſur » lui. -- Vous n'y ſongez pas ; reſpectez » mieux votre maîtreſſe : ma tante ! une » femme de ſon âge ! -- Ah, Made» moiſelle, gardez-vous bien d'en dire » autant devant elle : depuis quinze ans, » elle n'a pas vieilli d'une minute, & elle » n'a toujours que trente ans. -- Tréve » de pareils propos, Mademoiſelle, ſi » vous ne voulez pas me déſobliger. -- » Comme il vous plaira, Mademoiſelle ; » mais, dans quelques jours, quand

» vous ferez plus au fait, vous ferez
» chorus avec nous. »

CHAPITRE IV.

Mémoire, déclaration d'amour, & autres choses importantes.

FIERVAL, après avoir quitté Madame Dormont, avoit renvoyé, comme il l'avoit résolu, son malheureux cocher; il avoit ensuite été chez son homme d'affaires, voir si Dorville y avoit passé pour signer le compte de tutelle, & il avoit eu beaucoup d'humeur en aprenant qu'on ne l'y avoit pas vû. Il étoit rentré chez lui; il avoit demandé en arrivant, si son neveu étoit dans son apartement, & sa mauvaise humeur étoit redoublée quand on lui avoit dit qu'il étoit sorti en chaise, à la pointe du jour. Un voyage dont il ne lui avoit pas parlé, après la conversation vive qu'ils avoient eu la veille, lui donnoit de l'inquiétude, & lui paroissoit une levée de bouclier contre l'autorité qu'il avoit toujours usurpée sur lui, & dont il ne vouloit pas se désaisir avant que Dorville eût signé le compte, & qu'il lui eût procuré le Commandement qu'il desiroit.

Il monta fort agité à son apartement,

& se mit à dresser un Mémoire qu'il vouloit faire signer par Madame Dormont, à dessein de le presenter ensuite au Ministre, pour obtenir par le crédit, & à l'insçû de son neveu, la place de Francourt. Comme ce Mémoire est court, nous le transcrirons ici.

Mémoire à Monseigneur le Duc d'Olban.

MONSEIGNEUR,

» La famille du Comte de Francourt » se réunit au Marquis Dorville & au » Comte de Fierval son oncle, pour vous » prier d'accorder à ce dernier le Com» mandement de T***, vacant par la » fuite du Comte de Francourt. Dai» gnez, Monseigneur, moins considé» rer la faute de cet ancien militaire, » que ses services passés; le coupable sera » assez puni par l'éxil & la perte de sa » place, & vous récompenserez ainsi ses » anciennes belles actions, en accordant » ce Commandement au Comte de Fier» val, qui a cette condition épouseroit » la fille du malheureux Francourt, la» quelle, sans cela, victime innocente de » la mauvaise conduite de son pere, lan» guiroit sans établissement.

Fort content de son ouvrage, ayant dîné à la hâte, il passa chez Madame

Dormont, qui sortoit de table avec Sophie; & après quelques legéres politesses à la niéce, il pria la grosse veuve de passer avec lui dans son cabinet; quand ils y furent seuls, il lui montra ce Mémoire qu'elle aprouva fort, & qu'elle ne fit point de difficulté de signer. Elle lui fit ensuite part de sa conversation avec Sophie, & ne lui dissimula pas la répugnance qu'elle avoit témoignée, le délai qu'elle avoit demandé, & le desir qu'elle montroit d'avoir le consentement de son pere; & elle l'informa qu'elle lui avoit accordé un terme de huit jours seulement, qui seroit employé aux préparatifs des deux mariages; » cependant, » ajouta-t'elle, » comme j'avois déja pris l'avance pour » ceux de ma nôce, nous vous montre» rons l'exemple Dorville & moi.

Cet arrangement ne cadroit pas avec les projets de Fierval, qui craignoit qu'elle ne se rallentît sur ses intérêts dès qu'elle tiendroit la main de son neveu. Il combattit de son mieux la tendre impatience de la bonne Dame; mais la chose lui tenoit trop à cœur pour qu'elle cédât sans résistance, & quand leur conversation finit, bien loin d'avoir consenti à attendre au même jour pour les deux nôces, à peine étoit-elle ébranlée : tant il est vrai que si l'amour a beaucoup d'empire sur les jeunes gens, quand il s'attache sur un cœur

un peu plus que mûr, ſon acharnement eſt encore plus violent, il reſſemble alors aux mouches, qui ſont beaucoup plus opiniâtres dans l'automne que dans le printems.

Ils rentrérent dans le ſallon, & Madame Dormont trouva bien-tôt un prétexte pour s'abſenter, & laiſſer Fierval à portée de faire une tentative ſur le cœur de Sophie.

Dès qu'ils furent ſeuls, ayant approché ſon fauteuil du ſien, il rompit le ſilence en ces termes : » Madame votre tante, » Mademoiſelle, m'a dit qu'elle vous » avoit confié les tendres ſentimens que » vous m'avez inſpirés dès le premier mo» ment que je vous ai vue. Je ne ſçais ſi » elle eſt entrée dans le détail de ma for» tune & de ma naiſſance : je puis dire » que, de ces deux côtés, peu de Gen» tilshommes peuvent être mieux avanta» gés. Quant au perſonnel, ſi je ne ſuis » plus dans mon printems, du moins n'ai» je pas encore atteint la fin de mon Eté ; » & je penſe qu'une perſonne auſſi raiſon» nable que vous, préférera la ſolidité du » jugement & un eſprit mûri par l'expé» rience, au clinquant ſuperficiel d'un » évaporé que ſa jeuneſſe & le peu d'uſage » du monde expoſeroient a autant de faux » pas que de démarches. Je vous le répé» te, Mademoiſelle, je vous aime, &

» je mets mon bonheur à me voir votre
» époux. Outre le partage de ma fortune,
» qui doit vous offrir une perspective
» agréable, outre le rang que vous aurez
» dans le monde, en portant mon nom,
» je compte vous faire par notre contrat
» de mariage des avantages plus considé-
» rables que vous-même ne pourriez l'e-
» xiger. J'ai engagé Madame Dormont
» à vous donner cent mille écus dès a pre-
» sent, & à vous assurer tout son bien
» après elle. Voyez, Mademoiselle,
» quelle différence cela fait dans votre état;
» & jugez si de pareils services ne méri-
» tent pas un peu de reconnoissance de
» votre part; le prix que j'en attends est
» votre main, & je ne doute pas que
» vous ne me l'accordiez, pour peu que
» vous réfléchissiez au mérite d'une pa-
» reille proposition. Allons, Mademoi-
» selle, regardez-moi, je vous prie, &
» souffrez que je lise dans vos yeux une
» réponse telle que j'ai droit de l'attendre.

Sophie qui faisoit alors de la tapisserie, n'avoit pas détourné les yeux de dessus son métier tant qu'il avoit parlé. Comme il la pressoit pour une réponse, elle jetta sur lui un regard aussi honnête que froid, & faisant une legére inclination de tête, elle lui répondit : » J'ignorois, Monsieur,
» que je vous eusse d'aussi grandes obli-
» gations que celles dont vous venez de

» m'instruire, recevez-en mes remercie-
» mens. Quant à l'établissement que vous
» me proposez, je sens, comme je le dois,
» l'honneur que vous me faites en son-
» geant à moi ; mais n'attendez pas, je
» vous prie, de réponse précise de ma
» part sur cet objet ; mon âge ne me per-
» met pas de m'en raporter à moi seule
» dans le choix d'un époux : j'ai un pere,
» Monsieur, de l'autorité duquel je ne
» cherche point à m'affranchir, & je n'é-
» couterai les propositions de personne,
» qu'il ne soit muni auparavant de son
» aveu. -- Quoi ! Mademoiselle, vous
» portez l'aveugle soumission au point de
» recevoir sans résistance celui qu'il lui
» plairoit de vous destiner ! -- Vous m'a-
» vez mal entendue, Monsieur, j'attens
» l'aveu de mon pere, pour écouter des
» propositions quelconques, mais je me
» réserve ensuite le droit d'accepter ou
» de refuser. Mon pere est doux, ver-
» tueux, juste, humain, & il ne sera
» sûrement pas l'essai d'un despotisme
» odieux sur une fille qui lui a toujours
» été chére. -- Mais, Mademoiselle, où
» dois-je m'adresser pour lui demander
» cet aveu d'où dépend le bonheur de
» ma vie ? -- Je l'ignore, Monsieur, sé-
» parée de lui par ses malheurs, j'ai le
» chagrin de n'être pas même instruite
» de sa retraite, & d'être ainsi privée des

» conseils que ma jeunesse a droit d'attendre de sa prudente amitié. -- Vous n'y » pensez pas, charmante Sophie, vous » ignorez où il est, & vous attendez son » aveu ! Dans les circonstances où vous » vous trouvez, Madame Dormont doit » le remplacer ; & son absence, ou l'igno» rance de son sort ne doivent pas vous » faire négliger un établissement considé» rable. - Et pourquoi, Monsieur, ne » pas attendre que son sort soit éclairci ? » Dois-je, fille dénaturée, trahir ce que » je dois à sa tendresse, à son amitié ? » outrager son infortune, & disposer à » son insçû, peut-être contre sa volonté, » d'une main qui ne doit se donner que » par ses conseils & sous ses yeux ? -- » Croyez, Mademoiselle » reprit Fierval d'un ton avantageux, » qu'un éta» blissement pareil ne peut qu'obtenir » son suffrage, & qu'il seroit le premier » à vous presser de l'accepter, s'il pou» voit être instruit qu'il se presente.

» Je veux croire, puisque vous me le » dites, Monsieur » reprit séchement Sophie, » que je ne trouverai pas un » parti de votre mérite : mais je suis jeu» ne, & le mariage ne m'a pas encore » fait former de vœux. J'attendrai donc, » s'il vous plaît, que mon pere..... -- Hé, » Mademoiselle, considérez le tort que » vous allez vous faire : Madame Dor-

» mont, en faveur de notre union, vous
» dote considérablement, vous assure tout
» son bien ; soyez persuadée que si vous
» hésitez, elle retirera ses bienfaits. -- Je
» sçais, Monsieur, l'obligation que je
» dois avoir à ma tante : mais, si elle
» m'aime, comme un pareil don l'annon-
» ce, elle ne voudra pas me le faire ache-
» ter au prix de mon bonheur. -- De vo-
» tre bonheur ! croyez-vous que je vou-
» lusse vous rendre malheureuse ? -- Je le
» serois, Monsieur, dès que j'aurois man-
» qué au plus saint des devoirs : ma tante,
» puisqu'elle vous a dit qu'elle m'avoit par-
» lé, vous a sans doute instruit aussi du
» délai d'un mois que je lui ai demandé. --
» Oui, Mademoiselle, mais elle m'a apris
» aussi qu'elle ne vous a accordé que huit
» jours. -- Cela peut être, mais elle n'a
» pû vous dire que je m'en sois contentée.
» L'affaire dont il s'agit est assez impor-
» tante, Monsieur, pour que nous nous
» donnions le tems d'étudier si nos ca-
» racteres & nos humeurs sympathisent ;
» &, loin de me blâmer de chercher à
» vous connoître avant de m'unir à vous,
» vous dévriez louer ma délicatesse, &
» profiter vous-même de ce délai pour
» examiner si je n'ai point quelques dé-
» fauts qui vous soient échapés, & qui
» me rendent indigne de la tendresse que
» vous voulez me jurer à la face des Au-

» tels. -- En vérité je ne conçois pas, » Mademoiselle... -- Mon parti est pris ; » Monsieur, ma soumission aux volontés » de Madame Dormont, & la reconnois- » sance que je lui dois pour tous ses bien- » faits, ne m'arracheront jamais mon » consentement pour une démarche que » je sçaurai être contraire à mon devoir.

Madame Dormont rentra, quelques visites survinrent, & Fierval sortit pour aller à l'opéra où il sçavoit que le Duc d'Olban devoit venir ce soir-là, espérant d'y trouver l'occasion de lui presenter son Mémoire.

Il prit le prétexte d'aller remercier le Ministre, du Régiment qu'il venoit d'accorder à son neveu pour s'introduire dans sa loge, & il lui donna ensuite le Mémoire qu'il avoit dressé & qu'il avoit aussi signé.

Quoique le Duc eût peu d'estime pour lui, la qualité d'oncle de Dorville suffisoit pour le faire bien recevoir ; il lui dit que, s'étant fait rendre compte de l'affaire de Francourt, il lui avoit paru qu'il n'étoit pas aussi coupable qu'il le croyoit d'abord ; mais que l'abandon qu'il avoit fait de son Commandement par sa fuite, sans envoyer depuis aucune justification, étoit une faute impardonnable : que cependant, la considération qu'il avoit pour sa conduite antérieure, l'avoit engagé

jusqu'alors à différer de nommer à sa place, & qu'il en étoit enchanté, puisque cela le mettroit à même de la conserver dans sa famille. » Quel âge a sa fille, » continua-t'il? -- » Monsieur, elle n'a pas » encore dix-sept ans. -- Cela me paroît » bien jeune; je suis surpris que vous » n'ayez pas plutôt songé à votre neveu » pour elle : leurs âges seroient mieux assortis. -- Mon neveu n'est pas riche, » Monsieur, & nous traitons pour lui » une autre affaire beaucoup plus considérable pour la fortune. -- Ah ! tant » mieux; il ne sera jamais aussi heureux » que je le souhaite, & je m'employerai » toujours pour lui de tout mon pouvoir.

Fierval le remercia, & sortit très-content de sa démarche. Il revint ensuite chez lui, & Dorville n'étant pas rentré, il en témoigna du dépit à Dumont qu'il rencontra, & auquel il demanda durement où étoit son maître? » Il est à la Villette » reprit celui-ci » avec un de ses amis qui » a fait une chûte; je crois qu'il y couchera, & que nous ne le reverrons que » demain matin. » Fierval, tranquilisé sur les craintes que lui avoit causé cette absence, par le lieu où il aprenoit qu'étoit Dorville, dit en continuant son chemin : » Dans la position des affaires de » Dorville, il auroit un meilleur emploi » à faire de son tems, que de courir les

» campagnes voiſines de Paris. » Et il alla ſouper chez Madame Dormont, où, heureuſement pour Sophie, quelques étrangers ſe trouvérent, ce qui lui épargna les nouvelles importunités qu'elle auroit eu à eſſuyer ſans cela.

Elle ſe retira de bonne heure; & quand tout le monde fut ſorti, Fierval conta à Madame Dormont le ſuccès de ſon entrevue avec le Miniſtre; elle en parut très-contente; mais l'inquiétude que lui cauſoit l'abſence de Dorville, altéroit la joye qu'elle en auroit reſſenti dans un autre tems. Fierval s'en apperçut, & pour la calmer, lui dit ce qu'il en avoit apris: » Je vous promets » pourſuivit-il » de » l'en bien gronder demain à ſon retour. » --Non » repliqua la veuve » laiſſez-» moi faire, je me charge de ce ſoin: de tendres reproches le toucheront plus » que de dures réprimandes: je veux qu'il » m'aime, le pauvre enfant, & lui épar-» gner, ſi je puis, juſqu'à l'ombre du » chagrin. » Fierval alors ſe retira, & ils furent tous ſe coucher.



CHAPITRE V.

Querelle de Fierval & d'un Vallet Allemand ; Sophie retrouve une perſonne bien chere ; converſation de Dorville & de Francourt.

DUMONT, comme on peut bien le penſer, n'avoit pas été heureux, non plus que ſes amis, à la quête de Sophie. Il y avoit paſſé la journée inutilement : on lui avoit bien dit en rentrant que Madame Dormont avoit ſa niéce avec elle ; mais il étoit bien loin de s'imaginer que cette niéce fût la Sophie qu'il cherchoit. Il étoit donc monté dans la chambre de ſon maître pour exécuter ſes ordres ; puis bien las, bien haraſſé, & jurant de bon cœur contre l'amour de Dorville, il s'étoit couché.

Dorville, de ſon coté, étoit auſſi chagrin qu'inquiet, de ne point recevoir des nouvelles de ſes émiſſaires : ſon ami ſe trouvoit mieux de momens en momens, & auroit même été en état de ſe rendre à Paris dès le ſoir : mais le Chirurgien qui l'avoit panſé, pour donner plus d'importance à la cure, exigea qu'il paſſât encore la nuit à la Villette.

Le lendemain matin, le prétendu Ger-

meuil ſe trouvant totalement remis de ſa chûte, ils montérent dans la chaiſe de Dorville. En arrivant à Paris, le vieillard ne pût réſiſter au deſir d'aller avant tout, voir ſa fille au couvent où il l'avoit fait conduire : il pria ſon ami de le deſcendre au premier fiacre, ce qu'il fit ; & comme Dorville, de ſon côté, deſiroit ſçavoir s'il ne pourroit pas avoir de nouvelles lumieres ſur le ſort de ſa maîtreſſe, il chargea le bon Pittre, valet de Germeuil, de porter le porte-manteau de ſon maître chez lui, & de l'y attendre : il lui en donna l'adreſſe bien détaillée, & courut enſuite chez l'éxempt de Police, où il avoit été la veille, & cette ſeconde viſite eut auſſi peu de ſuccès que la premiere.

Pittre cependant, le porte-manteau ſur l'épaule, prend le chemin de l'hôtel de Madame Dormont ; la courſe étoit longue, un cabaret, qu'il trouve à moitié chemin, l'invite à faire une pauſe ; après s'y être bien & duement abreuvé & délaſſé, il reprend ſon fardeau, il arrive à bon port, & demande au portier : » N'eſt-ce tipat ici que demeure li loge» ment de Monsû Dorville ? » celui-ci ayant répondu que oui : » He pen, mon » cher, aporte moy Monsû Tumont, » moy avoir à parler à lui.

Le portier apel'e Dumont, qui reconnoiſſant le valet, l'emméne avec lui à l'a-

partement de ſon maître : mais par malheur ils rencontrérent ſur l'eſcalier Fierval, qui demande ce que c'eſt que cet homme : » c'eſt, répondit Dumont, » le » domeſtique de Monſieur Germeuil, » l'ami de mon maître. -- Que porte-t'il » là ? -- Li pagage du maître. -- Qu'ai-je » affaire de cela chez moi ? -- C'eſt, re- » prit Dumont, que Monſieur le Mar- » quis lui donne un logement pour quel- » ques jours dans ſa chambre, où je viens » de dreſſer un lit de camp. -- Quoi ! » ſans m'en prévenir ; Monſieur Dorville » diſpoſe des logemens chez moi ! cela » me paroît fort. -- Avancir donc Mon- » ſir Tumont, cti paquet l'être lourd. » -- Arrête maraut, » reprit vivement Fierval » je n'entends pas que perſonne » loge chez moi ſans mon aveu. -- Hé » thunder tarteiſel, cria le valet échauffé » par le mot de maraut » moy point » havre affaire à vous, laiſſe paſſir. -- In- » ſolent » répliqua Fierval en le frapant, » je t'aprendrai. . . . .

Pittre ſe ſentant battre, jette le porte-manteau, & alloit vivement ripoſter des deux poings fermés, ſi Dumont ne l'avoit retenu. » Hé, Monſieur » dit-il au Comte » ne voyez-vous pas que c'eſt » un pauvre Allemand qui ne ſçai ce que » vous lui voulez dire ? Laiſſez-le porter » ce paquet, mon maître vous mettra au

» fait. -- Votre maître n'eſt pas le mien. » repartit Fierval écumant de colere » & » je lui aprendrai à donner de ordres chez » moi.

Sur ces entrefaites, Germeuil qui n'avoit pas trouvé ce qu'il cherchoit au couvent, étoit venu pour rejoindre Dorville qu'il croyoit à ſon apartement, & en ayant demandé le chemin au portier, il y monta : il fut fort ſurpris de voir ſon valet dans l'attitude d'un athlète qui ſe prépare à combattre, retenu par le valet de ſon ami qui l'empêchoit de ſe ruer ſur un homme qui, par ſes vêtemens, paroiſſoit devoir être conſidéré. Il crut devoir des excuſes à cet homme, & éloignant ſon valet avec la main : » pardonnez, Monſieur, dit-il, » l'inſolence de mon domeſtique ; je juge » par ce que je vois, que ſa ſtupide igno- » rance l'aura fait vous manquer.

Un ſur-tout de drap groſſier à la Hollandoiſe étoit tout le vêtement de Germeuil ; & Fierval, jugeant de l'homme par l'habit, fut peu diſpoſé à avoir aucun égard pour lui. Il l'interrompit donc en diſant : » Quoi ! c'eſt vous qui voulez lo- » ger chez moi ſans mon aveu, & qui » m'envoyez encore inſulter par votre in- » ſolent valet ! -- Ce domeſtique ſe ſera » ſans doute trompé, Monſieur : n'ayant » pas l'honneur de vous connoître, je » n'avois ſûrement pas deſſein de vous être

» importun, c'eſt chez le Marquis Dor-
» ville que je l'envoyois..... -- Et ce Mar-
» quis Dorville eſt mon neveu, Mon-
» ſieur, j'ai bien voulu lui donner un lo-
» gement chez moi; mais je ne prétends
» pas y retirer le premier venu qu'il lui
» plaira de m'amener.

Germeuil ſentit l'offenſant de ce propos, & repartit ainſi : » Si j'euſſe ſçu que
» ce ne fût pas de mon ami que je tinſſe
» l'aſyle qu'il m'offroit, je me ſerois gar-
» dé d'accepter ce témoignage de ſon bon
» cœur, un premier venu comme moi,
» Monſieur, étant fait pour honorer qui-
» conque le reçoit : & quand Monſieur
» Dorville ſera de retour, il pourra vous
» aprendre que le ton de hauteur & les
» airs de mépris ſont déplacés vis-à-vis
» de moi; au reſte je veux bien paſſer
» l'incivilité de vos procédés, en faveur
» de l'humeur où vous a mis ſans doute
» l'impertinence de mon domeſtique,
» dont je vous réitére mes excuſes. Du-
» mont, continua-t'il, conduiſez-moi à
» l'apartement de votre maître. -- Ce
» ton d'autorité » reprit Fierval plus pi-
qué que jamais » vous convient peu dans
» ma maiſon, » je ne prétends pas......
» - Calmez-vous, Monſieur, je n'y lo-
» gerai pas malgré vous; mais quelque
» empire que vous prétendiez ſur votre
» neveu, il ne peut s'étendre à fermer

» la porte de ſon apartement aux viſites
» qui viennent pour lui ; & vous devez
» vous apercevoir à ma modération que
» je ſçais que la maiſon eſt à vous.

En finiſſant ces mots, il monta ſans attendre de réponſe à la chambre de Dorville, laiſſant Fierval fort ſurpris (par l'habitude où il étoit de tout voir plier ſous ſes volontés) de la réſiſtance que venoit d'eſſuyer ſa brutalité.

Germeuil, en attendant le retour de Dorville, ſe mit à la fenêtre à rêver à ſes malheurs, à l'humiliation qu'il venoit d'eſſuyer, & plus encore à la douleur qu'il venoit de reſſentir au couvent où il avoit été inutilement chercher ſa fille, dont on n'avoit pû lui donner de nouvelles. Au milieu de ces triſtes réflexions, il aperçut dans les apartemens du premier une jeune perſonne qui traverſoit, & qui lui parut reſſembler à ſa fille. » Ah ! mon
» enfant » cria-t'il à Dumont ; dis-moi
» de grace, qui occupe ce grand corps
» de logis ? C'eſt, répondit celui ci, une
» femme riche à millions, à qui apartient
» la maiſon ; peſte, elle a du goût celle-
» là : elle lorgne mon maître avec une
» avidité.... mais elle a beau faire, il a
» le cœur pris ailleurs. -- Et ſon nom ?
» --C'eſt Madame Dormont. -- Mada-
» me Dormont ! & cette jeune perſonne
» que je viens de voir paſſer ? ſon nom,
de

» de grace. -- Ma foi, Monſieur, c'eſt » ce que je ne ſçais pas ; j'ai couru hier » comme un baſque tout le jour, à cau- » ſe du bel amour de mon maître ; & » quand je ſuis rentré tout harraſſé, on » m'a dit que la riche veuve avoit amené » avec elle une de ſes niéces. -- Une de » ſes niéces ! ah, mon ami ! » s'écria le vieillard en l'embraſſant, & verſant des larmes, » tu peux me rendre le plus » grand ſervice ? -- De quoi s'agit-il: » --Demeurant dans la même maiſon, » tu connois ſûrement les domeſtiques » de Madame Dormont ? Oh, je vous » réponds, comme mes propres camara- » des. -- Hé bien, mon cher, fais en- » ſorte d'engager le plus diſcret d'entr'eux, » à demander à cette jeune perſonne un » quart-d'heure d'entretien en particu- » lier avec un vieillard qui arrive de Hol- » lande. -- Peſte, comme vous y allez, » vous arrivez aujourd'hui, vous avez » fait une chûte hier, dont à peine vous » êtes remis, & vous voulez tout de ſui- » te un tête-à-tête avec un tendron de » dix-ſept ans ! Ah, mon ami ! le ſort de » ma vieilleſſe en dépend ; hâte-toi, je » te conjure.

Dumont ſortit, & revint preſqu'auſſitôt lui dire que Fierval étoit à preſent avec elle, mais que Mademoiſelle Deliſle, qui lui ſervoit de femme de chambre, lui

avoit promis de faire son message dès qu'elle seroit seule. -- » Crois-tu qu'elle » s'en acquitte fidellement ? -- Vous y » pouvez compter, c'est un autre moi-» même ; c'est bien la meilleure fille, le » meilleur cœur, honnête, douce.... ma » foi, il ne lui manque que d'être riche ; » mais quand on n'est ni paresseux ni » ambitieux, on gagne toujours assez » pour ses besoins. Si l'on ne sçavoit pas » se faire une raison, le monde ne seroit » plein que de malheureux.

Dumont n'auroit pas fini si-tôt l'éloge de sa maîtresse ni ses réflexions, si la Delisle ne l'étoit venu avertir que Fierval étoit sorti, Madame Dormont l'ayant fait prier de passer chec elle pour lui donner son avis sur des étoffes qu'on lui aportoit à choisir. Le vieillard se hâta de descendre ; l'agitation de son esprit, & les différens sentimens qui se succédoient dans son cœur, anéantissoient presque ses forces. Il fut obligé de se servir du bras de Dumont, qui, quand il fut arrivé au premier, le laissa avec la Delisle, laquelle, par un corridor de dégagement, le fit entrer dans la chambre de Sophie, & se retira.

Qu'on se peigne, s'il est possible, les transports de cette tendre fille en revoyant son pere ! (car c'étoit Francourt lui-même, qui, depuis sa fuite, s'étoit caché sous le

nom de Germeuil.) Elle se précipita dans ses bras sans pouvoir proférer un mot : des larmes, des sanglots furent les premieres expressions de la joye. Ce pere sensible n'étoit pas plus maître de ses sens.

O mon pere...... ma fille..... Dieux ! c'est vous !...... je te revois !...... furent les premiers cris que l'excès de leur tendresse leur permit d'articuler.

Après les premiers momens de l'effusion de leurs cœurs : » Mon pere ! » lui dit tendrement Sophie, » comment avez- » vous pû être si-tôt informé de la mort » de votre persécuteur ? -- De mon per- » sécuteur ! que voulez-vous dire ? -- Du » Duc de K***, & vous êtes dans la » maison de votre vengeur. -- Que dites- » vous ? quoi ! Fierval...... -- Non, mon » pere, non, c'est son généreux neveu.... » -- Dorville ! -- Lui-même. -- Ache- » vez......

Elle lui fit alors le recit de son aventure du bal, sans s'épargner les reproches qu'elle croyoit mériter par son imprudence ; elle détailla avec feu la noblesse & l'intrépidité avec laquelle Dorville les avoit délivrées, elle répéta ensuite le recit que lui avoit fait le Vicomte d'Olban, & s'étendit sur l'éloge du Marquis avec une vivacité qui n'échapa pas à son pere ; il crut cependant n'en devoir rien témoigner pour le moment, & elle poursuivit le recit de son histoire.

Quand elle en fut à sa retraite chez la bonne Dumont, elle ne put s'empêcher de raconter le précis de ce que cette femme lui avoit apris de la vie de Dorville, & de paroître pénétrée de reconnoissance pour le François réfugié, qui avoit secouru avec autant d'humanité ce brave jeune homme.

» Hélas ! ma chere fille, c'étoit moi-» même que la Providence avoit destiné » à sauver les jours de mon vengeur ; ad-» mirons ses décrets en silence, & recon-» noissons leur sublimité sans oser jetter » un œil trop curieux sur leur impénétra-» bilité. -- Mais, mon pere, c'est je crois, » Germeuil que s'apelloit ce François. -- » C'est aussi le nom sous lequel j'ai caché » mes malheurs depuis que je vous ai » quittée, & que je continuerai de porter » jusqu'à ce que je sois justifié, si je puis » parvenir à l'être. -- Y parvenir !..... en » doutez-vous ? la vertu, l'innocence vont » reparoître dans leur éclat ; la faveur du » Marquis Dorville vous aplanira toutes » les voyes : vous lui avez sauvé la vie, il » vous rendra votre réputation. Ah ! mon pere, courez lui confier votre sort, & » vous êtes sauvé ! -- Non, ma fille, » non, » reprit Francourt en la regardant avec une tendresse mêlée d'inquiétude : » Je veux qu'il ignore encore » quelque-tems mon véritable nom ; j'ai

» des raifons, hélas ! trop folides peut-
» être, pour tenir cette conduite. -- Hé !
» mon pere, quelles peuvent-elles être?
» -- Il n'eft pas encore tems que vous
» en foyez inftruite; mais pourfuivez.

Elle obéit, & lui raconta l'arrivée de fa tante chez la Dumont, leur retour à Paris, l'aventure du cocher, les propofitions de Madame Dormont, les inftances de Fierval & fes réponfes. Le Comte de Francourt aplaudit à leur prudence, & la confirma dans fes répugnances contre Fierval, dont il lui aprit le dernier procédé avec lui.

» Ah ! s'écria-t'elle, le fourbe ! mon-
» trer un front auffi ferain après une fcè-
» ne pareille ? il fort d'avec moi, »
ajouta-t'elle, » & dans les proteftations
» dont il m'a fatiguée, il a mis toute la
» liberté d'efprit qu'on peut attendre d'un
» homme dont la confcience eft pure &
» l'ame tranquille.

Le bruit que fit dans la cour une voiture, qu'ils reconnurent pour la chaife de Dorville, leur fit terminer leur entretien. Francourt, en l'embraffant, lui recommanda le plus grand fecret fur leur entrevue, & il monta dans la chambre de Dorville. Il ne l'y attendit pas longtems, le Marquis y entra l'inftant d'après fuivi de Dumont, qui, pendant le trajet de l'efcalier, l'avoit inftruit de la

scène qui s'étoit passée entre Fierval & Germeuil, & il sortit après avoir donné des siéges aux deux amis.

» Ah, mon ami ! » s'écria Dorville en l'embrassant, » pardonnez-moi de » vous avoir exposé, par mon absence » à la scène que j'aprends que vous avez » essuyée. -- Votre presence, » répondit Francourt, » ne l'auroit rendue que plus » douloureuse pour moi, par la peine » que je vous en aurois vû ressentir. Mes » malheurs n'ont point avili mon ame; » mais ils m'ont accoutumé à essuyer des » hauteurs humiliantes; & le chagrin le » plus vif que j'en aie reçu, c'est d'avoir » été à portée de juger par-là de ceux » que vous devez avoir à suporter jour- » nellement avec un caractére aussi impé- » rieux : n'y songez donc plus. Quant à » moi, j'ai reçu depuis que je suis à Pa- » ris, des consolations plus essentielles; » j'ai revû, mon cher ami, j'ai revû ma » fille toujours tendre, toujours vertueu- » se, toujours digne de moi. Mais, qu'a- » vez-vous? » continua-t'il en fixant ses regards sur Dorville qui soupiroit, » vous » vous troublez, vous paroissez agité : » auriez-vous quelque peine secrette? » ma longue expérience pourroit ne vous » pas être inutile; parlez, ouvrez-moi » votre cœur; » (un soupir fut toute la réponse de Dorville:) » Vous soupirez, »

continua Francourt, » ah ! je le vois ; ce
» sont les maux de votre âge, c'est l'a-
» mour qui vous trouble ? ne vous en
» défendez pas, cette passion n'a de blâ-
» mable que les excès où un mauvais
» choix nous entraîne ; fait comme vous
» êtes, avec les heureux sentimens dont
» la nature vous a doué, vous ne devez
» pas soupirer pour une ingrate.

» Ah, Germeuil ! mon cher Germeuil !
» oui, c'est l'amour qui cause tout mon
» trouble. Mais jugez de la fatalité de
» mon sort ; je n'ai vu qu'une fois l'ob-
» jet qui me captive. La décence, l'hon-
» nêteté, la vertu siégent sur son front
» & prêtent de la dignité à tous les mou-
» vemens de ses traits ; un évanouisse-
» ment la rendoit encore plus intéressante
» au premier moment que je l'ai vue : un
» juste effroi l'avoit causé ; j'eus le bon-
» heur d'en détruire la cause, & ses
» yeux, en se r'ouvrant à la lumiere,
» m'ont regardé comme son libérateur.

Le Comte de Francourt, à ce recit reconnoissant sa fille, redoubla d'attention, & Dorville poursuivit : » Une pa-
» rente étoit avec elle ; mais, Dieux,
» quelle différence, l'une brilloit sans art
» par une modeste retenue, & par tous
» les symptômes extérieurs d'une ame di-
» vine ; l'autre, réunissant mille préten-
» tions, accumuloit, par un manége étu-

» dié, toutes les ruſes de la coquetterie: » ſon eſprit futile voltigeoit ſur mille ob- » jets à la fois, & s'efforçoit de recevoir » de ſon activité ſemillante & frivole, ce » brillant que l'illuſion prête quelquefois » au perſiflage, mais qui s'éclipſe auprès » de la vertu ſimple & ſolide. Telle étoit » la couſine de ma charmante, laquelle » ſans effort, même ſans s'en douter, » occupant uniquement mon cœur, fer- » moit mes oreilles & mes yeux à ces feux » Borées avec leſquels l'autre s'efforçoit » de m'éblouir. Le perſiflage ne doit ſon » clinquant qu'à la ſtupide attention qu'un » langage inconnu arrache aux auditeurs, » qui ne ſçavent pas encore l'apprécier. » Veut-on y répondre, on ajoute à ſon » faux éclat, parce que jouant ſur les mots, » & ne s'attachant jamais aux choſes, il » verſe à pleines mains le ridicule ſur la » raiſon, qui, plus lente dans ſa mar- » che, ne peut le ſuivre dans les circuits » qu'il parcourt avec une rapidité folle, » qu'on peut comparer à celle des cercles » que décrit un papillon autour d'une lu- » miere: cherchez à l'attraper, vous re- » tardez ſa mort en lui faiſant agrandir » ſes tours. Laiſſez-le voltiger, la ſpirale » ſe reſſerre, il brûle ſes aîles, & tombe; » c'eſt ce qu'éprouva la parente en queſ- » tion. J'étois trop occupé à examiner dans » les yeux de ma belle, l'effet que faiſoient

» sur elle de pareils propos, pour songer
» à y répondre ; son feu s'épuisa faute d'a-
» limens, & s'éteignit. Je sortis, devant
» aller le jour même à Versailles, & vous
» pensez bien qu'à mon retour, ma pre-
» miere visite fut chez la cousine de ma
» déesse, où j'espérois la trouver ; mais
» le parallele du caractere de ces femmes
» étoit trop au désavantage de la maîtresse
» de la maison, pour qu'elle ne se fût pas
» hâtée d'éloigner son adorable cousine ;
» elle l'avoit fait reconduire à son couvent ;
» je fus plus de deux jours sans en pouvoir
» aprendre le nom ni le lieu : dès que je
» le sçus, j'y volai : mais, jugez de mon
» désespoir, elle en étoit sortie le matin
» sous le prétexte de quelques emplettes,
» & depuis on ne l'y a pas revue ; je suis
» retourné chez sa parente ; bien loin
» d'en recevoir des lumieres, elle a ré-
» pandu le trouble le plus cruel dans mon
» ame, en s'efforçant d'y jetter des soup-
» çons injurieux aux sentimens & à la
» conduite de cette charmante personne ;
» mais mon cœur les rejette : le sien est
» pur, j'en jurerois.

» L'indigne ! » s'écria Francourt. --
» J'ai fait depuis, » reprit Dorville,
» d'inutiles recherches ; & c'étoit encore
» ce motif qui me conduisoit à la Villette,
» lorsque je vous y ai rencontré. Les gens
» que j'ai employés depuis, n'ont pas

» mieux réussi ; & c'est la cause, cher » ami, du chagrin où vous me voyez.

» Consolez-vous, mon cher Dorville, » repartit Francourt en l'embrassant avec transport, & le baignant de ses larmes ; » Un amour si pur, ne peut être tou» jours malheureux. Gardez-vous de » soupçonner votre maîtresse, je suis cau» tion de sa vertu. -- Ah ! que vous fla» tez mon ame ! Hélas ! si vous la con» noissiez !.... -- Croyez ce que je vous » dis, & cessez vos recherches. -- Y pen» sez-vous ? que je cesse mes recherches ! » hé ! puis-je vivre sans elle ? -- Ecoutez» moi de sang froid : sa réputation ne » doit-elle pas vous être chére, si vous » l'aimez ? -- Si je l'aime ! en pouvez» vous douter ? Devez-vous donc la com» promettre, en confiant son nom & sa » fuite aux émissaires que vous employez » pour la découvrir ? » Dorville embarrassé rougit, & Francourt continua : » Quel risque ne court-elle pas d'être en » bute au mépris du public, si quelque » indiscret d'entr'eux répand qu'elle s'est » échapée de son couvent, & qu'un hom» me de vingt-cinq ans, le Marquis Dor» ville, a mis tant de monde à sa quête ? » -- Oh ! mon ami, je suis sûr de la dis» crétion de ceux que j'employe. -- Vous » en êtes sûr ! hé bien, sçachez que je » suis mieux instruit que vous ne le pen-

,, ſez ; la Marquiſe de Carliſe eſt la mé-
,, priſable parente de votre maîtreſſe, qui
,, ſe nomme Sophie, & eſt fille d'un mal-
,, heureux proſcrit. -- Dites d'un vertueux
,, proſcrit : j'ai ſçû ſes malheurs, & le
,, crédit que le hazard m'a procuré auprès
,, du Miniſtre, me flâte moins par l'eſ-
,, poir de mon avancement, que par ce-
,, lui de faire rendre juſtice à ce vénéra-
,, ble vieillard. -- Ah, mon ami ! ,, s'écria encore Francourt en l'embraſſant de nouveau, ,, que ces nobles ſentimens ſont
,, bien dignes de vous.

Dorville ayant répondu à ſes carreſſes, reprit : ,, mais de grace, mon cher
,, Germeuil, d'où ſçavez-vous mon ſe-
,, cret ? parlez : Dumont m'auroit-il tra-
,, hi ? -- Non, Dumont eſt fidèle. Je ne
,, puis encore vous inſtruire : vous ſçau-
,, rez tout avec le tems. Mais, ne pour-
,, riez-vous pas me faire conduire à pre-
,, ſent chez Monſieur Gaſpard, homme
,, d'affaires, qui me faiſoit paſſer des remi-
,, ſes en Hollande, quand j'y étois ? il a
,, changé de demeure, & j'ignore ſa nou-
,, velle adreſſe. -- Je vous y conduirai moi-
,, même, c'eſt lui que mon oncle employe,
,, & je dois y paſſer pour ſigner le compte
,, de tutelle qu'il a fait dreſſer. -- Hé
,, bien ; ne perdons point de tems & al-
,, lons-y tout de ſuite, nous chercherons
,, en chemin un logement pour moi. --

„ Quoi ! vous voulez me quitter ? -- Non, „ mon cher ami, je ferai avec vous tant „ qu'il me fera poſſible; mais après l'al- „ tercation que nous avons eue votre on- „ cle & moi, je ne dois point loger dans „ ſa maiſon.

CHAPITRE VI.

Affaires, lettres, les jeunes niéces nuiſent aux vieilles tantes; colere de Madame Dormont, jalouſies, &c.

DORVILLE ſentit la ſolidité des raiſons de ſon ami, &, après les avoir légérement combattues, il s'y rendit; ils ſortirent enſemble, & arriverent chez Monſieur Gaſpard, qui, les ayant ſalués, preſenta à Dorville le compte de tutelle; & pendant qu'il le parcouroit des yeux, Francourt, que Gaſpard ne connoiſſoit que ſous le nom de Germeuil, s'entretint avec lui de ſes propres affaires.

Le Marquis ne pouvoit revenir de ſon étonnement, trouvant en dépenſe à chaque année de la tutelle, dix mille francs de réparation à ſes fermes, & ſix mille francs pour la penſion que Fierval exigeoit de lui par an, quoique, depuis dix ans il n'eût pas paſſé la valeur de vingt mois chez lui. Il en témoigna ſa ſurpriſe à Gaſpard, qui, ne ſçachant comment juſtifier de pareils

horreurs, & craignant de paſſer pour complice, répondit qu'il n'étoit pour rien dans cette affaire, & qu'il n'avoit fait que tranſcrire les mémoires de Fierval.

» Je ne m'y ſerois jamais attendu, » dit Dorville en levant les yeux au Ciel: » n'importe il le veut, donnez moi une » plume, je vais ſigner. Gardez-vous-en » bien, » interrompit Francourt en lui retenant la main; » cette démarche im- » porte trop au reſte de votre vie, pour » la faire auſſi legérement. Avant tout, » prenez les conſeils de quelque homme » éclairé; la baſſeſſe des procédés de votre » oncle, vous affranchit de ces folles com- » plaiſances: confiez-moi, un inſtant, » ce papier.

Il le feuilleta, & trouvant à chaque page ou des doubles emplois, ou des dépenſes giganteſques: ,, Où ſont ,, continua-t'il en parlant à Monſieur Gaſpard, ,, où ſont ,, les quittances de toutes ces ſommes pré- ,, tendues débourſées? ,, celui-ci interdit, ,, répondit que Fierval ne lui en avoit pas remis, & qu'il penſoit qu'il n'en avoit même pas tiré, comptant que ſa parole valoit bien des écrits; ,, Monſieur, reprit Fran- ,, court, le plus honnête homme n'invo- ,, que jamais, en matiere d'affaires, la ,, confiance qu'on doit à ſa parole: plus ,, ſa probité eſt intégre, plus il craint de ,, donner lieu à ce qu'on la ſoupçonne;

„ pourquoi, connoiſſant l'inexpérience de
„ ſon neveu en pareilles circonſtances, ne
„ lui a-t'il pas propoſé de communiquer
„ cette affaire, avant de la terminer, à
„ quelque Avocat conſommé ?

Gaſpard ne répondit rien. „ Mais vous-
„ même, „ pourſuivit Francourt, en le
regardant fixement, „ ſupoſez un mo-
„ ment que vous n'êtes pour rien dans
„ l'affaire, & que le Marquis vienne vous
„ conſulter, lui conſeillerez-vous de ſi-
„ gner ? „ L'homme d'affaire ne répon-
dant qu'en bégayant ; Francourt ajouta :
„ Il me faut, Monſieur, une réponſe
„ préciſe : on n'eſt honnête homme ni fri-
„ pon à demi ; expliquez-vous nettement,
„ je jugerai par votre réponſe ſi j'ai bien
„ placé ma confiance ou non. -- A dire
„ vrai, „ repartit celui-ci d'un ton mal
aſſuré, „ je crois.... qu'il y a quelques
„ objets..... qui pourroient.... ſouffrir diſ-
„ cuſſion.... & que cela mérite.... un plus
„ long éxamen. -- Vous ſçavez ménager
„ vos termes, Monſieur ; mais cela me
„ ſuffit : Marquis, vous le permettez,
„ je garde ce projet pour le conſulter ; ſi
„ le Comte de Fierval paroît ſurpris que
„ ſon neveu ne l'ait pas ſigné, vous lui
„ direz que Monſieur de Germeuil l'en
„ a empêché, & que ce n'eſt point un
„ eſprit de vengeance, mais l'amitié &
„ l'amour de la juſtice qui l'y ont engagé.

„ Sortons, mon cher Dorville ; „ & ils se retirérent.

Bien en prit à Dorville de ce que le Comte de Francourt se trouva chez Gaspard au moment de la presentation de ce compte de tutelle : l'aveugle dépendance dans laquelle l'impérieux Fierval le tenoit, ne lui auroit pas permis de résister.

Les deux amis se séparérent en sortant : Francourt alla chez un Avocat pour l'affaire du Marquis, de là il courut vaquer aux siennes propres ; pour Dorville, il retourna chez lui.

Il aprit en rentrant, que Fierval étoit sorti depuis deux heures, & on lui remit une lettre de Madame de Carlise. Elle étoit conçue en ces termes :

Au Marquis Dorville.

„ Il y a deux jours que je ne vous ai vu,
„ Marquis, j'en ai de l'humeur : il me
„ semble qu'après les brusques incarta-
„ des de votre Infante surannée, vous au-
„ riez dû au moins m'en venir témoigner
„ quelque regret. Il m'est passé depuis
„ mille idées dans la tête, qui n'ont pas
„ le sens commun ; par exemple, je crois
„ tout de bon que je vous aime : l'idée
„ d'avoir une rivale comme Madame Dor-
„ mont m'a réjouie, & vous a fait faire
„ beaucoup de progrès dans mon cœur.

» Je me suis imaginée, voyez comme je
» suis vaine, que j'en pourrois triompher.
» Puisque le desir de partager sa fortune
» vous fait passer sur le long usage qu'elle
» a fait de ses gros apas, sur la postéro-
» manie dont je vous croyois entiché, &
» sur la passion folle que je vous croyois
» pour mon impudente petite cousine :
» je pense que vous pourrez aussi, sans
» grands efforts, me sacrifier cette der-
» niere, qui seule me donnoit quelque
» ombrage; mais qui, depuis son incar-
» tade, n'est plus digne de vous, ni d'au-
» cun honnête homme. Si ma fortune,
» qui n'est que de vingt-cinq mille livres
» de rente, est inférieure à celle de votre
» opulente Sybille, au moins ma figure,
» quelques graces & mon âge peuvent, je
» crois, tenir la balance en suspens; &
» ce qui doit, ce me semble, la faire pan-
» cher de mon côté, c'est la folle résolu-
» tion que je prends de vous sacrifier le
» doux état de veuve jeune, riche & ai-
» mable. Je m'explique un peu librement,
» mais qu'y faire? Je ne vous vois point,
» l'abyme des graces de Madame Dor-
» mont est sous vos pas; je veux vous sau-
» ver du précipice; adieu, Marquis, j'at-
» tends votre réponse avec impatience.
» Que je suis folle! courir après la perte
» de ma chere liberté : je ne m'en serois
» jamais crue capable. Ma porte sera fer-

» mée tout le soir, & ne sera ouverte
» que pour vous ou vos émissaires, si vous
» ne pouvez vous échapper des griffes de
» ma puissante rivale. (Vous sentez bien
» que je ne veux parler que de sa taille.)
» Adieu encore une fois; je crois que j'ai
» envie de finir ma lettre par un *je vous*
» *embrasse.*

D...... CARLISE.

Dorville lût cette lettre avec le mépris que le ton de liberté qui y régnoit étoit fait pour inspirer, & il la mit dans sa poche, sans compter y faire de réponse.

Dans cet instant, un domestique de Madame Dormont, qui l'avoit vu rentrer, vint le prier de la part de sa maîtresse de passer chez elle. Le Marquis auroit bien voulu pouvoir honnêtement se dispenser de s'y rendre; mais ne sçachant quel biais prendre pour y parvenir, il prit sur lui de répondre qu'il alloit y descendre, & il suivit de près le laquais.

Quelles furent sa joye & sa surprise, lorsque dans le second antichambre il rencontra Sophie, qui sortant de l'apartement de sa tante alloit rentrer dans le sien; il courut à elle. » Ah, Sophie! charmante » Sophie » s'écria-t'il: » Quoi, c'est » vous! quel heureux hazard vous con- » duit ici? vous que je croyois avoir per- » du pour jamais, & que je cherche avec

» tant d'ardeur depuis le moment que j'a
» eu le bonheur de vous voir......

Une rougeur involontaire couvrit l
visage de Mademoiselle de Francourt, san
en altérer la douceur. Elle s'efforça de ré-
pondre : mais son trouble perçoit. » Ah
continua-t'il, » que vous m'avez causé de
» chagrin ; mais, je vous revois, ils son
» tous oubliés. » Il osa prendre une de
ses belles mains, & la coler à ses levres,
avec un transport tendre & respectueux
tout ensemble. Sophie retira sa main, mais
le larcin étoit déja fait ; son cœur préparé
à l'amour par la reconnoissance, mêloit
malgré elle de la mollesse dans son action :
elle lui dit en peu de mots que Madame
Dormont étoit sa tante, qu'elle avoit dé-
siré qu'elle vint demeurer chez elle, &
qu'elle s'étoit rendue à ses ordres. » Que
» je suis heureux ! reprit-il, je serai donc
» à portée de voir, d'admirer tous les jours
» ces charmes embellis par la vertu ; ah !
» belle Sophie, daignerez-vous souffrir
» le pur hommage d'un cœur qui ne res-
» pire que pour vous ; & dont les peines
» ont été inexprimables tant qu'il a été
» dans l'inquiétude sur votre sort ?

» Le service que vous m'avez rendu,
» Monsieur, » reprit Sophie en baissant
les yeux, & rougissant de nouveau,
» vous donne assurément trop de droits à
» ma reconnoissance, pour que vous puis-

» fiez douter que je reçoive toujours » avec plaisir les témoignages de votre amitié. » — Ah ! Mademoiselle, peut-» on vous connoître, & resserrer son » cœur dans les bornes étroites de ce sen-» timent ?

L'amour est babillard, & celui de Dorville n'auroit pas si-tôt tari, si Madame Dormont à laquelle on avoit annoncé le Marquis, impatiente de ne le point voir arriver, n'étoit sortie pour s'instruire des causes de son retardement; le bruit qu'elle fit en s'approchant, (la bonne Dame ne marchoit pas legérement,) avertit nos amans de se contraindre; & ils avoient besoin de cet avis : les yeux de Dorville étinceloient d'amour, & ceux de Sophie respiroient cette douce langueur qui peint si bien les doux effets du penchant, sans cependant allarmer la pudeur.

» Vous êtes un cruel enfant, » cria Madame Dormont à Dorville dès qu'elle l'apperçut, » doit-on faire attendre ainsi » ses amis ? que faites-vous là, ma niéce ? » ajouta-t'elle avec aigreur. — » Monsieur » a eu la bonté de me saluer ; il m'a paru » surpris de me voir ici, & je lui disois » qu'ayant l'honneur de vous apartenir, » vos bontés m'avoient apellée auprès de » vous. — Est-ce que vous vous connois-» sez ! » reprit la tante d'un ton inquiet ? » » — Oui, Madame, c'est Monsieur qui

» a eu la générosité de nous délivrer à la
» sortie du bal. -- C'est bien fait, je me
» charge de la reconnoissance ; allons,
» Marquis, suivez-moi dans mon apar-
» tement, j'ai à vous parler. » Dorville
obéit, & Sophie rentra chez elle.

Madame Dormont se jetta sur son otto-
mane qu'elle força le Marquis de partager.
» -- J'ai à me plaindre de vous, Mar-
» quis, » lui dit-elle alors. En quoi donc,
» Madame, ai-je pu vous déplaire ? --
» Vous ne me plaisez que trop, fripon,
» & vous le sçavez bien ; mais quoi ! vous
» me quittez avant hier toute souffrante
» de ma chûte, & depuis, vous ne me
» donnez pas signe de vie ! ah ! Marquis,
» cela n'est pas bien, & je ne m'accom-
» moderois pas d'une pareille conduite
» étant votre femme. -- Comme je suis
» encore libre de tout engagement, j'ai
» cru, Madame, pouvoir écouter la voix
» de l'amitié, en restant auprès d'un ami
» qu'une chûte considérable forçoit de
» garder le lit. -- Ingrat, ne gardois-je
» pas aussi le mien ? vous êtes, dites-vous,
» libre de tout engagement ; hé ! ne som-
» mes-nous pas sur le point de nous enga-
» ger à jamais ? n'ai-je pas donné ma pa-
» role ? ne vous croyez-vous lié que quand
» la cérémonie sera finie ? hé bien, mon
» ami, » ajouta-t'elle en lui serrant for-
tement la main ? » hâtons ce bienheureux

» moment ; je ne puis te voir douter de
» notre union : j'ai tout fait préparer ;
» cours chez mon Notaire, fais dreſſer le
» contrat comme tu voudras, je le ſigne-
» rai ſans le lire, juge de ma tendreſſe pour
» toi par mon impatience. Je voulois te
» gronder ; je te vois, & je n'en ai plus
» la force. Embraſſe-moi, mon poulet, &
» va faire dreſſer le contrat. -- Permettez-
» moi, Madame, de vous dire que les
» choſes ne ſont pas au point...... -- Il faut
» les y mettre, mon cœur : eſt-ce ton ré-
» giment qui t'occupe ? je t'ai dit que je
» le payerois ; eſt-ce ce que ton oncle dit
» que tu lui redois ? je m'en charge ; rien
» ne me coûte pour payer ton amour. --
» Rien aſſurément n'eſt plus généreux,
» Madame ; mais la probité m'ordonne
» de vous dire....... -- Quoi ! as-tu quel-
» ques dettes de garçon ? hé bien, on
» les acquittera ; on ſçait bien qu'il faut
» que la jeuneſſe s'amuſe. -- Ce n'eſt point
» cela, Madame. -- Qu'eſt-ce donc ? ex-
» plique-toi : je veux t'obliger, parle, que
» veux-tu ? -- Ne vous point tromper. Vos
» bontés méritent aſſurément, Madame,
» le plus tendre retour ; mais on ne diſpoſe
» pas de ſon cœur : je n'aurois que de la
» reconnoiſſance à vous offrir, ce ſeroit
» vous trahir que de vous épouſer ; & j'aime
» mieux rejetter vos bienfaits, que de les
» recevoir, ne pouvant pas en payer le

» prix auquel vous les mettez. -- Qu'en-
» tens - je ? comment perfide !. .... -- Je
» ne le suis point , je ne vous ai rien pro-
» mis , Madame , je m'efforce seulement
» de ne point être ingrat. -- Au mépris
» de ma tendresse , de la parole de ton
» oncle...... non , cela ne se passera pas
» ainsi , &......... tu m'épouseras. -- Cal-
» mez , Madame , cette colere , je ne la
» mérite pas ; & sentez , je vous prie ,
» que vous auriez réellement eu à vous
» plaindre de moi , si je vous avois trom-
» pée en acceptant vos offres. » Et il sortit.

Madame Dormont restée seule étoit en proie à tout ce que l'amour peut inspirer de dépit & de rage à un cœur de l'âge du sien ; tantôt elle se promenoit à grands pas , tantôt elle se rejettoit sur son ottomane , dont elle inondoit les coussins élastiques des larmes que le désespoir lui arrachoit ; elle se relevoit convulsivement & marchoit de nouveau en serrant les dents , levant les yeux au ciel & se tordant les bras : cette agitation la mettoit toute en sueur. Elle aperçut enfin la lettre de Madame de Carlise , que Dorville avoit laissé tomber de sa poche en tirant son mouchoir. Elle la lut avec avidité : on juge bien que cette lecture n'étoit pas propre à la calmer ; les épitheres d'Infante surannée , d'opulente Sybille ! & les autres sarcasmes qui y étoient répandus contr'elle ,

portérent sa fureur au plus haut point.
» C'est elle, » s'écria-t'elle, » c'est
» ce monstre qui m'enléve mon amant; »
& dans sa rage elle vomit contre la Marquise absente un torrent d'injures, qui, quoique grossieres, ne péchoient point par l'aplication. A force de trouver celle ci odieuse, Dorville lui parut moins coupable. » Il n'est pas amoureux de moi, di-
» soit-elle; mais il pourroit le devenir : il
» a le cœur bon; en le comblant de bien-
» faits, il s'attacheroit; il est déja reconnois-
» sant, c'est beaucoup; & puis, c'est dans
» le premier moment qu'il venoit de lire
» cette lettre, que j'ai essuyé ses refus.....
» ses refus! non, je me trompe : c'est un
» excès de délicatesse de sa part, il n'a
» qu'une vive amitié pour moi, il voudroit
» avoir de la passion, c'est ce qui l'arrête...
» hé, mon ami, cette passion, naîtra de
» mes procédés. » Puis se regardant dans
» sa glace avec une complaisance, qui,
» pour être déplacée, n'en étoit pas moins
» vive : Mes traits, ajoutoit-elle, ne sont
» pas si flétris qu'ils ne puissent mériter
» encore son hommage; il ne connoît pas
» encore ce que je vaux : oui, sûrement
» le mariage me l'attacheroit.... que dis-je?
» il va épouser la Carlise, non je l'empê-
» cherai bien. Le pauvre garçon! il igno-
» re sa conduite : elle l'a séduit; je vais
» l'instruire, & le forcer au plus violent

» mépris pour elle. » Elle courut à sa table, & se mit à écrire ; à peine une ligne étoit achevée, qu'elle en rayoit les trois quarts : elle faisoit, & défaisoit, & n'étoit contente de rien ; après un long travail, elle acheva enfin un libelle des plus outrageans pour Madame de Carlise. Tout ce qu'une fureur jalouse peut inspirer à une femme emportée contre une rivale méprisable, s'y trouvoit avec les traits les plus marqués & les plus déchirants : le délire de sa passion y avoit aussi place, & y étoit exprimé avec trop peu de ménagement, pour ne pas choquer le lecteur par son indécente vivacité ; desirs, prieres, soumissions, promesses, supplications même, tout y fut prodigué.

Pendant qu'elle écrivoit, on vint l'avertir pour dîner, elle ne voulut pas se mettre à table, Sophie dîna seule, & sa tante continua son épître; quand elle fut achevée, elle en fit un paquet avec la lettre de Madame de Carlise qu'elle envoya aussi-tôt à Dorville, & elle y joignit un billet pour son Notaire, portant ordre de remettre au porteur vingt mille écus, & que ce billet feroit sa décharge.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Amans réunis, ſcène d'attendriſſement interrompue; orgueil, nobleſſe, fermeté, &c.

COMME Dorville en achevoit la lecture, le Comte de Francourt arriva chez lui; il lui aprit que l'Avocat qu'il avoit conſulté, ſur le vû ſeul du compte, lui avoit répondu que Fierval, loin d'être créancier de ſon pupile, lui redevoit plus de ſoixante mille livres; & que s'il vouloit le charger de cette affaire, il ſe faiſoit fort de l'enlever, & qu'il ne demandoit aucun payement s'il ne réuſſiſſoit pas.

Dorville ouvrit enfin les yeux ſur la mauvaiſe foi de ſon oncle, dont il n'avoit pas encore pû ſe perſuader, il combla ſon ami de remerciemens, & lui demanda enſuite s'il avoit auſſi bien rèuſſi pour ſes propres affaires.

» Hélas! mon cher, dit-il, j'ai peu, » ou même point d'eſpérance; un ami » que j'ai été voir, vient de m'aprendre » qu'une perſonne toute puiſſante auprès » du Miniſtre ſollicite la place dont j'étois » pourvû; je ſens que je ne pourrai l'em- » porter ſur la faveur. Que je ſois juſtifié

» des calomnies qu'on m'impute, qu'on » me rende l'honneur qu'on a voulu me » ravir, & je ſerai encore ſatisfait. L'ex- » périence m'a convaincu que les dignités » & les grands biens, loin d'être les dé- » grés qui conduiſent au bonheur, ſont » des obſtacles preſque invincibles qui » s'oppoſent à la tranquilité de l'ame; un » poſte élevé multiplie les devoirs, en » ajoute de conventionnels à ceux que la » probité impoſe, & ſouvent ceux-là ſont » en opoſition avec ceux-ci. Quel eſt » l'homme qui dans la médiocrité, le plus » heureux des états, peut ſe flatter de » toujours remplir ſtrictement toutes ſes » obligations ? Comment donc peut-on » deſirer d'en contracter de nouvelles? De » longs ſervices, l'eſtime publique que » j'avois obtenue, parce qu'elle m'étoit » chere, m'avoient procuré une place ho- » norable, mais pénible : le deſir d'en » remplir ſcrupuleuſement les fonctions, » (& je n'oſe me flatter d'y avoir pleine- » ment réuſſi,) m'a ſuſcité des ennemis; » d'obſcures cabales faiſant jouer les reſ- » ſorts de la calomnie, ſont parvenues à » me rendre ſuſpect; mes amis, craignant » qu'on ne voulût me perdre ſans m'en- » tendre, m'ont forcé de fuir. Hélas! » fauſſe démarche! Qui ſonge à juſtifier » un ami abſent, quand ſes accuſateurs » ſont puiſſans? mon évaſion m'a fait ſu-

,, poser coupable. Je reviens, & je serai
,, justifié, ou je perdrai ce déplorable reste
,, de jours passés dans de pénibles travaux,
,, & qu'heureusement jamais le remords
,, n'a troublés ; mais croyez que, si mon
,, innocence est reconnue, je borne mon
,, ambition à couler dans une obscure &
,, calme retraite la fin d'une vie orageuse ;
,, heureux si dans les bras d'une fille ver-
,, tueuse & d'un gendre digne d'elle, je
,, reçois dans mes derniers momens le tri-
,, but de leurs larmes, & si je puis me
,, dire en expirant, j'ai fait ce que j'ai dû.

Tant que Francourt parla, Dorville pénétré d'admiration l'écoutoit en silence ; quand il eut cessé : ,, Ah ! mon ami, mon pere ,, s'écria-t'il ,, comment la calomnie
,, ose-t'elle s'attacher à tant de vertus ?
,, mais ,, ajouta-t'il en l'embrassant & mouillant des larmes que l'amitié lui faisoit verser, ,, rien n'est desespéré ; mon
,, crédit, je vous l'ai déja dit, passe mes
,, espérances : chargez-moi d'un mémoi-
,, re, je vais me jetter aux pieds du Duc
,, d'Olban : il m'a donné un régiment,
,, qu'il le reprenne, & qu'il vous enten-
,, de, vous serez justifié, j'aurai fait le
,, bonheur d'un ami.

,, Vous êtes trop généreux, ,, reprit le vieillard attendri, ,, oui, mon ami, j'ac-
,, cepte votre offre ; mais je ne veux pas
,, qu'il vous en coûte un pareil sacrifice.

» --Hé ! quel eſt-il ? la médiocrité n'eſt-
» elle pas l'état le plus à ſouhaiter ? vous
» venez de le dire, & j'en ſuis convaincu.
» --- Arrêtez, mon ami, vous vous
» rendriez coupable envers votre patrie,
» en vous livrant trop à cette idée ; elle
» eſt vraie en ſoi, mes ſes conſéquences
» ſeroient dangereuſes. L'homme ne doit-
» il conſidérer que ſoi ? ſon bonheur per-
» ſonnel doit-il être ſon but unique ? ne
» doit-il rien à la ſociété ? Ah, Dorville !
» l'honnête homme ne ſe croit heureux,
» & ne l'eſt vraiment que quand ſa féli-
» cité contribue à la maſſe du bonheur
» public. Il ne lui eſt permis de ſonger à
» ce repos philoſophique & fortuné, qu'a-
» près avoir payé à ſon pays le tribut qu'il
» doit attendre de ſes labeurs. Plus la natu-
» re lui a départi de talens, plus il a d'obli-
» gations civiles à remplir. Le repos de
» l'homme de capacité eſt un larcin qu'il
» fait à ſes concitoyens, & ſa faute croît
» en raiſon de la ſupériorité de ſes talens :
» vous avez de l'élévation dans l'ame,
» de l'intelligence dans votre métier, des
» lumieres naturelles, & des connoiſſan-
» ces acquiſes ; enfant de l'état, elles lui
» apartiennent, & vous ne pouvez lui en
» refuſer l'uſage ſans reſſembler à ces ava-
» res mépriſables qui enfouiſſent un tré-
» ſor dont ils ne font aucun emploi, &
» qui privent ainſi le commerce des avan-

» tages qu'il auroit retirés de sa circu-
» lation.

La vénération de Dorville pour son ami, augmentoit à chaque parole de celui-ci ; charmé de sa sagesse, après avoir aplaudi à ce qu'il venoit de lui dire, il le pria de vouloir l'éclairer de ses conseils, & il lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis qu'ils s'étoient quittés.

L'attention de Francourt redoubla, comme on peut le penser, quand il en vint au recit de son entrevue avec Sophie.

Le Marquis, dans l'yvresse de la joye de l'avoir retrouvée, en dévelopa tous les transports aux yeux de Francourt : le trouble, la rougeur de sa maîtresse, le tendre embarras de ses regards, rien ne lui étoit échapé, & fidèle historien il ne tût aucune de ces circonstances si importantes pour le dévelopement du cœur. ,, Oui, mon cher ,, Germeuil, s'écrioit-il avec feu : ,, oui, ,, je crois que je suis aimé ; elle a rougi, ,, elle a employé le mot de reconnoissance, ,, celui d'amitié lui est échapé, & elle étoit ,, embarrassée en le prononçant : Qui lui ,, auroit causé ce trouble, si son cœur n'a- ,, voit dicté le mot d'amour, que la pudeur ,, a forcé sa bouche de changer en celui ,, d'amitié? Concevez-vous bien tout mon ,, bonheur? Que cette passion va épurer ,, mon ame ! oui, je le sens, l'élévation » de la sienne va me pénétrer : pour me

» rendre digne d'elle, je m'efforcerai de
» lui reſſembler ; je deſcendrai en moi-
» même, je m'étudierai, je m'examine-
» rai, je deviendrai meilleur, & ce chan-
» gement ſera l'ouvrage de l'amour.

Francourt enchanté de trouver de pareils ſentimens dans le cœur de l'amant de ſa fille, ne pouvoit preſque contenir ſa joye ; mais avant de la laiſſer éclater, il voulut aprofondir encore davantage ce cœur généreux ; il ne témoigna donc rien, & lui laiſſa achever ſon recit : quand il eut fini, & qu'il eut fait la lecture des deux lettres de Meſdames Dormont & de Carliſe.

» Je vous plains, dit le vieillard, ſi
» votre amour eſt auſſi vif qu'il me le pa-
» roît : que d'obſtacles j'entrevois qui s'o-
» poſeront à votre bonheur ! croyez-vous
» que Madame Dormont, amante em-
» portée au point où je le vois par ſa let-
» tre, conſente jamais à donner ſa niéce
» à l'objet de ſa propre paſſion, lequel
» vient encore de l'outrager par un refus ?
» Une femme dans la fleur de l'âge peut
» pardonner, quoique difficilement, un
» pareil procédé, dans l'eſpoir des conſo-
» lations que ſes charmes peuvent lui pro-
» curer d'ailleurs ; mais à l'âge de Ma-
» dame Dormont, quel dédommagement
» peut-elle eſpérer qui compenſe la perte
» d'un cœur comme le vôtre, & dont

» elle se croyoit assurée ? le délaissement
» auquel le tems la condamne remplira son
» cœur d'amertume, & la rage de n'avoir
» pû vous plaire, ne lui laissera apercevoir
» de douceurs que dans sa vengeance,
» qu'elle signalera en traversant votre penchant réciproque, & en empêchant sa
» niéce de jouir du bonheur qu'elle s'étoit
» destiné à elle-même; & ne pouvant vous
» obtenir, elle trouvera une consolation
» maligne à vous écarter à jamais de sa
» rivale.

» Ah, Monsieur ! » repartit Dorville
» quel caractere odieux me peignez-vous ?
» -- Celui d'une femme passionnée & outragée. -- Hé, mon cher ami, Sophie
» est-elle esclave de sa tante ? n'a-t'elle
» pas un pere ? & quel pere ! Francourt,
» un homme vertueux, respectable, &
» que ses malheurs ont instruit à compâtir aux peines des infortunés ? c'est à lui
» que je recourerai : la pureté de mes
» sentimens, leur tendre ardeur, l'interresseront pour moi. J'aurai son aveu,
» & j'obtiendrai Sophie. -- Hé, mon ami,
» quand vous découvririez sa retraite,
» quand il consentiroit à votre union,
» songez-vous que la persécution a réduit sa fortune à rien, ou du moins à
» peu de chose ? -- Ah ! ce sera un bonheur de plus pour moi; Sophie verra
» que c'est elle seule que j'aime en elle.

» Quelle douceur pour moi de *réparer*, » par le partage de ma fortune avec ce » vénérable malheureux, l'injuftice de » fes perfécuteurs ? -- Songez que vous » êtes peu riche. -- Mes parens n'avoient » que la fortune dont je jouis, & ils vi- » voient honorablement dans leur pro- » vince : que m'importe Paris & fon fafte ? » retiré dans mes terres, j'y ferai heu- » reux par Sophie, par fon pere, il fera » le guide de notre jeuneffe, il fortifiera » en nous le germe des vertus par fes » leçons & fes exemples. -- Mais croyez- » vous que Sophie renonce fans peine à » l'efpérance de l'immenfe fucceffion de » fa tante, qu'elle irritera par cette dé- » marche ? -- Ah ! Germeuil, que vous » lui faites injure en formant de pareils » foupçons ! le défintéreffement brille » dans fes yeux, autant que la nobleffe » & la candeur.

» Hé bien, mon ami, » s'écria tendrement le vieillard en embraffant Dorville, & le baignant de larmes de joye : » Venez, fuivez-moi. -- Où voulez-vous » aller ? -- Chez Sophie. Sa tante, après » la lettre que vous m'avez montré, doit » être feule, & defirer d'y refter quel- » que-tems pour cacher fon défordre : » profitons de cet inftant. -- Quoi, Ger- » meuil, vous voulez que fans avoir l'a- » veu de Sophie, j'ofe.... -- Ne craignez

» rien, j'en fais mon affaire. Venez, mon
» fils, je ſuis au comble de la joye.

Dorville, ne ſçachant que penſer de ce tranſport, ſuivit ſon ami, tremblant cependant du ſuccès de cette démarche : Francourt le conduiſit par le corridor de dégagement que la Deliſle lui avoit montré, & que Dorville ne connoiſſoit pas encore, ils entrérent dans l'apartement de Sophie, qui, aſſiſe le dos tourné à la porte, rêvoit profondément, la tête apuyée ſur ſa main.

Le bruit que fit Francourt, lui fit faire un mouvement, dont ce tendre pere profita pour la ſerrer entre ſes bras en lui diſant : » Mon enfant, mon cher enfant,
» voilà mon ami, mon fils, ton époux
» que je te preſente. -- Ciel !..... mon pe-
» re !..... Monſieur Dorville !..... » furent toute la réponſe de Sophie. L'étonnement & la joye ne lui permettoient pas d'en dire davantage. Dorville, ravi & ſurpris, ſerroit d'un bras ſon ami, & couvroit de baiſers la main de Sophie qu'il avoit ſaiſie, & qu'elle abandonnoit à ſes careſſes. » Quoi ! » s'écria-t'il, » Ger-
» meuil me cachoit le Comte de Fran-
» court ! ah ! mon pere..... mon ami.....
» mon bienfaiteur.

Francourt enchanté paſſoit ſucceſſivement, des bras de ſa fille dans ceux de ſon ami. Tant de bonheur ne pouvoit être

foutenu par ce vieillard fenfible : fon corps, affoibli par l'âge & les fatigues ; ne put fuffire aux violentes fecouffes de fon ame attendrie ; il fe trouva mal, & s'évanouit dans les bras des deux amans.

Qu'on fe peigne leurs tendres foins, leurs empreffemens pour le foulager & pour rapeller fes efprits ; il revint enfin à l'aide des fels que Sophie lui fit refpirer, & de l'eau que Dorville courut précipitamment chercher & qu'il lui jetta doucement au vifage.

Ses premieres paroles furent pour remercier, & pour raffurer fa fille & fon amant ; & fes premiers mouvemens pour leur donner & en recevoir les plus tendres careffes. Il fembloit que leurs ames ne fuffent qu'une : que toutes leurs facultés fuffent réunies en celle d'aimer, leurs yeux brilloient de cette joye douce & pure, qui ne peut être fentie que par les ames honnêtes. L'amour, quelqu'empire qu'il eût fur Dorville & fur Sophie, ne paroiffoit en eux qu'un fentiment fecondaire, qui attendoit pour éclater que leurs cœurs fe fuffent raffafiés des témoignages réciproques de la reconnoiffance & de l'amitié.

Cette délicieufe fcène d'attendriffement fut interrompue par l'aparition fubite de Fierval & de Madame Dormont.

L'empreffement avec lequel Dorville avoit été chercher de l'eau pour fecourir

ſon ami, ne lui avoit pas permis de s'obſerver aſſez pour ne pas faire de bruit ; il avoit été entendu par Fierval, qui, de retour d'une courſe qu'il avoit faite précipitamment après la ſcène de l'eſcalier, étoit entré chez Madame Dormont pour l'inſtruire de ſes ſuccès. Il avoit paſſé chez ſon homme d'affaires qui l'avoit informé de ce qui s'étoit paſſé avec Dorville & le prétendu Germeuil, qui avoit empêché celui-ci de ſigner le compte de tutelle : on peut juger à quel point un pareil recit avoit enflamé de colere une ame comme la ſienne.

Lorſqu'il entra avec la tante de Sophie dans l'apartement de celle-ci, Francourt étoit aſſis dans un grand fauteuil, la tête apuyée ſur celle de ſa fille, qui, en même-tems, baiſoit une de ſes mains avec tranſport ; & Dorville, de l'autre côté, ſerroit tendrement ſon autre main en lui prodiguant les noms les plus chers.

» Venez, Madame, » s'écria Fierval furieux, » venez voir votre niéce & Dorville dans les bras de l'inſolent, qui, » non content des inſultes qu'il m'a déja » faites, vient, en me bravant ici, mettre le comble à ſon impudence.

Le dépit de trouver Dorville avec ſa niéce, fut le premier ſentiment qui s'empara de la groiſſe veuve, elle ſe preſſa d'entrer pour l'accabler de reproches

Fierval cependant, aveuglé par sa haine, s'avance avec fureur sur Francourt à dessein de le forcer de sortir : Dorville & Sophie se précipitent au-devant de lui. » Arrêtez, » crie celui-ci. -- » Ingrat, » tu t'ose défendre contre ton oncle ? » Barbare, respectez mon pere, furent le cri de Dorville, de Fierval & de Sophie à la fois. » Son pere ! » s'écriérent Fierval & Madame Dormont. -- » Oui, c'est lui en effet, » ajouta celle-ci, après avoir reconnu son beau-frere.

Il est difficile d'exprimer les différens mouvemens qui tourmentérent alors l'ame de Fierval : la surprise, le chagrin de voir ses prétentions traversées par ce retour inattendu, le dépit d'être obligé de fléchir s'il ne vouloit abandonner ses projets, l'avarice qui lui faisoit desirer la main de Sophie, peut-être même le desir que lui inspiroient tant de charmes : tous ces divers sentimens l'agitérent à la fois.

Pour Madame Dormont, sa passion méprisée avoit déja jetté trop de troubles dans ses esprits, pour que cet événement lui inspirât autre chose qu'un étonnement stupide : la bouche ouverte, les mains à moitié étendues, elle rouloit çà & là ses petits yeux arrondis par la surprise sans pouvoir parler, ni même concevoir des idées distinctes.

Pendant qu'ils cherchoient à démêler leur trouble, Francourt d'un ton de voix assuré, dit : » Oui, Monsieur, je suis le » pere de Sophie, mes malheurs ne la » font point rougir de me devoir le jour : » & sa tendresse, sa vertu me vengent » des injures de la fortune. Vous voyez » ma belle-sœur ; je crois » ajouta-t'il avec un soûrire qui peignoit le mépris, » que la surprise suspend seule les témoi- » gnages de son amitié.

» Ah, Monsieur ! » repliqua Fierval d'un ton troublé : » pardonnez si ne vous » connoissant pas.... -- Monsieur, je suis » homme, on vous disoit que j'étois l'a- » mi de votre neveu ; cela devoit, je » crois, suffire pour me mettre à l'abri » de l'insulte. -- Soyez persuadé, que si » j'avois sçu.... -- Je vous crois, Mon- » sieur ; brisons là, je vous prie, & n'en » parlons plus.

» Mon frere a raison, » dit alors Madame Dormont en s'avançant vers lui d'un air embarrassé ; » & quand il con- » noîtra mieux vos vues, je ne doute pas » qu'il n'y aplaudisse, & qu'il ne presse » Sophie de recevoir votre main.

» Quoi, mon oncle !..... Sophie.... » interrompit vivement Dorville, » ah, » mon pere ! » ajouta-t'il en regardant Francourt d'un œil qui réunissoit à la fois les caractéres de la tendresse, de l'espoir,

de la crainte, & l'expreſſion touchante de la priere : Francourt le calma d'un clin d'œil.

„ Vous ſçaurez, „ pourſuivit Madame Dormont, „ qu'en faveur de cet établiſ-
„ ſement, je donne à ma niéce cent mille
„ écus dès à preſent, & que je lui aſſure
„ tout mon bien après moi.—

„ Si ce don n'eſt pas conditionnel,
„ Madame, „ répondit Francourt avec nobleſſe, „ je dois ſans doute mes éloges
„ à ce trait de générofité, & je me joins
„ à Sophie pour vous aſſurer de la plus
„ vive reconnoiſſance ; mais ſi vous exi-
„ gez qu'en l'acceptant elle diſpoſe de ſa
„ main contre ſon penchant, ce n'eſt plus
„ elle que le bienfait a pour objet ; &
„ celui que vous lui deſtiniez eſt ſeul
„ votre obligé, au reſte je ne prétends
„ point gêner ſon inclination. Les devoirs
„ du mariage, conſidérés mûrement,
„ ont trop d'étendue pour qu'on puiſſe
„ prétendre ſans injuſtice, que celle qui
„ s'y ſoumet ne s'engage que d'après nos
„ idées : ſon cœur doit être conſulté, ſi
„ nous voulons éviter le reproche d'avoir
„ attiré ſur elle tous les maux attachés
„ aux nœuds mal aſſortis. Qu'elle décide
„ elle-même, & qu'elle choiſiſſe entre
„ l'époux que vous lui deſtinez & celui
„ que je lui propoſois.

„ Quoi, Monſieur ! auriez-vous déja

» diſpoſé de la main de ma niéce? -- Non, » Madame, c'eſt d'elle qu'elle dépend. » Dans une démarche qui doit faire le » bonheur ou le malheur de ſa vie, je » crois que l'autorité de pere doit ſe bor» ner à des conſeils, & qu'il eſt tyran » dès qu'il donne des ordres.

» Beau raiſonnement! à votre compte, » une fille peut donc ſe donner ſuivant » ſon caprice, épouſer le premier venu » qui lui plaira; &... -- Non, ſans dou» te, un pere a le droit, il eſt même de » ſon devoir de s'opoſer à des nœuds que » la ſéduction d'une part, & l'inexpé» rience, le penchant & l'illuſion de l'au» tre rendroient funeſtes à ſa fille; mais » il n'a, ni perſonne au monde, le droit » de la contraindre d'accepter un parti » qui répugneroit à ſon cœur.

» Je crois, » dit alors Fierval d'un ton qu'il s'efforçoit de rendre poli; mais qui déceloit malgré lui la hauteur & l'impatience: » Je crois que mon nom, mon » rang & ma fortune, méritent quelque » conſidération, & que quand vous réflé» chirez aux avantages que Madame fait » à Mademoiſelle, vous aurez peu d'ob» jections à faire contre un pareil établiſ» ſement; d'ailleurs, quant au perſonnel...

» C'eſt à Sophie » interrompit Francourt » à prononcer, Monſieur, ſur ce » dernier objet; quant aux précédens, ce

» sont des dons du hazard qui grossit la » masse de nos devoirs en proportion de » l'élévation où il nous place. Pour les » avantages que Madame veut faire à ma » fille en vous la faisant épouser, j'y ai » déja répondu; ce n'est plus un don, si » l'on prétend à ce prix lui enlever la li- » berté du choix, & je doute qu'elle achete » aussi cher des chaînes, qui, pour être » dorées, n'en seroient pas moins pesan- » tes.

» Je ne m'attendois pas, Monsieur, » re rit Fierval en élevant la voix, » à un » refus aussi dur. Vous oubliez, je le vois, » qu'un proscrit devroit plus d'égards à » un homme comme moi. --- Arrêtez, » interrompit Francourt d'un ton ferme : » épargnez-vous la bassesse d'insulter à » l'infortune, c'est être assez méprisable » que de n'y point compâtir.

» C'en est trop, » dit Fierval en se levant brusquement, » je ne puis suporter » tant d'insolence, je n'ai qu'à dire un » mot pour l'humilier. Nous verrons si un » criminel d'Etat peut traverser les vues » de toute sa famille. --- Barbare, » s'écria Sophie allarmée, & serrant tendrement Francourt, » est-ce en outrageant, » en persécutant mon pere, que vous pen- » sez gagner le cœur de sa fille? » Ses yeux en ce moment, quoiqu gonflés par les larmes, brilloient d'une noblesse, d'une

majeſté qui fit baiſſer la vue à Fierval.

Madame Dormont, outrée de voir déranger ſes projets, laiſſoit éclater momentanément ſon chagrin par des exclamations coupées & ſans ſuite.

Dorville, ne pouvant plus contenir ſon dépit, repliqua vivement alors à ſon oncle: » Faites une différence, Monſieur, entre » l'homme accuſé & l'homme coupable, » & ne penſez pas qu'on puiſſe impuné» ment outrager mon ami devant moi.

» Ingrat, » reprit celui-ci, tu oſe pren» dre ſon parti contre moi! -- Oui, je » l'oſe, & ſi l'impoſture veut le noircir, » je ſerai ſon défenſeur.

Cette réponſe de Dorville porta à ſon comble la colere de Fierval, qui ſortit comme un furieux; Madame Dormont le ſuivit, pour délibérer avec lui ſur les moyens de lever les obſtacles qui traverſoient ſon amour, & Fierval, après avoir calmé un peu ſes eſprits, trouva que le meilleur expédient étoit de faire ſçavoir au Miniſtre que Francourt étoit de retour, & de tâcher d'obtenir un ordre pour l'arrêter & le faire conduire dans quelque château, ſous prétexte d'épargner à ſa famille la honte que ſes crimes feroient rejaillir ſur elle, ſi ſon procès étoit inſtruit. Madame Dormont eut d'abord quelque peine à goûter ce moyen, qui lui paroiſſoit violent; mais la ſtérilité

de ſon génie pour inventer d'autres reſſources, la firent enfin ſe décider en faveur de l'expédient de Fierval, qui monta chez lui pour travailler à l'exécution de ſon lâche deſſein.

CHAPITRE VIII.

Cœur du franc militaire ; inſtruction d'un Pere tendre à une fille vertueuſe.

CEPENDANT Francourt reſté dans la chambre de Sophie avec elle & ſon amant, conféroit avec eux ſur les moyens d'empêcher l'effet des menaces de Fierval, ils furent interrompus par l'arrivée de Dumont, qui remit à ſon maître une lettre du Vicomte d'Olban. Il en rompit précipitamment le cachet, & lût.

Billet du Vicomte d'Olban au Marquis Dorville.

» Vous êtes inconcevable, mon cher
» Dorville ; d'après la priere que vous
» m'en aviez faite, j'avois demandé à
» mon pere le Commandement de T***
» pour votre oncle : le ſurlendemain vous
» m'écrivez pour vous opoſer à cette de-
» mande : & le ſoir votre oncle lui-mê-
» me l'a réitérée à mon pere ; ne ſçachant

» que penser de toutes ces inconséquen-
» ces, j'ai toujours été en avant, sans
» avoir égard à votre lettre : je vous don-
» ne avis que j'ai réussi, & qu'après de-
» main le Roi doit signer ses lettres. Le
» projet de mariage de votre oncle avec
» Mademoiselle de Francourt, qu'il an-
» nonce dans son Mémoire, a levé tou-
» tes les difficultés, & a fait taire les
» amis de l'ancien Commandant. Adieu,
» mon cher Dorville ; je suis tout à vous.

LE VICOMTE D'OLBAN.

Francourt remarquant l'agitation de Dorville à la lecture de ce billet, lui en demanda la cause : Ah ! mon pere, mon » ami, » s'écria-t'il douloureusement, » j'ai comblé la mesure de vos peines, » me le pardonnerez-vous ? lisez. » Il lui donna le billet, & lui rendit compte de tout ce qui y étoit relatif.

L'indignation du pere & de la fille contre Fierval s'accrut encore à ce recit : la bassesse de ses démarches, la fausseté de ses procédés, la hauteur & la férocité de son caractere ajoutérent au mépris qu'ils avoient déja conçu pour lui, & ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme fût assez lâche pour projetter & annoncer un mariage avec la fille de celui qu'il veut dépouiller, afin d'y parvenir plus

aiſément. » Non, » dit Dorville, » non,
» il n'en ſera rien : j'ai, ſans le vouloir,
» prêté la main à cet odieux complot,
» mais j'en arrêterai l'effet ; rien n'eſt en-
» core ſigné, je cours à Verſailles ; en
» attendant reſtez ici, mon apartement
» ſera votre aſyle. Adieu. » Et il vou-
lut s'arracher de leurs bras.

Francourt & Sophie le ſuivirent, en l'entretenant de leurs affaires avec la cha-leur que les circonſtances exigeoient, juſ-qu'à la porte de l'eſcalier.

Comme il le traverſoit pour monter à ſon apartement, il ſe ſent arrêter par un vieillard qui couroit après lui avec toute la rapidité que l'âge lui laiſſoit ; il ſe re-tourne & reconnoît le Baron de Clemard, le même qui lui avoit parlé avec une ſi gé-néreuſe fermeté chez le Miniſtre, au ſujet de Francourt.

» Ah, Monſieur ! » s'écria ce vénéra-ble vieillard d'une voix ſyncopée, par l'ef-
» fort qu'il avoit fait pour monter auſſi
vîte : » Ah ! vertueux jeune homme, le
» jour de votre triomphe eſt venu, je viens
» donner de l'occupation à votre généro-
» ſité : mon vertueux ami eſt de retour,
» venez faire éclater ſon innocence, &
» prêter à la vertu l'apui de la faveur. »
Tout en diſant cela il embraſſoit Dorville, qui retournant auſſi-tôt ſur ſes pas le prit par la main, &, après avoir ordonné à un

domeſtique qu'il rencontra de faire promptement atteler ſa chaiſe, il le conduiſit dans l'apartement de Sophie, où elle rentroit avec ſon pere.

Rien ne fut plus tendre que la reconnoiſſance de ces deux vieux militaires : leur amitié établie ſur leur eſtime réciproque, cimentée par l'honneur & la franchiſe, étoit d'autant plus ſincére, qu'aucune liaiſon d'intérêt n'y avoit jamais contribué; c'étoit au champ de Mars que leur connoiſſance s'étoit faite, & le reſpect que la vertu rend à la vertu, les avoit ſeul attachés inviolablement l'un à l'autre.

Quand les premiers tranſports de leur joye eurent éclaté, le Baron inſtruiſit Francourt qu'il venoit d'aprendre ſon arrivée à Paris par leur ami commun, que le pere de Sophie avoit été voir le matin, & qu'auſſi-tôt il étoit accouru pour en informer le Marquis Dorville, & l'engager à faire les démarches que ſon crédit lui facilitoit pour la juſtification de ce digne vieillard; » mais, ajouta-t'il, ma joye égale » ma ſurpriſe en vous trouvant chez un » protecteur auſſi généreux que puiſſant; » car il peut tout ſur le Duc d'Olban. » Mais, par quel hazard êtes-vous réunis?

Ils le lui expliquerent en peu de mots, & quand le Comte de Francourt en vint au projet du mariage de ſa fille avec Dorville : » Ah, mon cher ami, » interrom-

» pit le Baron, que je vous embraſſe en-
» core, que je vous félicite. Voilà des
» nœuds aſſortis ! chers enfans ! la dé-
» cence, la douceur, la pureté d'ame :
» quelle dot ineſtimable ! & le Marquis
» eſt digne de la trouver. Vous, belle
» Sophie, remerciez le ciel du don qu'il
» vous fait : l'honneur, la probité, les
» talens, la valeur & la tendre humani-
» té, qui ajoute au prix des autres ver-
» tus, voilà ce que vous trouvez réunis
» dans votre amant, bon ami, bon ſu-
» jet, bon citoyen ; il ſera bon mari,
» bon pere : l'exemple de vos vertus fra-
» pera, dès le berceau, vos enfans en-
» core à la mamelle, en croiſſant ils s'af-
» fermiront dans ces principes, & vous
» enrichirez l'Etat de généreux citoyens.
» Ah ! mon ami, quelle douceur pour
» vous, de pouvoir dire, ſur le déclin
» de votre vie : je ſuis prêt à quitter ma
» dépouille mortelle, mais je revis tout
» entier dans une heureuſe poſtérité : je
» laiſſe mes vertus à mon pays, mes en-
» fants en ſont les dépoſitaires.

Il les embraſſoit tour-à-tour en verſant des larmes de joye, & ſes amis partageoient bien ſincérement ſes tranſports. Cette ſcène tendre fut interrompue par le départ de Dorville, que l'on avertit que ſa chaiſe étoit prête, & qui partit auſſi-tôt pour Verſailles.

Le Baron de Clemard resta avec son vieil ami & sa fille, qui l'instruisirent de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il ignoroit. Francourt lui conta la position de Dorville vis-à-vis de son oncle, l'amour de Madame Dormont, & de Madame de Carlise pour lui. Sophie qui ignoroit ces détails, écoutoit avec une douloureuse avidité. Jusqu'à ce jour elle avoit pris le change sur les sentimens que lui inspiroit Dorville ; mais la haine qu'elle se sentit dans ce moment pour Madame de Carlise, & le dépit que lui causa la ridicule passion de sa tante, lui ouvrirent les yeux sur le véritable état de son cœur. Elle en auroit été vivement allarmée, si elle n'eût vû son penchant aprouvé par son pere. Elle soupira, & redoubla d'attention.

Francourt continua à peindre l'embarras de Dorville pour refuser les offres que Madame Dormont lui faisoit de payer son Régiment, dans le tems où la mauvaise foi de Fierval lui en ôtoit tous les moyens. » Comment ! » interrompit le Baron, » il n'a pas encore les fonds pour » payer son Régiment ? Non vraiment, » & je crois qu'il aura de la peine à les » trouver. -- Non, mon ami, non, qu'il » passe chez moi. Je ne suis pas riche, » vous le sçavez, mais ce défaut de for- » tune même, me met à portée d'obliger » ce respectable jeune homme : dans l'idée

» de groſſir mon revenu je viens de ven-
» dre ma terre, qui avec mes penſions
» faiſoit tout mon bien, j'en ai chez moi
» le prix ; oui, mon ami, quatre-vingt
» mille francs ; lui en faut-il ſoixante ? lui
» faut-il le tout ? qu'il le prenne. Je ren-
» drai ſervice encore à l'Etat, en lui con-
» ſervant un officier de ſon mérite. -- Ah !
» mon ami, c'eſt pouſſer trop loin la gé-
» nérosité. -- Point du tout : c'eſt un prêt
» que je lui fais, il eſt honnête homme,
» je ne riſque rien ; d'ailleurs, mon ami,
» à mon âge, ſur le bord de ma foſſe, que
» me faut-il ?...... N'en parlons plus, j'e-
» xige qu'il accepte ce ſervice, & il me
» déſobligeroit vivement s'il s'adreſſoit à
» un autre.

Ces propos, & d'autres pareils dictés par la franchiſe & la cordialité militaires, les conduiſirent juſqu'à près de dix heures, alors le Baron ſe retira après avoir embraſſé le Comte de Francourt, & baiſé la main de Sophie dont il regardoit les charmes avec cette tendre admiration, que la vertu unie à la beauté eſt en droit de toujours inſpirer aux ames honnêtes & ſenſibles.

A peine étoit-il ſorti, que l'on vint avertir Sophie que le ſoupé étoit ſervi : elle s'excuſa de paſſer dans la ſalle à manger, & elle reſta avec ſon pere à ſe féliciter de le revoir, à lui rendre un compte

plus

plus détaillé de ses aventures, & à lui demander des préceptes de conduite.

» Ma chere enfant, » lui disoit ce digne vieillard avec attendrissement, » la pu-
» reté de votre ame, & la droiture de
» votre cœur, me mettent dans le cas
» de n'avoir aucuns préceptes à vous
» donner pour rectifier vos sentimens :
» qu'ils soient toujours les mêmes, & je
» m'aplaudirai de vous avoir donné le
» jour. Je ne puis que vous exciter à
» vous tenir en garde contre les piéges
» où la méchanceté du genre-humain
» pourroit entraîner votre jeunesse sans
» expérience. Vous êtes assez heureuse-
» ment née pour ne pouvoir soupçonner
» le crime; la candeur a peine à se faire
» à l'idée qu'il est des gens perfides,
» fourbes, cruels, & qui se font un ma-
» lin plaisir des maux d'autrui; & il est
» rare qu'une ame droite croye aux mé-
» chans, sans avoir été leur victime. Ce
» n'est cependant qu'une sage défiance
» qui peut sauver l'innocence de leurs ar-
» tifices : c'est cette défiance, ma chere
» Sophie, que je vous conseille à regret.
» Il en coûte à penser au désavantage
» d'autrui; mais la prudence, fondée sur
» des expériences fâcheuses & répétées,
» l'exige. Si vous eussiez été moins promp-
» pte à vous livrer aux empressemens que
» Madame de Carlise vous témoignoit,

,, combien, depuis quelques jours, ne
,, vous feriez-vous pas épargné de chagrin.
Sophie rougit & foupira. ,, Calmez-
,, vous, ,, continua affectueulement Francourt,
,, ce n'eft point un reproche que
,, je vous fais, non, ma fille; & même,
,, votre imprudence a des fuites heureuses,
,, puifqu'elle vous fait connoître la
,, noirceur d'une perfide parente, & vous
,, procure la tendreffe de l'homme qui
,, m'eft le plus cher, & le plus digne,
,, je crois, d'être votre époux. Mon but
,, eft de vous en faire tirer un plus grand
,, avantage pour l'avenir, en vous fortifiant
,, contre les preftiges des carreffes,
,, & en vous engageant à mettre un prix
,, plus haut à votre eftime, que vous ne
,, devez accorder qu'après un mûr examen,
,, & à penfer que tous les cœurs
,, n'ont pas la noble fincérité du vôtre.
,, Ne haïffez pas les hommes, ce feroit
,, juftifier d'avance les complots qu'ils
,, pourroient former contre vous; mais
,, fongez qu'il en eft, & malheureufement
,, beaucoup, affez à plaindre pour
,, ne pas fentir le prix ineftimable de la
,, paix interieure que procure une confcience
,, intacte, qui, bourelés par leurs
,, remords, croyent en adoucir l'amertume
,, en ouvrant fous les pas de l'innocence,
,, les mêmes abîmes dans lefquels
,, ils font tombés; & que ces vautours

» domestiques seront moins acharnés sur » eux quand ils auront d'autres victimes » à dévorer.

» La connoissance du monde vous of» frira d'autres objets moins odieux ; mais » aussi dangereux : ce sont ces têtes vui» des de sens, qui, pour éviter la fatigue » de la réflexion, se sont jettés dans le » tourbillon rapide de la mode ; qui, par » une indulgence dont la racine est plus » dans leur paresse que dans la charité, » sont toujours prêts à excuser toutes les » fautes par l'exemple malheureusement » trop commun de fautes plus graves. In» capables de remplir leurs devoirs, moins » par méchanceté que par indolence, ils » n'ont d'activité que pour courir après » des distractions que l'usage honore du » nom de plaisirs, & sans être nés vicieux, » le torent les entraîne. Heureux quand » ils ne sont que de bruyans inutiles ! Ce » sont ceux-ci, ma chere fille, dont vous » devez le plus vous garder : leur extérieur » est brillant, leur ton est leger, ils sem» blent voltiger sur des roses, en cueillir » & en répandre sans cesse le parfum ; » leurs graces flattent, leur exemple sé» duit, & bientôt on sacrifie au desir d'é» blouir comme eux, le bien le plus vrai, » le repos du cœur & l'amour de ses de» voirs. Je ne vous parlerai point de ces » monstres perdus par la débauche, &

» noircis de mille perfidies, ceux-là sont » moins dangereux; le vice, pour paroî» tre aimable, a besoin du masque de la » vertu.

Ces douces instructions remplirent le reste de la soirée, & Francourt se retira ensuite dans l'apartement de Dorville : la Delisle, qui vint alors chez Sophie, lui aprit que Madame Dormont avoit passé la soirée dans l'agitation la plus vive, & qu'on ne l'avoit jamais vue de si méchante humeur. Sophie, ne voulant pas compromettre sa tante vis-à-vis d'un domestique, laissa tomber ce propos & se coucha.

CHAPITRE IX.

Position actuelle de quelques Acteurs.

MADAME Dormont voulut en vain en faire autant; le repos la fuyoit. Si l'amour de Madame de Carlise pour Dorville l'avoit vivement allarmée, quelles furent son inquiétude & sa douleur, en se reconnoissant une rivale du mérite de Sophie? Quelque prix qu'elle eût mis jusqu'alors à ses immenses richesses, elle sentoit qu'elles ne pouvoient l'emporter dans la balance sur les charmes naturels, la candeur & les vertus de sa niéce; elle sçavoit que l'intérêt étoit peu puissant sur le cœur

du Marquis : la gérérosité de ses refus, l'attendrissement dans lequel elle l'avoit vû auprès de Francourt & de sa fille, donnoient de nouveaux alimens à sa douleur, & plus elle réfléchissoit, plus elle trouvoit de raisons de s'affliger. L'arrivée imprévue de Francourt déconcertoit tous ses projets ; elle connoissoit la fermeté de son caractere, & elle sentoit bien qu'après la hauteur avec laquelle Fierval l'avoit traité, il ne consentiroit jamais à l'accepter pour gendre. Elle ne pouvoit se flatter cependant d'obtenir Dorville sans cela. Fierval avoit beau lui faire espérer qu'il parviendroit à faire écarter Francourt, & que sa détention faciliteroit l'exécution de leurs projets ; mille difficultés se presentoient en foule à son esprit, & la plongeoient dans un trouble inconcevable. Dans ce désordre elle courut à son sécretaire & commença dix lettres sans en achever aucune : dans l'une elle accabloit Dorville de reproches, lui retraçoit ses offres avec ce ton dur & méprisable, qui affranchit l'obligé du poids de la reconnoissance ; dans une autre, elle s'abaissoit à demander sa main comme une grace, & lui offroit la sienne avec toute sa fortune ; dans un autre, tout l'emportement de la passion se peignoit avec les couleurs les plus fortes & les moins ménagées ; dans toutes, le délire de son ame se montroit sous autant de formes dif-

férentes ; enfin elle s'arrêta au rôle de ſu-pliante, en dépit de ſon orgueil outragé. Mais, que ne peut l'amour ſur une femme de quarante-cinq ans ? Ayant achevé le billet le plus humiliant pour ſa vanité, elle ſonna pour qu'on le portât ſur le champ à Dorville : mon déſeſpoir s'accrut quand le domeſtique qu'elle vouloit charger de ſa commiſſion, lui aprit que Dorville étoit parti pour Verſailles. La nuit étoit déja avancée, ſes femmes qui ſurvinrent la preſſerent de ſe mettre au lit, elle céda à leurs inſtances ; mais le ſommeil, qu'elle apelloit en vain, refuſa de ſuſpendre ſes inquiétudes.

Fierval étoit dans une agitation moins vive, l'avarice & l'ambition ayant plus de part que l'amour à ſes ſentimens pour Sophie ; accoutumé d'ailleurs à tramer des noirceurs, la voix importune du remords ſe faiſoit moins entendre à ſon cœur, & l'eſpoir de réuſſir dans ſa nouvelle perfidie le ranimoit. Il avoit écrit un mémoire, par lequel il inſtruiſoit le Miniſtre du retour de Francourt : il ajoutoit, que ſa tête étant affoiblie par l'âge, & échauffée par ſes malheurs, il ſe livroit à des emportemens indécens contre le miniſtere : qu'il traverſoit toutes les ſages vues de ſa famille, qu'il vouloit forcer ſa fille à un mariage non-ſeulement mal aſſorti, mais même déshonorant, & qu'elle étoit réduite à ſuplier le

Duc d'Olban de prévenir par ſon autorité, les violences où il ſe porteroit ſans doute, en le faiſant arrêter & conduire dans quelque château, où il pourroit achever, ſans préjudicier à ſa famille, le peu de jours qui lui reſtoient à vivre. Il n'avoit pas héſité de le ſigner, & n'oſant le preſenter à Madame Dormont qui avoit témoigné quelque répugnance contre ſon deſſein, il contrefit ſon ſeing & celui de Sophie, & courut porter cet indigne mémoire chez une malheureuſe qui, vendant ſon déshonneur à un homme en place, avoit tout crédit ſur lui. Il juſtifia vis-à-vis d'elle ſa démarche par les raiſons les plus ſpécieuſes, auxquelles il donna un nouveau poids par un rouleau de cent louis qu'il joignit au mémoire; elle ne pût alors ſe diſpenſer de louer ſes intentions; elle lui promit de les ſeconder, & ſans perdre de tems elle écrivit à ſon adorateur. Fierval plein d'eſpoir de réuſſir par cet infâme moyen, après quelques viſites qu'il crut devoir faire à des gens ſans mérite, mais capables de favoriſer par des voies obliques ſon lâche complot, revint ſe livrer chez lui à un ſommeil plus doux, que n'en devoit attendre une ame auſſi baſſe.

Madame de Carliſe, de ſon côté, étoit ſur les épines: depuis le matin elle attendoit la réponſe à la lettre qu'elle avoit écrite à Dorville; elle avoit envoyé plu-

ſieurs fois chez lui, & ayant apris qu'il étoit rentré, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût lue ; elle regardoit à ſa montre de momens en momens, elle croyoit quelque fois qu'elle étoit dérangée, la lenteur de l'éguille s'accordant mal avec ſon impatience. » Il ne peut, ſans doute, (ſe » diſoit-elle,) être libre un inſtant : ſon » antique maîtreſſe l'obſéde, & ne lui » laiſſe pas le tems de me raſſurer par un » mot de lettre. » Puis elle rêvoit. » Mais, » reprenoit-elle l'inſtant d'après, » peut-être ne m'écrit-il pas, parce qu'il » ſe flatte de pouvoir s'échaper un mo- » ment pour m'annoncer le ſacrifice qu'il » me fait. Ah ! s'il vient, qu'il ſera bien » reçû ! oui, mon cher Marquis, mon » cœur, mon ame, ma fortune, ma » main, tout eſt à toi .... Ces offres ne » ſont pas à dédaigner, » ajoutoit-elle en ſe regardant avec complaiſance dans ſon miroir, & rajuſtant une boucle de ſes cheveux : » qu'il vienne, qu'il me regarde, » & qu'il balance, s'il le peut, entre » Madame Dormont & moi...... Il faut » que cette femme ait bien de la préſomp- » tion...... ſe flatter de m'enlever le cœur » de Dorville !.... ſes grands biens l'aveu- » glent...... Ses grands biens ! ſi ma for- » tune n'eſt pas auſſi immenſe, elle eſt » du moins plus que médiocre, & elle » n'a pas été acquiſe par de mauvaiſes

» manœuvres : mais, il ne vient point.. »
Elle tiroit ſa ſonnette, envoyoit de nouveau chez Dorville ſçavoir s'il étoit ſorti : elle ne pouvoit tenir en place ; elle paſſoit de ſa toilette à ſa chaiſe longue, elle la quittoit pour ſa bergére, qu'elle abandonnoit l'inſtant d'après pour regarder ou ſa montre, ou ſon miroir ; elle prenoit dans un moment un livre & le rejettoit un inſtant après, n'y trouvant que des mots ſans ſuite, le nom de Dorville qu'elle croyoit voir à chaque ligne en dérangeant toutes les phraſes. Son trouble augmenta, quand ſon émiſſaire vint lui aprendre le ſoir le départ précipité de Dorville pour Verſailles. » Ah ! » s'écria-t'elle alors, » on ne lui a ſans doute pas remis ma » lettre,.... que dis-je ? cette odieuſe fem» me l'aura interceptée.... j'en ſuis bien » aiſe ;.... elle y verra combien je la hais » & combien je la mépriſe.... Mais quoi ? » ſi Dorville ignore mes ſentimens, s'il » ne ſçait pas que je conſens à lui ſacrifier » ma liberté ; il pourra, par ambition, » achever cet affreux mariage.... » Alors elle ſe mit à écrire de nouveau dans les termes les plus paſſionnés. Cette occupation la mena fort avant dans la nuit ; la Duval la ſollicita pluſieurs fois inutilement de prendre du repos ; enfin ſes dépêches finies, elle céda à la fatigue & aux inſtances de ſa femme de chambre, & ſe coucha.

CHAPITRE X.

Dorville découvre son ame toute entiere ; son succès, effets de la faveur.

CEPENDANT Dorville arrivé à Versailles alla chez le Vicomte d'Olban, il n'étoit pas chez lui : il ne fut pas plus heureux chez le Duc, qui étoit alors chez le Roi. Il courut au château avec aussi peu de succès : il venoit de sortir, & l'on ne sçavoit où il étoit allé ensuite. Il crut qu'il pourroit le rencontrer la nuit au coucher ; mais cette démarche lui réussit aussi peu, & il se vit avec douleur forcé de remettre au lendemain les soins qu'il vouloit se donner pour son ami.

Il dormit peu ; l'image de Sophie toujours presente à son idée, l'occupoit trop agréablement pour le laisser prendre du repos. Les événemens rapides & intéressans de la journée se succédoient dans son esprit ; & la bassesse de la conduite de son oncle mêloit un sentiment d'indignation aux autres plus agréables qui l'agitoient. Sa généreuse impatience lui fit paroître la nuit d'une durée infinie, mais ses vœux étoient impuissants, pour hâter le retour du jour : à peine parut-il, qu'il se leva à la hâte & vola chez le Vicomte ; il le rencontra enfin.

» Ah, Monsieur ! » lui dit-il, que j'ai
» éprouvé, depuis hier, de cruelles al-
» larmes ! Votre lettre m'a plongé dans
» les plus vives inquiétudes. -- Comment ?
» je vous ai fait accorder ce que vous m'a-
» vez paru desirer. -- Ah ! Monsieur,
» vous faites, par cette grace, mon mal-
» heur à jamais. -- Expliquez-vous, Mar-
» quis. -- Vous vous rapellez, sans dou-
» te, les traits de cette belle personne
» que nous délivrâmes Dimanche au sor-
» tir du bal, & que nous fîmes conduire
» évanouie chez le Suisse des Tuilleries.
» -- Sans doute, je m'en souviens ; mais,
» quel raport entre une jolie femme &
» le Commandement d'une Place ? -- C'est
» la fille du malheureux Francourt, dont
» j'ai eu l'indignité de demander la dé-
» pouille pour en revêtir mon oncle : c'est
» la vertu, les graces, l'honnêteté même.
» --Soyèz plus indulgent, Marquis, à
» votre égard ; vous demandez une pla-
» ce, que vous croyez vacante, pour un
» oncle dont vous dépendez, on vous
» l'accorde ; je ne vois pas que vous ayez
» pour cela de reproches à vous faire.
» -- Je fais le malheur du plus vertueux
» des hommes, & je m'en rends le plus
» ingrat. -- Comment ? Aprenez, Mon-
» sieur, que c'est le même Francourt
» qui, réfugié en Hollande, sous le nom
» de Germeuil, m'a sauvé la vie à la fin

» de la campagne. Penſoit-il alors qu'il
» conſervoit ſon perſécuteur ? -- Le ma-
» riage de votre oncle avec ſa fille, répa-
» rera le tort que cette perte lui cauſe ;
» d'ailleurs, ſa conduite ultérieure le met
» dans une poſition bien plus fâcheuſe,
» que ces nœuds ſeuls peuvent adoucir.
» Sa conduite ! eh, Monſieur ! il n'eſt à
» Paris que d'hier ; je ne l'ai point quit-
» té ; il revient pour confondre la calom-
» nie qui l'avoit oſé flétrir, & je partois
» pour vous prier de lui procurer une
» audience de Monſieur le Duc d'Olban,
» quand j'ai reçu la lettre qui m'annon-
» çoit la ruine de ſes eſpérances.

Le Vicomte ne ſçavoit que penſer d'un diſcours qui cadroit ſi mal avec le mémoire que Fierval avoit écrit la veille, & qui, graces à l'argent qui l'avoit accompagné, étoit parvenu dès le ſoir même au Miniſtre à l'endroit où il avoit ſoupé avec le Vicomte, auquel il l'avoit communiqué.

Dorville ne pouvoit contenir ſon indignation, pendant le recit que lui en fit le Vicomte : il rougiſſoit d'être obligé, pour ſauver ſon ami, de couvrir ſon oncle de l'oprobre que tant d'horreurs méritoient. Il en verſa quelques larmes de déleſpoir ; mais il rendit enfin juſtice à la vérité.

» Cependant, » interrompit le Vicomte, » le mémoire eſt auſſi ſigné de la

» belle-fœur & de la fille de Francourt ;
» elles fe plaignent des violences que le
» dérangement de fa tête lui fait exercer
» contr'elles, & d'un mariage honteux
» auquel il veut forcer fa fille. -- Quelle
» impofture! » s'écria Dorville: » Non,
» Monfieur, non, Sophie n'a point figné
» cet odieux écrit. Ah, Dieux! un ma-
» riage honteux! de la violence..... quelle
» éxécration! -- Puifque vous vous croyez
» fi inftruit, quel eft le parti que ce vieil-
» lard deftine à fa fille? -- Moi-même,
» Monfieur; je l'adore, elle m'aime, il
» m'eftime, & par ces nœuds il comptoit
» affurer le bonheur de tous les trois. --
» Quoi! c'eft vous?...... -- Oui, moi-
» même, Monfieur. » Et il lui fit alors
l'hiftoire de tout ce qui s'étoit paffé la veille,
de la difpute de Fierval avec Francourt
fans le connoître, de la tendre reconnoif-
fance du pere & de la fille, de l'arrivée
fubite de Fierval & de Madame Dormont,
& des menaces de celui-ci en fe retirant.

» Je ne puis, Marquis, dit le Vicomte
quand il eut achevé fon recit: » Je ne puis
» concevoir comment le cœur humain
» peut être capable de tant de noirceurs,
» & je douterois de la vérité de ces faits,
» fi je les entendois de la bouche de tout
» autre. Mais, je ne puis rien de moi-
» même; allons chez mon pere, vous
» l'engagerez fans doute à révoquer l'or-

» dre qu'il avoit déja donné. -- Quel or-
» dre ? » interrompit Dorville effrayé,
» vous me faites trembler. -- Celui d'ar-
» rêter Francourt. -- O ciel ! -- Et de le
» conduire ici, pour tâcher de l'intimi-
» der, & de le plier aux vues de sa famille;
» & si l'on ne pouvoit y parvenir, de le
» faire conduire dans un château, comme
» le mémoire d'hier le demande. -- Ah !
» Monsieur, courons-y. Affoibli par
» l'âge & par ses maux, il ne pourroit
» soutenir ce nouveau coup. Et sa fille,
» Monsieur, la tendre Sophie...... je con-
» nois sa sensibilité, non, elle n'y pour-
» roit survivre. Je la vois, cette fille éplo-
» rée, arrosant de ses larmes, & serrant
» entre ses bras ce pere infortuné que des
» barbares veulent arracher de ses bras;
» je la vois, cédant à la violence, se traî-
» ner avec effort sur leurs pas, tâcher vai-
» nement de les fléchir par ses cris, &
» succomber enfin sous le poids de sa dou-
» leur. Ah! Monsieur, courons préve-
» nir, s'il est possible, ce malheur.

Le Vicomte acheva promptement de s'habiller, & il conduisit Dorville chez son pere; on faisoit d'abord difficulté de les laisser entrer tous deux, le Ministre étant en affaires. » Hé bien » dit le Vicomte » j'entrerai seul, » & il ouvrit la porte du cabinet. » Dieux ! » s'écria Dorville, en appercevant Francourt,

» c'eſt lui ; » & il ſe précipita dans ſes bras malgré les efforts du valet de chambre pour le retenir. » Ah ! mon ami..... » ah ! Monſieur, » en s'adreſſant au Miniſtre, » pardonnez; donnez-moi la mort » ou la vie.... Francourt eſt innocent,.... » j'en jure...., & je viens confondre la perfidie.

La bruſque aparition de Dorville, la violence avec laquelle il avoit forcé la porte, avoient ſurpris le Duc d'Olban, qui, ayant d'abord pris un frond ſévere, fut quelque moment à ſe remettre. Dorville profita de ſon trouble pour plaider avec le ſublime pathétique de l'amitié, la cauſe de ſon reſpectable ami. Son zèle arracha des larmes au Duc d'Olban. » Ah, Mon» ſieur! » pourſuivit-il vivement le voyant s'attendrir : » Vous êtes juſte, pouvez» vous ſouffrir qu'on ait voulu vous abu» ſer ? Vous êtes bon, laiſſerez-vous le » plus vertueux des hommes paſſer dans » la honte & l'oprobre les reſtes languiſ» ſans d'une vie glorieuſe, qui fut juſ» qu'à ce jour utile à la patrie ? Interro» gez ceux que l'exemple de ce Chef à » tant de fois rendus intrépides, ils ne » ſe laſſeront pas d'exhalter ſa valeur : » queſtionnez les habitans des lieux où il » a eu ordre de porter la guerre, ils fe» ront l'éloge de ſon humanité, & de » la ſage diſcipline qu'il ſçavoit faire ob-

» ſerver : deſcendez dans ſa famille, vous » trouverez un pere doux, éclairé, ſenſible : ſes amis vanteront ſes conſeils » & les ſecours qu'il leur donnoit dans » leurs détreſſes ; le vice ſeul éleve la voix » contre lui. Hé, Monſieur ! c'eſt un » éloge tacite de ſa vertu, de ſa probité ; » mais, que dis-je ? c'eſt un écrit impoſ» teur, ſouſcrit de ſignatures contrefai» tes qui a ſurpris votre religion, & qui » fait traîner aujourd'hui Francourt à » vos pieds.

» Marquis, » reprit le Miniſtre d'un ton impoſant : » de pareilles aſſertions veulent être prouvées. -- Et je le puis, » Monſieur. Hélas ! la vertueuſe, la di» gne Sophie, bien loin de ſigner ce bil» let odieux, en auroit effacé de ſon ſang » les coupables traits. Quant à cet objet » mépriſable, que ſon pere veut lui don» ner pour époux, c'eſt moi ; c'eſt moi, » qu'un oncle cruel oſe avilir à ce point : » ô ciel ! ſi du moins il reſpectoit mon » ami, je pardonnerois les injuſtices dont » il m'accable ; mais Sophie.... mais mon » ami.... non, Monſieur, je ne puis ſu» porter tant d'horreurs : ma parole, » voilà, pour le moment, la preuve que » je puis donner de ces faux ſeings ; & » j'oſe dire qu'elle doit ſuffire. Si cepen» dant ma conduite ne mérite pas qu'on » y ajoute foi, qu'on aille chercher So-

» phie, vous la verrez voler dans les bras » de ce pere auſſi reſpectable qu'infortu» né: vous la verrez, Monſieur, le bai» gner de ſes larmes & déſavouer, par » ſes tendres careſſes, une auſſi atroce » calomnie : oui, Monſieur, je rougis » d'être obligé d'accuſer un oncle, mais » la vérité doit paroître; & ſi j'ai quel» ques droits à vos bontés, » continua-t'il en ſe jettant aux pieds du Duc d'Olban, » protégez l'innocent, & mettez-» le à portée de ſe juſtifier, (c'eſt tout » ce qu'il demande,) mais daignez par» donner au coupable; c'en eſt aſſez pour » moi, de connoître les horreurs dont » Monſieur de Fierval s'eſt ſouillé, ſans » que j'aie la douleur de le voir punir » & d'avoir été ſon délateur. L'amour » malheureux a égaré ſa raiſon; de ſang » froid il ne ſe feroit pas porté à de pa» reils excès, & j'embraſſe vos genoux » pour implorer votre juſtice pour mon » ami, & votre clémence pour mon » oncle.

» Ah, Dorville! » repliqua le Miniſtre en le relevant & l'embraſſant: » » que je félicite mon fils d'avoir un ami » tel que vous. Monſieur de Francourt, » vous êtes libre, & je ſuis prêt quand » vous voudrez à entendre votre juſ» tification. Juſqu'à ce moment il ne » ſera pas nommé à votre Commande-

ment ; & je ne doute pas que, dans peu, » vous n'ayez détruit les impreſſions dé» ſavantageuſes que votre fuite nous avoit » donné.

» Monſieur, repartit Francourt, voici » un mémoire que j'avois dreſſé ſur cet » objet. J'y joindrai les lettres de Mon» ſieur le Duc de K*** & copie fidèle » de mes réponſes, & j'oſe me flatter que » mon innocence & mon zèle ſeront par» là pleinement juſtifiés.

Le Duc d'Olban reçut le mémoire & lui promit, pour quelques jours après, une audience particuliere. » Quant à vo» tre oncle, » continua le Miniſtre en parlant à Dorville ; » je ne puis me diſ» penſer de rendre compte au Roi de ſon » procédé : je l'avois propoſé à Sa Majeſté » pour le Commandement de T***, & » je dois l'informer des raiſons qui l'en » rendent indigne. » Le Marquis, apréhendant pour ſon oncle les ſuites de cette affaire, fit de vains efforts pour détourner le Duc d'Olban de ce deſſein : il y perſiſta, lui promettant cependant de preſenter la choſe ſous le jour le moins déſavantageux qu'il ſeroit poſſible ; & il les quitta pour monter chez le Roi, leur ayant fait promettre de dîner chez lui.

Ils ſortirent pour aller à l'hôtel de la Guerre, où l'on ne fut pas peu ſurpris dans les Bureaux de voir Francourt ; il paroiſ-

ſoit encore plus étrange qu'il y vint avec Dorville, dont on ſçavoit que l'oncle demandoit ſon Commandement. Comme ils entroient dans le bureau des Graces, ils y virent le Baron de Clemard, qui, ne les ayant pas aperçus, paſſoit dans le cabinet du Chef.

Un des Commis ayant ſalué le Marquis Dorville, lui dit qu'il ne s'attendoit pas à le voir ce jour-là, puiſqu'il avoit envoyé par le Baron la quittance du treſor Royal, pour le prix de ſon régiment. Dorville, qui, bien loin d'avoir les fonds pour le payer, étoit dans l'embarras pour cet objet, ne ſçut que penſer de ſes diſcours; mais le Comte de Francourt, qui, après la converſation de la veille, ne doutoit pas que ce ne fût un trait de ſon ancien ami, en inſtruiſit le Marquis, lequel, pénétré de cette nobleſſe de procédé, accabla des plus tendres remerciemens ce généreux vieillard, qui ſortit l'inſtant d'après du cabinet où il étoit entré.

» Ceſſez, » lui dit ce digne militaire en l'embraſſant, » ces témoignages de » reconnoiſſance. Si ce que j'ai fait eſt » louable, j'en ai déja reçu la récompenſe » par la certitude d'avoir bien fait; mais » je perdrois de mon eſtime à mes yeux, » ſi je pouvois me plaire à ces expreſſions » que votre cœur me prodigue. Laiſſez- » moi donc ma vertu; que je ſois ſûr d'a-

» voir fait le bien pour le bien même, &
» qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner que ce
» fût des eloges que je cherchois. Mais
» vous, mon ami, comment vont vos
» affaires; j'en augure bien, puiſque je
» vous vois ici avec le Marquis.

Francourt lui conta ce qui s'étoit paſſé chez le Miniſtre, lui dit avec quelle éloquence vive & pathétique, Dorville avoit plaidé ſa cauſe, & ce qui s'en étoit ſuivi. Le Baron fut charmé de voir que ſon jeune ami juſtifiât ſi bien l'idée qu'il s'en étoit formée, & après l'avoir félicité de ſi peu reſſembler à Fierval, ils s'acheminerent chez le Duc d'Olban, où le Baron dîna auſſi pour ne pas ſe ſéparer de ſon cher Francourt.

Ceux qui avoient ſçû les malheurs de celui-ci, & ſa fuite en Hollande, ne ſçavoient que penſer en le voyant à la table du Miniſtre. La plûpart, lorſqu'ils avoient apris ſa diſgrace, y avoient aplaudi, & avoient verſé à pleines mains le fiel de la calomnie ſur cet infortuné, qu'ils croyoient alors abandonné à leur méchanceté. L'attention que le Miniſtre eut de lui adreſſer ſouvent la parole, fit changer à l'inſtant leurs procédés, & leur air froid, mépriſant & réſervé, en celui de l'amitié & de l'intérêt; ſur-tout quand le Duc d'Olban lui eut dit, pour effacer toutes les idées de diſgrace & de fuite: » Le Roi m'a pa-

» ru content du compte que je lui ai ren-
» du de la commiſſion dont il vous avoit
» chargé auprès des Etats Généraux ;
» mais il veut que vous lui en faſſiez vous-
» même les détails. » Tous les yeux alors
ſe fixerent ſur Francourt, & il fut accablé
de félicitations, de proteſtations d'amitié
& de carreſſes, dont il ſçavoit aprécier la
ſincérité.

CHAPITRE XI.

Terreurs de Sophie ; rencontre imprévue.

CEPENDANT Sophie étoit dans les plus cruelles inquiétudes, l'innocence de ſon pere & le zèle de Dorville ne la raſſuroient pas : elle n'avoit pû voir ſon pere le matin, lorſqu'on l'étoit venu enlever ; le porteur de l'ordre s'étant d'abord adreſſé à Fierval, qui l'avoit fait enſuite conduire ſans bruit à l'apartement où étoit Francourt ; & celui-ci ſçachant que l'obéiſſance eſt le premier devoir d'un militaire, avoit ſuivi dans l'inſtant ſon conducteur, n'oſant même demander à voir ſa fille, pour ménager ſa douleur ; mais le barbare Fierval, s'aplaudiſſant du ſuccès de ſa perfidie, avoit eu l'inhumanité d'aller lui annoncer que la Cour, inſtruite de ſon arrivée à Paris, l'avoit fait enlever ; & d'ajouter : que l'on alloit

inſtruire ſon procès, qui étoit des plus graves, & qu'il ne pouvoit être ſauvé que par ſa fille, ſi elle conſentoit à s'unir à lui.

Qu'on ſe peigne, s'il eſt poſſible la juſte indignation de Mademoiſelle de Francourt à cette lâche propoſition : elle fut quelques momens ſans pouvoir répondre, mais ayant raſſemblé ſes idées : » Ame » vile, lui dit elle, comment oſez-vous » m'annoncer vous-même un crime dont » vous ſeul êtes l'auteur ? comment oſez-» vous demander la main d'une fille, » pour prix de la perte de ſon pere ? Ah ! » ne m'aviliſſez pas aſſez, pour me croi» re capable d'imiter votre lâcheté. Moi » l'épouſe du délateur, du calomniateur » de mon pere : oui, de ſon calomniateur ! » Il eſt innocent, j'en ſuis ſûre ; vos lâ» ches artifices ſeuls ont pû le noircir.... » Perfide, & vous oſez vous offrir de» vant moi ! tremblez malheureux. Le » Roi eſt bon, il eſt juſte, ſes Miniſtres » ſont éclairés, votre baſſeſſe ſera recon» nue ; mon pere ſera juſtifié, & vous » reſterez couvert de l'oprobre que mé» rite votre infâme procédé.

Fierval déconcerté de la véhémence de cette réponſe, voulut ſe juſtifier ; mais il eſt rare qu'une noble aſſurance ſoit compagne du crime : il balbutia, ſa voix fut embarraſſée ; & Sophie, après quelques reproches dictés par la juſte douleur, &

rendue avec cette mâle fierté qui caractérise si bien l'ame élevée que l'infortune exhalte encore, le regardant avec mépris, voulut sortir ; il la retint, & s'efforça de faire parler l'amour : » Monstre, » reprit-elle, » peux-tu donner ce nom aux » sentimens que fait germer la fureur dans » ton ame odieuse ? laisse moi. L'amour » peut inspirer quelquefois des emporte- » mens, mais jamais il n'enfante la scélé- » ratesse ; » & elle s'échapa. Fierval la suivit dans l'apartement de Madame Dormont, qui, ne croyant pouvoir obtenir la main de Dorville que quand Sophie feroit unie à Fierval, se joignit à celui-ci pour tâcher de forcer sa niéce à ces nœuds qu'elle redoutoit : les carresses, les promesses furent prodiguées ; mais c'étoit de foibles armes contre Sophie : elle voulut ensuite employer l'autorité de tante.

» Hé, Madame, » s'écria Mademoiselle de Francourt, » celle de pere est-elle » moins respectable ? Pourquoi faut-il que » pour répondre aux vœux d'un homme » que je méprise, je trahisse l'obéissance » que je dois à celui qui m'a donné le jour ? » Je veux croire que mon intérêt est ce » qui vous porte à desirer cette funeste » union : mais, qui m'assurera que votre » jugement est plus sain que celui de mon » pere ? il daigne me laisser maîtresse de

» mon sor , pourquoi voulez-vous être
» plus tyrannique? non, Madame, Mon-
» sieur s'est noirci de trop d'horreurs,
» pour n'être pas à mes yeux le dernier
» des hommes.

Fierval rougissoit de dépit, & frémissoit de rage. Madame Dormont insista encore en disant. » Pourquoi, ma niéce, voulez-
» vous charger le Comte du malheur de
» votre pere? il vous aime; son ame est
» honnête &........ -- Ah, Madame! »
interrompit Sophie: » croyez que je lis,
» malgré lui, dans son cœur.

» C'en est trop, » dit alors le Comte d'un ton menaçant, » Mademoiselle me
» hait, il faut mériter sa haine: Sçachez
» que j'ai saisi, ce matin, les papiers de
» votre pere; j'ai entre les mains de quoi
» lui faire porter la tête sur un échaffaut:
» mon amour pour vous me les a fait souf-
» traire aux recherches de ceux qui l'ont
» arrêté; mais je vais..... Arrêtez: qu'en-
» tends-je?...... vous avez...... non, il
» n'est pas possible. -- C'en est fait, je
» cours les remettre au Duc d'Olban. --
» Ah, barbare! & vous dites que vous
» m'aimez? -- Je vous adore; mais mon
» ame ne peut souffrir de si crüels mépris,
» & si je ne puis être aimé, je serai du
» moins vengé. » Il fit alors un mouvement, comme pour sortir de la chambre.
» -- Ah, cruel! » cria Sophie en cou-
rant

rant à lui, les yeux baignés de larmes, & les mains étendues : » cruel, rendez-moi » du moins mon pere, sauvez ses jours, » & je.... --- Achevez, » reprit Fierval, qui, voyant que son artifice réussissoit, voulut profiter de sa terreur. » -- Barbare ! qu'éxigez-vous ?.... que je prononce, l'arrêt de mon suplice ? -- Non, » belle Sophie, mais que vous combliez » mon amour. -- Ah ! ne proférez pas » ce mot odieux dans votre bouche ; sauvez mon pere, qu'il me soit rendu..... » ah, mon pere ! quel sacrifice ?. .. n'importe.... que je le revoie, & je consens » à tout.

» Ah, ma chere niéce ! » dit Madame Dormont, la serrant dans ses bras, » que nous allons tous être heureux ! embrassez-moi, ma reine ; j'ajoute cent » mille francs à la dot que je vous avois » promise : nous n'avons qu'à fixer le » jour ; les contrats sont prêts, il n'y a » qu'à célébrer demain ces beaux nœuds. » --Demain ! » s'écria Sophie allarmée : » quoi ! Madame, lorsque le sort de mon » pere est incertain, quand il est privé de » la liberté, lorsque je tremble pour sa » vie !

» Et à quel titre, » repartit affectueusement Fierval, » puis-je donc solliciter » sa grace ? le Ministre daignera-t'il écouter mes prieres pour un étranger ? ah !

» belle Sophie, la qualité de gendre peut
» seule justifier & faire réussir mes efforts.
» Pourquoi, puisque vous consentez à
» vous unir à moi, vouloir différer mon
» bonheur & la délivrance du Comte de
» Francourt ? car, j'ose vous promettre
» qu'il sera mis en liberté si-tôt que vous
» serez à moi.

Mademoiselle de Francourt vouloit répliquer, mais sa tante l'interrompit, & profitant de l'aveu qu'ils lui avoient arraché, elle décida que le lendemain le mariage se feroit ; & pour prévenir les entreprises de Dorville, s'il revoyoit Sophie avant la cérémonie, ils résolurent de la mettre au couvent de l'Assomption, où elle resteroit jusqu'au surlendemain que sa tante iroit la prendre pour la conduire à l'autel.

Elle eut beau suplier, pour qu'on différât quelques jours encore, Madame Dormont étoit trop impatiente de voir sa niéce engagée, pour se prêter à ses desirs : Sophie se retira donc, le desespoir dans le cœur, pour se préparer à aller le soir au couvent, & sa tante resta seule avec Fierval. Après avoir aplaudi à l'adresse avec laquelle il avoit profité des terreurs chimériques de Mademoiselle de Francourt, pour lui arracher son aveu, elle écrivit à la Supérieure de l'Assomption, qu'elle connoissoit, pour qu'elle retirât

Sophie deux jours ſeulement, ſe flattant que Francourt ne ſeroit pas mis en liberté en ſi peu de tems; & que, quand il reparoîtroit, il ſeroit trop tard pour traverſer leurs projets.

Ils dînérent enſemble; Sophie arroſoit de ſes pleurs tout ce qu'elle mangeoit; le ſoir, ſur les ſix heures, Madame Dormont ayant reçu du couvent la réponſe qu'elle deſiroit, monta en voiture avec ſa niéce plus morte que vive, & avec le Comte de Fierval, qui, tout bouffi du ſuccès de ſes perfidies, croyoit que rien déſormais ne pourroit traverſer ſes deſſeins. Ils furent retenus dans la rue Saint Honoré par un embarras: un carroſſe à ſix chevaux, qui venoit très-vîte en contremarche, accrocha rudement leur voiture, & mêla ſi fort ſes roues avec les leurs, qu'il falloit du tems pour les ſéparer: le premier mouvement fit mettre aux perſonnes des deux voitures la tête à la portiére du côté accroché. -- » Ah, » mon pere! » s'écria Sophie, en reconnoiſſant à la lueur des flambeaux, Francourt qui revenoit de Verſailles dans la voiture du Vicomte d'Olban, avec ce Seigneur, le Marquis Dorville & un Exempt des Maréchaux de France. -- » Ma fille: » reprit celui-ci avec tranſport. -- » Au nom de Dieu, délivrez-moi des mains de mes tyrans. *Que dites-vous ma*

niéce ?..... n'avez-vous pas promis ?..... » furent les cris de Madame Dormont & de Fierval, qui vouloient la faire taire. --Vous m'avez abusée, » reprit-elle avec une dédaigneuse fermeté : » mon pere » est libre, je n'ai plus rien promis.

Pendant ce court dialogue, Dorville étoit vivement sauté de la voiture, s'étoit jetté à la tête des chevaux de Madame Dormont; & ayant ordonné d'un ton menaçant au cocher de ne pas bouger, il avoit volé à l'autre portiere; & l'ouvrant brusquement : » Venez, Mademoiselle, dit-» il, quittez vos ennemis & rejoignez un » pere digne de vous. » Fierval, furieux, voulut le repousser avec des termes dictés par l'emportement. Dorville, pressé par l'amour & l'indignation, alloit répondre avec aigreur, si le Vicomte d'Olban, qui avoit suivi son ami, ne l'eût arrêté en lui disant : » Calmez-vous, Marquis, c'est » à moi de faire exécuter les ordres dont » je suis chargé ; ce lieu-ci n'est pas pro-» pre à l'éclaircissement que le Roi de-» mande ; remontez dans mon carrosse » avec Monsieur de Francourt ; faites » monter derriere les gens de Monsieur » & de Madame, les miens les remplace-» ront derriere cette voiture ci, où Mon-» sieur, » (dit-il en faisant signe à l'E-» xempt d'aprocher,) » va avec la permis-» sion de Mademoiselle, occuper la place » vuide.

Les volontés du Vicomte furent exécutées, & le cocher eut ordre de retourner à l'hôtel de Madame Dormont, ſuivi par celui qui conduiſoit Dorville.

Madame Dormont étoit dans une confuſion qu'on ne peut peindre; Fierval outré, & contenu cependant par la preſence de l'Exempt, faiſoit d'inutiles efforts pour cacher ſon embarras : la honte, le dépit, l'orgueil, la férocité & le remords tardifs, mais dévorans, déchiroient à la fois ſon cœur.

» Quelle raiſon, » dit-il enfin à cet officier, » peut nous attirer, Monſieur, » un procédé ſi dur? -- Monſieur, » reprit celui-ci : » je ne puis vous en inſ» truire qu'en préſence de Meſſieurs Dor» ville & de Francourt; mais ſoyez aſſuré » que je n'agis pas ſans ordres.

Sophie, les yeux baiſſés, n'oſoit témoigner par aucun mot, ni par aucun geſte, la joie que lui cauſoit ſa délivrance; mais l'eſpérance qui venoit de renaître dans ſon cœur, répandoit une douce ſérénité ſur ſon viſage.

Ils arriverent enfin : le Vicomte donna la main à Sophie, & étant tous raſſemblés dans l'apartement de Madame Dormont, l'Exempt tira de ſa poche l'original du mémoire que Fierval avoit envoyé la veille : » Reconnoiſſez-vous cette ſignature pour » la vôtre, Monſieur? » Fierval héſita.

» -- Il me faut, continua-t'il, une ré-
» ponfe précife ; d'ailleurs la vérité pour-
» roit fe découvrir par d'autres voies : on
» fçait qui a fait paffer ce libelle à Mon-
» fieur le Duc. -- Hé bien, Monfieur,
» il eft vrai, répartit le Comte ; mais l'a-
» mour, l'intérêt de.... -- C'en eft affez,
» Monfieur, dit le Vicomte ; c'eft de la
» vérité que je veux être inftruit, & non
» pas de vos motifs ; & vous, Madame,
» ceci eft-il votre feing ? Mon feing ! »
dit Madame Dormont furprife, » non,
» Monfieur, je ne fçais ce que c'eft.

Le Vicomte lança un coup d'œil d'indignation fur Fierval, qui reprit : » Mais,
» Madame, vous n'y fongez pas, c'eft
» ce mémoire dont nous étions convenus
» hier. -- Oui, Monfieur, mais je ne l'ai
» point figné. -- Il eft vrai.... mais.... vous
» étiez occupée, le tems preffoit, & j'ai
» cru.... -- Point de juftification, Mon-
» fieur, » interrompit le Vicomte avec
dédain : » ce n'eft pas le tems ; & vous,
» Mademoifelle, avez-vous foufcrit la
» demande de la perte de Monfieur vo-
» tre pere ?

» Moi ! » s'écria Sophie en fe jettant dans les bras de Francourt : » ah, ciel !
» peut-on me foupçonner d'une pareille
» horreur ? Ah, Monfieur, c'eft le plus
» tendre des peres, le meilleur des amis,
» le fujet le plus fidèle ; hélas ! j'aurois

» donné ma vie pour sauver sa liberté :
» j'allois faire plus, je consentois à m'u-
» nir à ce monstre, si, comme il me le
» promettoit, il le sauvoit d'une perte
» qu'il m'assuroit être inévitable.

» Oh, ma fille, quel effort de tendres-
» se ! » dit Francourt en la baignant de larmes. -- » Est-ce encore, Monsieur, » reprit le Vicomte, un artifice innocent » inspiré par votre amour ? » Fierval confondu, resta sans répondre, le poing fermé apuyé contre le front, dans l'attitude du crime furieux d'être démasqué. -- » Il suffit » continua le fils du Ministre : » votre silence m'en dit assez : » Mon-» sieur, » poursuivit-il en parlant à l'Exempt : » faites votre devoir. » Cet officier remit alors un papier au Marquis, qu'il le pria de lire ; & Dorville lût un ordre du Roi, d'arrêter le Comte de Fierval & de le conduire à Pierre-Ancise. -- » Ingrat, » dit Fierval du ton du desespoir, » c'est donc là le prix des soins » que j'ai pris de ton enfance ; j'ai tout » fait pour toi, & tu me perds !

» Je ne veux point me soustraire, ré-
» pondit Dorville, au joug de la recon-
» noissance, si je vous en dois ; mais ne
» vous en prenez qu'à vous-même de cet
» ordre, que l'indignation a forcé le Roi
» de donner contre vous : je n'y ai point
» eu part, & je m'efforcerai de le faire

» révoquer. Ah, Monſieur ! » continua-t'il en s'adreſſant au Vicomte : » dans » ce jour j'ai le bonheur de faire rendre » l'innocence & l'honneur à mon ami, » j'obtiens la main de ſa reſpectable fille ; » tant de joie ſera-t'elle empoiſonnée par » la douleur de voir le frere de ma mere, » mon tuteur, reſſerré pour jamais dans » un château où le crime ſeul a coutume » de gémir ? Ah, mon pere ! mon ami ! » pourſuivit-il en parlant au Comte de Francourt : » Joignez-vous à moi pour fléchir Monſieur le Vicomte ; vous ſeul » êtes l'offenſé, pardonnez, & ſecondez-» moi pour obtenir ſa grace.

Le ſuperbe Fierval, oubliant alors ſa ſa fierté farouche, ſe proſterna ſucceſſivement aux pieds de Francourt, du Vicomte, & de Dorville même, en implorant ſa grace les larmes aux yeux.

» Levez-vous, » dit le Vicomte, cédant aux inſtances de Francourt & du Marquis, » levez-vous, le Roi en me » chargeant de ſes ordres, m'a permis » de laiſſer le Marquis & Monſieur de » Francourt maîtres de leur éxécution, » pourvû que, de ſa vie, le coupable » n'aproche de plus de dix lieues de Pa-» ris & de la Cour. Allez, Monſieur, » traîner vos remords loin de ces lieux ; » puiſſent-ils rapeller la vertu dans votre » cœur, & vous faire expier par une

» meilleure fin, toutes les horreurs dont
» votre vie a jufqu'à prefent offert l'o-
» dieux tableau.

Fierval fe releva, & remercia, dans les termes les plus foumis, le Vicomte & ceux qui avoient intercédé pour lui; &, le cœur déchiré de fes mauvais fuccès, il alla fe préparer à partir pour fon éxil, où il a fini fes jours peu de tems après, dans les regrets, & non dans le repentir, laiffant le Marquis fon feul héritier. Quand il fut forti: » Madame, » dit le Vicomte à la tante de Sophie: » le Roi, croyant
» que vous aviez trempé dans l'odieux
» complor contre votre beau-frere, avoit
» auffi donné un ordre contre vous; mais
» comme les mauvais confeils du Comte
» de Fierval, & peut-être une paffion,
» que les refus de fon objet devoient ce-
» pendant éteindre, vous ont entraînée
» dans ces honteufes démarches, dont
» vous n'auriez pas été coupable fans cela,
» je vous remets l'ordre dont Monfieur
» (montrant l'Exempt) étoit chargé con-
» tre vous. Vous êtes libre, & je ne dou-
» te pas que vous ne rendiez à Mademoi-
» felle de Francourt & à fon refpectable
» pere, l'amitié que le fang & la connoif-
» fance de leur mérite doit vous infpirer
» pour eux.

La pauvre femme étoit fi étourdie de tout ce qui venoit de fe paffer, & la crain-

te l'avoit ſaiſie à un ſi haut point, qu'elle conſentit à tout, même à donner à ſa niéce la même dot qu'elle lui avoit promiſe pour épouſer Fierval.

Dorville ravi de n'avoir plus d'obſtacles à vaincre, laiſſoit éclater ſa joie; & ayant accablé de careſſes Francourt & ſa chere Sophie, il baiſa auſſi la main de Madame Dormont, qui, ſoupirant & rougiſſant à la fois, ne put que répondre d'une voix étouffée : » *Ah, cruel !* » ...... & laiſſer couler quelques larmes. Le Vicomte voyant tout arrangé au gré des deſirs de ſon ami, congédia l'Exempt, & après avoir félicité Dorville & Mademoiſelle de Francourt ſur le bonheur inſéparable d'une union auſſi bien aſſortie, il ſe retira pour les laiſſer libres.

CHAPITRE XII.

Concluſion.

ON envoya chercher le Notaire, & on l'attendoit quand on vînt dire à Dorville qu'on demandoit à lui parler. Il vouloit remettre l'importun à un autre tems; mais la perſonne ayant fait inſiſter, il céda & ſortit pour voir qui le demandoit : c'étoit la femme de chambre de Ma-

dame de Carlise, qui venoit lui aporter la lettre que sa maîtresse lui avoit écrite la veille; crainte de quelque surprise, elle en avoit chargé cette fille, dont elle avoit plus d'une fois éprouvé le zèle & l'intelligence. Dorville, qui ne l'avoit vûe qu'une fois, ne la reconnut pas d'abord; mais quand il eut parcouru la lettre, & qu'il eut vu de quelle part elle venoit, il la mit dans sa poche, & voulant se retirer, il répondit seulement: c'est bon. » Comment » c'est bon, reprit vivement la Duval: » c'est là tout ce que vous avez à me dire? » il me faut une réponse: ma maîtresse » vaut bien peu, si elle ne mérite pas que » vous lui écriviez. -- Laissez-moi, reprit » Dorville, je suis en affaire, je lui répon» drai dans un autre tems. -- Dans un » autre tems!.... ah, ma pauvre maîtres» se! hélas! Monsieur si vous voyez l'é» tat où vous la réduisez, elle n'a fait » que pleurer toute la nuit; allez, c'est » bien mal à vous. » Puis s'échauffant, elle laissa échaper d'un ton aigre & glapissant, que le mauvais succès de son message ne contribuoit pas à adoucir quelques propos assez offensans pour Madame Dormont, qui malheureusement frapérent l'oreille de cette Dame. Elle avoit été forcée dans la journée d'étouffer tant de chagrins, que trouvant l'occasion d'épancher sa mauvaise humeur, elle vouloit la saisir

& faire châtier cette insolente; mais Francourt la retint, & ne voulant pas qu'elle se compromît avec cette créature, il sortit pour voir ce qui retenoit Dorville : & ayant apris de quoi il étoit question, il faut, dit-il, la satisfaire, mon cher, & la décence éxige que vous écriviez; Mademoiselle, attendez un moment; & il rentra dans le sallon avec Dorville, qui protesta qu'il ne s'y pouvoit résoudre, & qu'il ne vouloit avoir de sa vie aucune relation avec une femme, qui avoit osé chercher à lui donner des soupçons contre sa chere Sophie. » Hé bien, dit Fran-
» court, j'écrirai pour vous, si vous y
» consentez, & je vous réponds que je
» vous délivrerai de ses persécutions. »
Madame Dormont instruite de ce dont il s'agissoit, outrée de la façon dont Madame de Carlise l'avoit traitée dans la lettre qu'elle avoit ramassée la veille, & des discours insolens de la Duval, fut charmée que sa rivale fût aussi malheureuse qu'elle : elle se hâta de faire donner à Francourt tout ce qu'il falloit pour écrire; elle auroit voulu qu'il eût jetté sur le papier les expressions les plus outrageantes, & telles que la jalousie & la haine les lui auroient inspirées, mais il la pria de lui laisser le soin de choisir ses termes; voici la lettre qu'il écrivit :

A Madame la Marquiſe de Carliſe.

» Les affaires dont le Marquis Dor-
» ville eſt accablé, Madame, le forcent
» d'emprunter ma plume pour vous ré-
» pondre : il ne peut accepter vos offres,
» qu'il m'aſſure n'avoir jamais méritées
» par aucunes avances de ſa part, & il
» s'en reconnoît indigne. Il me charge
» auſſi d'avoir l'honneur de vous faire
» part de ſon mariage avec Mademoiſelle
» de Francourt ma fille, qui n'a point été
» enlevée du couvent, & qui n'eſt point
» indigne de lui, comme on l'avoit voulu
» inſinuer. Il ſent qu'après les ſentimens
» qu'il eut le malheur de vous inſpirer
» ſans le deſirer, ſa vue pourroit vous
» cauſer quelque peine ; c'eſt pourquoi je
» vous aſſure de ſa part qu'il prendra ſoin
» de vous éviter ce déſagrément. Et il
» compte que de votre côté vous ſecon-
» derez ſes efforts. J'ai l'honneur d'être,
» Madame, &c.

FRANCOURT.

Il lut la lettre avant de la cacheter, elle parut trop modérée à Madame Dormont; mais Dorville & Sophie la trouvant conforme à leurs idées, il la ferma & la fit remettre à la Duval, qui la rendit à ſa maîtreſſe. Outrée de déſeſpoir elle s'y livra

d'abord avec excès, elle chercha ensuite à s'en distraire, & après avoir achevé de perdre sa réputation par la recherche de ces consolations, elle a fini par épouser un jeune homme, dont la figure l'a séduite; mais dont les mauvais traitemens lui font tous les jours expier la perfidie dont elle avoit été coupable vis-à-vis de sa cousine.

Le Notaire étant arrivé aussi-tôt le départ de la Duval, les articles furent dressés sans discussion. A peine furent-ils signés, qu'il sembloit que Dorville eût pris un nouvel être : ses yeux étincellans d'amour se fixoient, avec la tendre expression du desir, sur ceux de la charmante Sophie, qui aussi tendre, mais plus timide, n'osoit laisser paroître toute sa sensibilité. Elle rougissoit, baissoit la vue, & cependant serroit mollement la main de Dorville, qui, s'étant saisi de la sienne, la couvroit de baisers. Le sensible Francourt contemploit avec délices, les transports de son ami & le trouble de sa fille : » Ah, mes enfans, » leur dit-il, en les serrant dans ses bras & les faisant embrasser : » Que votre ten-
» dresse réciproque répand dans mon ame
» une joie pure & douce ! aimez-vous, &
» que cette ardeur soit toujours la même.
» Mais que dis-je ? cette tendresse ne
» peut se ralentir : vous avez toutes les
» graces du printems de l'âge ; mais la

» vertu a fait déja germer dans vos » cœurs, les fruits heureux & res- » pectables de l'arriére-saison. En four- » nissant votre carriére, vous trouverez » de jour en jour de nouvelles raisons de » vous aimer. L'amour pur, & fondé » sur l'estime est la passion & le délice » de tous les âges, il acquiert sans cesse » de nouvelles forces. Quand verrai-je » de tendres fruits de votre amour en » resserrer encore les nœuds? Quels liens » pour des cœurs comme les nôtres, que » la naissance d'enfans d'autant plus ché- » ris, qu'ils semblent être un don que » chacun des époux reçoit de l'autre. Le » soin de leur éducation, l'attention qu'on » se doit de ne leur donner que de bons » exemples, nous forcent à jetter un re- » gard plus sévere sur nous-mêmes. » Nos ames s'épurent, nos devoirs nous » deviennent plus chers, & l'amour des » époux s'en accroît : ne rougis pas, So- » phie, de ton penchant pour Dorville; » il est légitime, & ne peut qu'exhalter » ton ame. » Ce tendre pere s'interrompoit à chaque instant pour donner ou recevoir de nouvelles caresses. Le tems sembloit être retourné pour lui sur ses pas, & la joye épanouissant son front, paroissoit en avoir effacé les rides. Que cette soirée fut délicieuse pour Dorville! Sa maîtresse, encouragée par son pere, laissoit par dé-

grés paroître son amour, & n'y imposoit plus de contrainte que celle que la pudeur exige, & qui rend un tendre aveu plus voluptueux encore. Le lendemain fut employé à faire signer son contrat par le Roi & tous les Princes; & Dorville en ce moment pesta bien cordialement contre son rang, qui le forçoit à ces soins de décence qui l'éloignoient de son aimable maîtresse. Enfin le jour heureux arriva, où la bouche de Sophie lui confirma au pied des Autels les sermens que son cœur lui avoit déja fait. Le vertueux Francourt, peu de jours après, ayant été pleinement justifié, a été remis en possession de son Commandement; les nouveaux époux enchantés l'un de l'autre l'y ont suivi, & ont ressenti une satisfaction bien pure de l'accueil qu'il y a reçu. Il sembloit que chacun, en le revoyant, retrouvât un pere, un frere, un protecteur ou un ami. Ce vénérable vieillard y jouit encore de l'amitié, de l'estime de ses égaux, & des tendres respects de ses inférieurs. La Marquise Dorville y passe avec lui tout le tems que son mari est à son Régiment; le Baron de Clemard s'est retiré du Service, & coule avec eux des jours, dont la pureté de son cœur lui fait attendre la fin sans desirs & sans crainte. Pour Madame Dormont, elle s'est retirée dans sa belle terre de Champagne : la vie tranquille

qu'elle y méne, a été souvent empoisonnée dans les commencemens par le souvenir des charmes de Dorville; mais enfin elle est parvenue à lui pardonner la préférence qu'il a donné à Sophie, & elle vient de partir pour tenir sur les fonds un fils, dont la jeune Marquise est accouchée heureusement les jours derniers.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cette seconde Partie.

Fin de la Table & de l'Ouvrage.



